14/7/1966

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

ŒUVRES

DE

CAZOTTE.

ŒUVRES

BADINES ET MORALES

DE

CAZOTTE.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME SECOND.

A LONDRES.

1798.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
1961
C5
1798
V.2

LE DIABLE AMOUREUX,

NOUVELLE ESPAGNOLE.

J'étois à vingt-cinq ans capitaine aux gardes du roi de Naples : nous vivions beaucoup entre camarades, et comme de jeunes gens, c'est-à-dire, des femmes, du jeu, tant que la bourse pouvoit y suffire, et nous philosophions dans nos quartiers quand nous n'avions plus d'autre ressource.

Un soir, après nous être épuisés en raisonnemens de toute espèce autour d'un très-petit flacon de vin de Chypre et de quelques marons secs, le discours tomba sur la cabale et les cabalistes.

Un d'entre nous prétendoit que c'étoit une science réelle, et dont les

opérations étoient sûres ; quatre des plus jeunes lui soutenoient que c'étoit un amas d'absurdités, une source de fripponneries, propres à tromper les gens crédules et amuser les enfans.

Le plus âgé d'entre nous, flamand d'origine, fumoit sa pipe d'un air distrait, et ne disoit mot. Son air froid et sa distraction me faisoient spectacle à travers ce charivari discordant qui nous étourdissoit, et m'empêchoit de prendre part à une conversation trop peu réglée pour qu'elle eût de l'intérêt pour moi.

Nous étions dans la chambre du fumeur ; la nuit s'avançoit : on se sépara, et nous demeurâmes seuls, notre ancien et moi.

Il continua de fumer flegmatiquement ; je demeurai les coudes appuyés sur la table, sans rien dire. Enfin mon homme rompit le silence.

Jeune homme, me dit-il, vous venez d'entendre beaucoup de bruit : pourquoi vous êtes-vous tiré de la mêlée ?

C'est, lui répondis-je, que j'aime mieux me taire, que d'approuver ou blâmer ce que je ne connois pas : je ne sais pas même ce que veut dire le mot de *cabale*.

Il a plusieurs significations, me dit-il: mais ce n'est point d'elles dont il s'agit, c'est de la chose. Croyez-vous qu'il puisse exister une science qui enseigne à transformer les métaux, et à réduire les esprits sous notre obéissance ?...

Je ne connois rien des esprits, à commencer par le mien, sinon que je suis sûr de son existence. Quant aux métaux, je sais la valeur d'un carlin au jeu, à l'auberge et ailleurs, et ne peux rien assurer ni nier sur l'essence des uns et des autres, sur les modifications et impressions dont ils sont susceptibles.

Mon jeune camarade, j'aime beaucoup votre ignorance ; elle vaut bien la doctrine des autres : au moins vous n'êtes pas dans l'erreur, et si vous

n'êtes pas instruit, vous êtes susceptible de l'être. Votre naturel, la franchise de votre caractère, la droiture de votre esprit me plaisent : je sais quelque chose de plus que le commun des hommes : jurez-moi le plus grand secret sur votre parole d'honneur, promettez de vous conduire avec prudence et vous serez mon écolier.

L'ouverture que vous me faites, mon cher Soberano, m'est très-agréable. La curiosité est ma plus forte passion. Je vous avouerai que naturellement j'ai peu d'empressement pour nos connoissances ordinaires ; elles m'ont toujours semblé trop bornées, et j'ai deviné cette sphère élevée dans laquelle vous voulez m'aider à m'élancer : mais quelle est la première clef de la science dont vous parlez ? Selon ce que disoient nos camarades en disputant, ce sont les esprits eux-mêmes qui nous instruisent ; peut-on se lier avec eux ?

Vous avez dit le mot, Alvare : on n'apprendroit rien de soi-même ; quant

à la possibilité de nos liaisons, je vais vous en donner une preuve sans réplique.

Comme il finissoit ce mot, il achevoit sa pipe : il frappe trois coups pour faire sortir le peu de cendres qui restoit au fond, la pose sur la table assez près de moi. Il élève la voix : Calderon, dit-il, venez chercher ma pipe, allumez-la, et rapportez-la-moi.

Il finissoit à peine le commandement, je vois disparoître la pipe, et avant que j'eusse pu raisonner sur les moyens, ni demander quel étoit ce Calderon chargé de ses ordres, la pipe allumée étoit de retour ; et mon interlocuteur avoit repris son occupation.

Il la continua quelque tems, moins pour savourer le tabac que pour jouir de la surprise qu'il m'occasionnoit ; puis se levant, il dit : je prends la garde au jour, il faut que je repose. Allez vous coucher ; soyez sage, et nous nous reverrons.

Je me retirai plein de curiosité et

affamé d'idées nouvelles, dont je me promettois de me remplir bientôt par le secours de Soberano. Je le vis le lendemain, les jours ensuite; je n'eus plus d'autre passion; je devins son ombre.

Je lui faisois mille questions; il éludoit les unes et répondoit aux autres d'un ton d'oracle. Enfin je le pressai sur l'article de la religion de ses pareils. C'est, me répondit-il, la religion naturelle. Nous entrâmes dans quelques détails; ses décisions cadroient plus avec mes penchans qu'avec mes principes, mais je voulois venir à mon but et ne devois pas le contrarier.

Vous commandez aux esprits, lui disois-je; je veux comme vous être en commerce avec eux : je le veux, je le veux.

Vous êtes vif, camarade, vous n'avez pas subi votre tems d'épreuve; vous n'avez rempli aucune des conditions sous lesquelles on peut aborder

sans crainte de cette sublime cathégorie....

Eh! me faut-il bien du tems?.... Peut-être deux ans... J'abandonne ce projet, m'écriai-je; je mourrois d'impatience dans l'intervalle. Vous êtes cruel, Soberano. Vous ne pouvez concevoir la vivacité du desir que vous avez créé dans moi : il me brûle....

Jeune homme, je vous croyois plus de prudence, vous me faites trembler pour vous et pour moi. Quoi! vous vous exposeriez à évoquer des esprits sans aucune des préparations...?

Eh! que pourroit-il m'en arriver?... Je ne dis pas qu'il dût absolument vous en arriver du mal; s'ils ont du pouvoir sur nous, c'est notre foiblesse, notre pusillanimité qui le leur donne: dans le fond, nous sommes nés pour les commander..... Ah, je les commanderai.... Oui, vous avez le cœur chaud, mais si vous perdez la tête, s'ils vous effraient à certain point?...

S'il ne tient qu'à ne les pas craindre,

je les mets au pis pour m'effrayer.... Quoi! quand vous verriez le Diable ?... Je tirerois les oreilles au grand Diable d'enfer...

Bravo! Si vous êtes si sûr de vous, vous pouvez vous risquer, et je vous promets mon assistance. Vendredi prochain je vous donne à diner avec deux des nôtres, et nous mettrons l'aventure à fin.

Nous n'étions qu'à mardi : jamais rendez-vous galant ne fut attendu avec tant d'impatience. Le terme arrive enfin ; je trouve chez mon camarade deux hommes d'une physionomie peu prévenante : nous dinons. La conversation roule sur des choses indifférentes.

Après diner, on propose une promenade à pied vers les ruines de Portici. Nous sommes en route : nous arrivons. Ces restes des monumens les plus augustes, écroulés, brisés, épars, couverts de ronces, portent à mon imagination des idées qui ne m'étoient

pas ordinaires. Voilà, disois-je, le pouvoir du tems sur les ouvrages de l'orgueil et de l'industrie des hommes. Nous avançons dans les ruines, et enfin nous sommes parvenus presque à tâtons, à travers ces débris, dans un lieu si obscur, qu'aucune lumière extérieure n'y pouvoit pénétrer.

Mon camarade me conduisoit par le bras; il cesse de marcher et je m'arrête. Alors un de la compagnie bat le fusil et allume une bougie. Le séjour où nous étions s'éclaire, quoique foiblement, et je découvre que nous sommes sous une voûte assez bien conservée, de vingt-cinq pieds en quarré à peu près, et ayant quatre issues. Nous observions le plus parfait silence. Mon camarade, à l'aide d'un roseau qui lui servoit d'appui dans sa marche, trace un cercle autour de lui sur le sable léger dont le terrain étoit couvert, et en sort après y avoir dessiné quelques caractères. Entrez dans ce

penthacle, mon brave, me dit-il, et n'en sortez qu'à bonnes enseignes...

Expliquez-vous mieux; à quelles enseignes en dois-je sortir?... Quand tout vous sera soumis, mais avant ce tems, si la frayeur vous faisoit faire une fausse démarche, vous pourriez courir les risques les plus grands.

Alors il me donne une formule d'évocation courte, pressante, mêlée de quelques mots que je n'oublierai jamais. Récitez, me dit-il, cette conjuration avec fermeté, et appelez ensuite à trois fois clairement *Béelzebut*, et surtout n'oubliez pas ce que vous avez promis de faire.

Je me rappelai que je m'étois vanté de lui tirer les oreilles. Je tiendrai parole, lui dis-je, ne voulant pas en avoir le démenti. Nous vous souhaitons bien du succès, me dit-il; quand vous aurez fini, vous nous avertirez. Vous êtes directement vis-à-vis de la porte par laquelle vous devez sortir pour nous rejoindre. Ils se retirent.

Jamais fanfaron ne se trouva dans une crise plus délicate : je fus au moment de les rappeler; mais il y avoit trop à rougir pour moi; c'étoit d'ailleurs renoncer à toutes mes espérances. Je me raffermis sur la place où j'étois, et tins un moment conseil. On a voulu m'effrayer, dis-je; ou veut voir si je suis pusillanime. Les gens qui m'éprouvent sont à deux pas d'ici, et à la suite de mon évocation je dois m'attendre à quelques tentatives de leur part pour m'épouvanter. Tenons bon ; tournons la raillerie contre les mauvais plaisans.

Cette délibération fut assez courte, quoiqu'un peu troublée par le ramage des hiboux et des chats-huants qui habitoient les environs, et même l'intérieur de ma caverne.

Un peu rassuré par mes réflexions, je me rasseois sur mes reins, je me piéte; je prononce l'évocation d'une voix claire et soutenue, et en grossis-

sant le son, j'appelle à trois reprises et à très-courts intervalles, *Béelzébut.*

Un frisson couroit dans toutes mes veines, et mes cheveux se hérissoient sur ma tête.

A peine avois-je fini, une fenêtre s'ouvre à deux battans, vis-à-vis de moi, au haut de la voûte: un torrent de lumière plus éblouissante que celle du jour fond par cette ouverture: une tête de chameau horrible, autant par sa grosseur que par sa forme, se présente à la fenêtre, surtout elle avoit des oreilles démesurées. L'odieux fantôme ouvre la gueule, et d'un ton assorti au reste de l'apparition, me répond: *Che vuoi?*

Toutes les voûtes, tous les caveaux des environs retentissent à l'envi du terrible *Che vuoi?*

Je ne saurois peindre ma situation; je ne saurois dire qui soutint mon courage et m'empêcha de tomber en défaillance à l'aspect de ce tableau, au bruit plus effrayant encore qui retentissoit à mes oreilles.

Vieux, lui dis-je sous la figure d'un Espagnol

Je sentis la nécessité de rappeler mes forces : une sueur froide alloit les dissiper : je fis un effort sur moi. Il faut que notre ame soit bien vaste et ait un prodigieux ressort ; une multitude de sentimens, d'idées, de réflexions touchent mon cœur, passent dans mon esprit, et font leur impression toutes à la fois.

La révolution s'opère, je me rends maître de ma terreur. Je fixe hardiment le spectre.

Que prétends-tu toi-même, téméraire, en te montrant sous cette forme hideuse ?

Le fantôme balance un moment : Tu m'as demandé, dit-il, d'un ton de voix plus bas. . . . . L'esclave, lui dis-je, cherche-t-il à effrayer son maître ? Si tu viens recevoir mes ordres, prends une forme convenable et un ton soumis.

Maître, me dit le fantôme, sous quelle forme me présenterai-je pour vous être agréable ?

La première idée qui me vint à la tête étant celle d'un chien ; viens, lui dis-je, sous la figure d'un épagneul.

A peine avois-je donné l'ordre, l'épouvantable chameau alonge le col de seize pieds de longueur, baisse la tête jusqu'au milieu du salon, et vomit un épagneul blanc à soies fines et brillantes, les oreilles traînantes jusqu'à terre.

La fenêtre s'est refermée, toute autre vision a disparu, et il ne reste sous la voûte, suffisamment éclairée, que le chien et moi.

Il tournoit tout autour du cercle en remuant la queue, et faisant des courbettes. Maître, me dit-il, je voudrois bien vous lécher l'extrémité des pieds ; mais le cercle redoutable qui vous environne me repousse.

Ma confiance étoit montée jusqu'à l'audace : je sors du cercle, je tends le pied, le chien le léche ; je fais un mouvement pour lui tirer les oreilles, il se couche sur le dos comme pour

me demander grace ; je vis que c'étoit une petite femelle. Lève-toi, lui dis-je ; je te pardonne : tu vois que j'ai compagnie, ces messieurs attendent à quelque distance d'ici ; la promenade a dû les altérer ; je veux leur donner une collation ; il faut des fruits, des conserves, des glaces, des vins de Grèce ; que cela soit bien entendu ; éclaire et décore la salle sans faste, mais proprement. Vers la fin de la collation tu viendras en Virtuose du premier talent, et tu porteras une harpe, je t'avertirai quand tu devras paroître. Prends garde à bien jouer ton rôle, mets de l'expression dans ton chant, de la décence, de la retenue dans ton maintien ....

J'obéirai, maître, mais sous quelle condition .....

Sous celle d'obéir, esclave. Obéis, sans réplique, ou ....

Vous ne me connoissez pas, maître ; vous me traiteriez avec moins de rigueur, j'y mettrois peut-être l'u-

nique condition de vous désarmer et de vous plaire.

Le chien avoit à peine fini, qu'en tournant sur le talon, je vois mes ordres s'exécuter plus promptement qu'une décoration ne s'élève à l'opéra. Les murs de la voûte ci-devant noirs, humides, couverts de mousse, prenoient une teinte douce, des formes agréables; c'étoit un salon de marbre jaspé. L'architecture présentoit un cintre soutenu par des colonnes. Huit girandolles de crystaux, contenant chacune trois bougies, y répandoient une lumière vive, également distribuée.

Un moment après, la table et le buffet s'arrangent, se chargent de tous les apprêts de notre régal; les fruits et les confitures étoient de l'espèce la plus rare, la plus savoureuse et de la plus belle apparence. La porcelaine employée au service et sur le buffet étoit du Japon. La petite chienne faisoit mille tours dans la salle, mille

courbettes autour de moi, comme pour hâter le travail, et me demander si j'étois satisfait.

Fort bien, Biondetta, lui dis-je; prenez un habit de livrée, et allez dire à ces Messieurs qui sont près d'ici que je les attends, et qu'ils sont servis.

A peine avois-je détourné un instant les regards, je vois sortir un page à ma livrée, lestement vêtu, tenant un flambeau allumé : peu après il revint conduisant sur ses pas mon camarade le Flamand et ses deux amis.

Préparés à quelque chose d'extraordinaire, par l'arrivée et le compliment du page, ils ne l'étoient pas au changement qui s'étoit fait dans l'endroit où ils m'avoient laissé. Si je n'eusse pas eu la tête occupée, je me serois plus amusé de leur surprise; elle éclata par leur cri, se manifesta par l'altération de leurs traits et par leurs attitudes.

Messieurs, leur dis-je, vous avez fait beaucoup de chemin pour l'amour de moi, il nous en reste à faire pour regagner Naples : J'ai pensé que ce petit régal ne vous désobligeroit pas, et que vous voudriez bien excuser le peu de choix et le défaut d'abondance en faveur de l'impromptu.

Mon aisance les déconcerta plus encore que le changement de la scène et la vue de l'élégante collation à laquelle ils se voyoient invités. Je m'en apperçus, et résolu de terminer bientôt une aventure dont intérieurement je me défiois, je voulus en tirer tout le parti possible, en forçant même la gaité qui fait le fond de mon caractère.

Je les pressai de se mettre à table, le page avançoit les siéges avec une promptitude merveilleuse. Nous étions assis : j'avois rempli les verres, distribué des fruits, ma bouche seule s'ouvroit pour parler et manger, les autres restoient béantes ; cependant je

les engageai à entamer les fruits, ma confiance les détermina : je porte la santé de la plus jolie courtisanne de Naples ; nous la buvons. Je parle d'un opéra nouveau, d'une *Improvisatrice* Romaine arrivée depuis peu, et dont les talens font du bruit à la cour : je reviens sur les talens agréables, la musique, la sculpture ; et par occasion je les fais convenir de la beauté de quelques marbres qui font l'ornement du salon. Une bouteille se vide, est remplacée par une meilleure. Le page se multiplie, et le service ne languit pas un instant. Je jette l'œil sur lui à la dérobée : figurez-vous l'amour en trousse de page ; mes compagnons d'aventure le lorgnoient de leur côté d'un air où se peignoient la surprise, le plaisir et l'inquiétude. La monotonie de cette situation me déplut ; je vis qu'il étoit tems de la rompre. Biondetto, dis-je au page, la Signora Fiorentina m'a promis de me donner un instant ;

voyez si elle ne seroit point arrivée. Biondetto sort de l'appartement.

Mes hôtes n'avoient point encore eu le tems de s'étonner de la bizarrerie du message, qu'une porte du salon s'ouvre, et Fiorentina entre tenant sa harpe; elle étoit dans un déshabillé étoffé et modeste; un chapeau de voyage et un crêpe très-clair sur les yeux; elle pose sa harpe à côté d'elle, salue avec aisance, avec grace : Seigneur Dom Alvare, dit-elle, je n'étois pas prévenue que vous eussiez compagnie; je ne me serois point présentée vêtue comme je suis; ces messieurs voudront bien excuser une voyageuse.

Elle s'assied, et nous lui offrons à l'envi les reliefs de notre petit festin, auxquels elle touche par complaisance. Quoi, madame ! lui dis-je, vous ne faites que passer par Naples ? On ne sauroit vous y retenir ?

Un engagement déjà ancien m'y force, seigneur : on a eu des bontés

pour moi à Venise au carnaval dernier ; on m'a fait promettre de revenir, et j'ai touché des arrhes : sans cela, je n'aurois pu me refuser aux avantages que m'offroit ici la cour, et à l'espoir de mériter les suffrages de la noblesse napolitaine, distinguée par son goût au-dessus de toute celle d'Italie.

Les deux napolitains se courbent pour répondre à l'éloge, saisis par la vérité de la scène, au point de se frotter les yeux. Je pressai la virtuose de nous faire entendre un échantillon de son talent. Elle étoit enrhumée, fatiguée ; elle craignoit avec justice de déchoir dans notre opinion. Enfin elle se détermina à exécuter un récitatif *obligé*, et une ariette pathétique qui terminoient le troisième acte de l'opéra dans lequel elle devoit débuter.

Elle prend sa harpe, prélude avec une petite main longuette, potelée, tout à la fois blanche et purpurine,

dont les doigts insensiblement arrondis par le bout étoient terminés par un ongle dont la forme et la grace étoient inconcevables : nous étions tous surpris, nous croyions être au plus délicieux concert.

La dame chante. On n'a pas, avec plus de gosier, plus d'ame, plus d'expression : on ne sauroit rendre plus, en chargeant moins. J'étois ému jusqu'au fond du cœur, et j'oubliois presque que j'étois le créateur du charme qui me ravissoit.

La cantatrice m'adressoit les expressions tendres de son récit et de son chant. Le feu de ses regards perçoit à travers le voile; il étoit d'un pénétrant, d'une douceur inconcevable : ces yeux ne m'étoient pas inconnus. Enfin, en assemblant les traits, tels que le voile me les laissoit appercevoir, je reconnus dans Fiorentina le fripon de Biondetto; mais l'élégance, l'avantage de la taille se faisoient beaucoup plus remarquer sous l'ajus-

tement de femme, que sous l'habit de page.

Quand la cantatrice eut fini de chanter, nous lui donnâmes de justes éloges. Je voulus l'engager à nous exécuter une ariette vive pour nous donner lieu d'admirer la diversité de ses talens. Non, répondit-elle; je m'en acquitterois mal dans la disposition d'ame où je suis : d'ailleurs, vous avez dû vous appercevoir de l'effort que j'ai fait pour vous obéir. Ma voix se ressent du voyage, elle est voilée : vous êtes prévenus que je pars cette nuit. C'est un cocher de louage qui m'a conduite, je suis à ses ordres; je vous demande en grace d'agréer mes excuses, et de me permettre de me retirer. En disant cela, elle se lève, veut emporter sa harpe. Je la lui prends des mains, et après l'avoir reconduite jusqu'à la porte par laquelle elle s'étoit introduite, je rejoins la compagnie.

Je devois avoir inspiré de la gaité,

et je voyois de la contrainte dans les regards : j'eus recours au vin de Chypre. Je l'avois trouvé délicieux, il m'avoit rendu mes forces, ma présence d'esprit ; je doublois la dose, et comme l'heure s'avançoit, je dis à mon page qui s'étoit remis à son poste derrière mon siége, d'aller faire avancer ma voiture. Biondetto sort sur-le-champ, va remplir mes ordres.

Vous avez ici un équipage, me dit Soberano ? Oui, repliquai-je, je me suis fait suivre, et j'ai imaginé que si notre partie se prolongeoit, vous ne feriez pas fâchés d'en revenir commodément. Buvons encore un coup, nous ne courrons pas les risques de faire de faux pas en chemin.

Ma phrase n'étoit pas achevée, que le page rentre suivi de deux grands estafiers bien tournés, superbement vêtus à ma livrée. Seigneur Dom Alvare, me dit Biondetto, je n'ai pu faire approcher votre voiture; elle est au-delà, mais

mais tout auprès des débris dont ces lieux-ci sont entourés. Nous nous levons, Biondetto et les estafiers nous précèdent ; on marche.

Comme nous ne pouvions pas aller quatre de front, entre des bases et des colonnes brisées, Soberano, qui se trouvoit seul à côté de moi, me serra la main. Vous nous donnez un beau régal, ami ; il vous coûtera cher.

Ami, repliquai-je, je suis très-heureux s'il vous a fait plaisir ; je vous le donne pour ce qu'il me coûte.

Nous arrivons à la voiture ; nous trouvons deux autres estafiers, un cocher, un postillon, une voiture de campagne à mes ordres aussi commode qu'on eût pu la desirer. J'en fais les honneurs, et nous prenons légèrement le chemin de Naples.

Nous gardâmes quelque tems le silence : enfin un des amis de Soberano, le rompt. Je ne vous demande point votre secret, Alvare ; mais il faut que vous ayez fait des conventions singu-

lières. Jamais personne ne fut servi comme vous l'êtes ; et depuis quarante ans que je travaille, je n'ai pas obtenu le quart des complaisances que l'on vient d'avoir pour vous dans une soirée. Je ne parle pas de la plus céleste vision qu'il soit possible d'avoir, tandis que l'on afflige nos yeux plus souvent que l'on ne songe à les réjouir : enfin, vous savez vos affaires, vous êtes jeune ; à votre âge on desire trop pour se laisser le tems de réfléchir, et on précipite ses jouissances.

Bernadillo, c'étoit le nom de cet homme, s'écoutoit en parlant, et me donnoit le tems de penser à ma réponse.

J'ignore, lui répliquai-je, par où j'ai pu m'attirer des faveurs distinguées ; j'augure qu'elles seront très-courtes, et ma consolation sera de les avoir toutes partagées avec de bons amis. On vit que je me tenois sur la réserve, et la conversation tomba.

Cependant le silence amena la ré-

flexion : je me rappelai ce que j'avois fait et vu : je comparai les discours de Soberano et de Bernadillo, et conclus que je venois de sortir du plus mauvais pas dans lequel une curiosité vaine et la témérité eussent jamais engagé un homme de ma sorte. Je ne manquois pas d'instruction ; j'avois été élevé jusqu'à treize ans sous les yeux de Dom Bernardo Maravillas, mon père, gentilhomme sans reproche, et par Dona Mencia, ma mère, la femme la plus religieuse, la plus respectable qui fût dans l'Estramadure. Oh, ma mère ! disois-je, que penseriez vous de votre fils, si vous l'aviez vu, si vous le voyiez encore ? Mais ceci ne durera pas, je m'en donne parole. Cependant la voiture arrivoit à Naples. Je reconduisis chez eux les amis de Soberano. Lui et moi revinmes à notre quartier. Le brillant de mon équipage éblouit un peu la garde devant laquelle nous passâmes en revue, mais les graces de Biondetto qui étoit sur le devant du carosse, frap-

pèrent encore davantage les spectateurs.

Le page congédie la voiture et la livrée, prend un flambeau de la main des estafiers, et traverse les casernes pour me conduire à mon appartement : mon valet-de-chambre encore plus étonné que les autres, vouloit parler pour me demander des nouvelles du nouveau train dont je venois de faire la montre. C'en est assez, Carle, lui dis-je, en entrant dans mon appartement, je n'ai pas besoin de vous : allez vous reposer, je vous parlerai demain.

Nous sommes seuls dans ma chambre, et Biondetto a fermé la porte sur nous; ma situation étoit moins embarrassante au milieu de la compagnie dont je venois de me séparer, et de l'endroit tumultueux que je venois de traverser.

Voulant terminer l'aventure, je me recueillis un instant. Je jette les yeux sur le page, les siens sont fixés vers la

terre : une rougeur lui monte sensiblement au visage : sa contenance décèle de l'embarras et beaucoup d'émotion ; enfin je prends sur moi de lui parler.

Biondetto, vous m'avez bien servi, vous savez même mis des graces à ce que vous avez fait pour moi ; mais comme vous vous étiez payé d'avance, je pense que nous sommes quittes...

Dom Alvare est trop noble, pour croire qu'il ait pu s'acquitter à ce prix....

Si vous avez fait plus que vous ne me devez, si je vous dois de reste, donnez votre compte ; mais je ne vous réponds pas que vous soyiez payé promptement. Le quartier courant est mangé ; je dois au jeu, à l'auberge, au tailleur....

Vous plaisantez hors de propos...

Si je quitte le ton de plaisanterie, ce sera pour vous prier de vous retirer, car il est tard et il faut que je me couche....

Et vous me renverriez incivilement à l'heure qu'il est ? Je n'ai pas dû m'attendre à ce traitement de la part d'un cavalier Espagnol. Vos amis savent que je suis venu ici ; vos soldats, vos gens m'ont vue, et ont deviné mon sexe. Si j'étois une vile courtisanne, vous auriez quelque égard pour les bienséances de mon état ; mais votre procédé pour moi est flétrissant, ignominieux : il n'est pas de femme qui n'en fût humiliée...

Il vous plaît donc à présent d'être femme pour vous concilier des égards? Eh bien, pour sauver le scandale de votre retraite, ayez pour vous le ménagement de la faire par le trou de la serrure...

Quoi ! sérieusement, sans savoir qui je suis... Puis-je l'ignorer ?... Vous l'ignorez, vous dis-je, vous n'écoutez que vos préventions ; mais qui que je sois, je suis à vos pieds, les larmes aux yeux : c'est à titre de client que je vous implore. Une imprudence plus

grande que la vôtre, excusable peut-être, puisque vous en êtes l'objet, m'a fait aujourd'hui tout braver, tout sacrifier pour vous obéir, me donner à vous et vous suivre. J'ai révolté contre moi les passions les plus cruelles, les plus implacables; il ne me reste de protection que la vôtre, d'asile que votre chambre: me la fermerez-vous, Alvare? Sera-t-il dit qu'un cavalier Espagnol aura traité avec cette rigueur, cette indignité, quelqu'un qui a sacrifié pour lui, une ame sensible, un être foible dénué de tout autre secours que le sien, en un mot, une personne de mon sexe?

Je reculois autant qu'il m'étoit possible, pour me tirer d'embarras; mais elle embrassoit mes genoux, et me suivoit sur les siens: enfin, je suis rangé contre le mur. Relevez-vous, lui dis-je, vous venez sans y penser de me prendre par mon serment.

Quand ma mère me donna ma première épée, elle me fit jurer sur la

garde, de servir toute ma vie les femmes et de n'en pas désobliger une seule. Quand ce seroit ce que je pense, que c'est aujourd'hui....

Eh bien, cruel, à quelque titre que ce soit, permettez-moi de coucher dans votre chambre....

Je le veux pour la rareté du fait, et mettre le comble à la bizarrerie de mon aventure. Cherchez à vous arranger de manière que je ne vous voie ni ne vous entende; au premier mot, au premier mouvement, capables de me donner de l'inquiétude, je grossis le son de ma voix pour vous demander à mon tour, *Che vuoi ?*

Je lui tourne le dos, et m'approche de mon lit pour me déshabiller. Vous aiderai-je ? me dit-on... Non, je suis militaire et me sers moi-même. Je me couche.

A travers la gaze de mon rideau, je vois le prétendu page arranger dans le coin de ma chambre une natte usée qu'il a trouvée dans une garde-robe. Il

s'assied dessus, se déshabille entièrement, s'enveloppe d'un de mes manteaux qui étoit sur un siége, éteint la lumière, et la scène finit là pour le moment; mais elle recommença bientôt dans mon lit, où je ne pouvois trouver le sommeil.

Il sembloit que le portrait du page fût attaché au ciel du lit et aux quatres colonnes; je ne voyois que lui. Je m'efforçois en vain de lier avec cet objet ravissant l'idée du fantôme épouvantable que j'avois vu; la première apparition servoit à relever le charme de la dernière.

Ce chant mélodieux, que j'avois entendu sous la voûte, ce son de voix ravissant, ce parler qui sembloit venir du cœur, retentissoient encore dans le mien, et y excitoient un frémissement singulier.

Ah! Biondetta, disois-je, si vous n'étiez pas un être fantastique! si vous n'étiez pas ce vilain dromadaire.

Mais à quel mouvement me laissé-

je emporter ? J'ai triomphé de la frayeur, déracinons un sentiment plus dangereux. Quelle douceur puis-je en attendre ? Ne tiendroit-il pas toujours de son origine ?

Le feu de ses regards si touchans, si doux, est un cruel poison. Cette bouche si bien formée, si coloriée, si fraîche, et en apparence si naive, ne s'ouvre que pour des impostures. Ce cœur, si c'en étoit un, ne s'échaufferoit que pour une trahison.

Pendant que je m'abandonnois aux réflexions occasionnées par les mouvemens divers dont j'étois agité, la lune parvenue au haut de l'hémisphère, et dans un ciel sans nuages, dardoit tous ses rayons dans ma chambre à travers trois grandes croisées.

Je faisois des mouvemens prodigieux dans mon lit : il n'étoit pas neuf; le bois s'écarte, et les trois planches qui soutenoient mon sommier tombent avec fracas.

Biondetta se lève, accourt à moi

avec le ton de la frayeur. Dom Alvare, quel malheur vient de vous arriver ?

Comme je ne la perdois pas de vue, malgré mon accident, je la vis se lever, accourir : sa chemise étoit une chemise de page, et au passage, la lumière de la lune ayant frappé sur sa cuisse, avoit paru gagner au reflet.

Fort peu ému du mauvais état de mon lit, qui ne m'exposoit qu'à être un peu plus mal couché, je le fus bien davantage de me trouver serré dans les bras de Biondetta.

Il ne m'est rien arrivé, lui dis-je; retirez-vous. Vous courez sur le carreau sans pantoufles, vous allez vous enrhumer, retirez-vous.... Mais vous êtes mal à votre aise.... Oui, vous m'y mettez actuellement; retirez-vous, ou, puisque vous voulez être cachée chez moi et près de moi, je vous ordonnerai d'aller dormir dans cette toile d'araignée qui est à l'encoignure de ma chambre. Elle n'at-

tendit pas la fin de la menace, et alla se coucher sur sa natte, en sanglottant tout bas.

La nuit s'achève, et la fatigue prenant le dessus, me procure quelques momens de sommeil. Je ne m'éveillai qu'au jour, on devine la route que prirent mes premiers regards. Je cherchai des yeux mon page.

Il étoit assis tout vêtu, à la réserve de son pourpoint, sur un petit tabouret; il avoit étalé ses cheveux qui tomboient jusqu'à terre, en couvrant, à boucles flottantes et naturelles, son dos et ses épaules et même entièrement son visage.

Ne pouvant faire mieux, il démêloit sa chevelure avec ses doigts. Jamais peigne d'un plus bel ivoire ne se promena dans une plus épaisse forêt de cheveux blonds-cendrés, leur finesse étoit égale à toutes leurs autres perfections; un petit mouvement que j'avois fait ayant annoncé mon réveil, elle écarte avec ses doigts les boucles qui

qui lui ombrageoient le visage. Figurez-vous l'aurore au printems, sortant d'entre les vapeurs du matin avec sa rosée, ses fraicheurs et tous ses parfums.

Biondetta, lui dis-je, prenez un peigne, il y en a dans le tiroir de ce bureau. Elle obéit. Bientôt à l'aide d'un ruban, ses cheveux sont rattachés sur sa tête avec autant d'adresse que d'élégance. Elle prend son pourpoint, met le comble à son ajustement, et s'assied sur son siége d'un air timide, embarrassé, inquiet, qui sollicitoit vivement la compassion.

S'il faut, me disois-je, que je voie dans la journée mille tableaux plus piquans les uns que les autres; assurément je n'y tiendrai pas; amenons le dénoûment, s'il est possible.

Je lui adresse la parole. Le jour est venu, Biondetta; les bienséances sont remplies, vous pouvez sortir de ma chambre sans craindre le ridicule.

Je suis, me répondit-elle, mainte-

nant au-dessus de cette frayeur; mais vos intérêts et les miens m'en inspirent une beaucoup plus fondée. Ils ne permettent pas que nous nous séparions. Vous vous expliquerez, lui dis-je?.. Je vais le faire, Alvare.

Votre jeunesse, votre imprudence vous ferment les yeux sur les périls que nous avons rassemblés autour de nous. A peine vous vis-je sous la voûte, que cette contenance héroïque à l'aspect de la plus hideuse apparition décida mon penchant : si, me dis-je à moi-même, pour parvenir au bonheur, je dois m'unir à un mortel, prenons un corps : il en est tems. Voilà le héros digne de moi. Dussent s'en indigner les méprisables rivaux dont je lui fais le sacrifice; dussé-je me voir exposée à leur ressentiment, à leur vengeance; que m'importe? Aimée d'Alvare, unie avec Alvare, eux et la nature nous seront soumis. Vous avez vu la suite; voici les conséquences.

L'envie, la jalousie, le dépit, la rage me préparent les châtimens les plus cruels auxquels puisse être soumis un être de mon espèce, dégradé par son choix, et vous seul pouvez m'en garantir. A peine est-il jour, et déjà les délateurs sont en chemin pour vous déférer, comme Nécromancien, à ce Tribunal que vous connoissez. Dans une heure....

Arrêtez, m'écriai-je, en me mettant les poings fermés sur les yeux, vous êtes le plus adroit, le plus insigne des faussaires. Vous parlez d'amour, vous en présentez l'image, vous en empoisonnez l'idée, je vous défends de m'en dire un mot. Laissez-moi me calmer assez, si je le puis, pour devenir capable de prendre une résolution.

S'il faut que je tombe entre les mains du tribunal, je ne balance pas pour ce moment-ci, entre vous et lui; mais si vous m'aidez à me tirer d'ici, à quoi m'engagerai-je? Puis-je me sé-

parer de vous quand je le voudrai? Je vous somme de me répondre avec clarté et précision...

Pour vous séparer de moi, Alvare, il suffira d'un acte de votre volonté. J'ai même regret que ma soumission soit forcée. Si vous méconnoissez mon zèle par la suite, vous serez imprudent, ingrat....

Je ne crois rien, sinon qu'il faut que je parte. Je vais éveiller mon valet-de-chambre : il faut qu'il me trouve de l'argent, qu'il aille à la poste. Je me rendrai à Venise près de Bentinelli, banquier de ma mère...

Il vous faut de l'argent? Heureusement je m'en suis précautionné : j'en ai à votre service...

Gardez-le. Si vous étiez une femme, en l'acceptant je ferois une bassesse...

Ce n'est pas un don, c'est un prêt que je vous propose. Donnez-moi un mandement sur le banquier; faites un état de ce que vous devez ici. Laissez sur votre bureau un ordre à Carle pour

payer. Disculpez-vous par lettre auprès de votre commandant, sur une affaire indispensable qui vous force à partir sans congé. J'irai à la poste vous chercher une voiture et des chevaux. Mais auparavant, Alvare, forcée à m'écarter de vous, je retombe dans toutes mes frayeurs ; dites : *Esprit qui ne t'es lié à un corps que pour moi, et pour moi seul, j'accepte ton vasselage et t'accorde ma protection.*

En me prescrivant cette formule, elle s'étoit jetée à mes genoux, me tenoit la main, la pressoit, la mouilloit de larmes.

J'étois hors de moi, ne sachant quel parti prendre, je lui laisse ma main qu'elle baise, et je balbutie les mots qui lui sembloient si importans. A peine ai-je fini qu'elle se relève. Je suis à vous, s'écrie-t-elle avec transport; je pourrai devenir la plus heureuse de toutes les créatures.

En un moment elle s'affuble d'un long manteau, rabat un grand cha-

peau sur ses yeux, et sort de ma chambre.

J'étois dans une sorte de stupidité. Je trouve un état de mes dettes. Je mets au bas l'ordre à Carle de le payer; je compte l'argent nécessaire; j'écris au commandant, à un de mes plus intimes, des lettres qu'ils durent trouver très-extraordinaires. Déjà la voiture et le fouet du postillon se faisoient entendre à la porte.

Biondetta, toujours le nez dans son manteau, revient et m'entraîne. Carle, éveillé par le bruit, paroît en chemise. Allez, lui dis-je, à mon bureau, vous y trouverez mes ordres. Je monte en voiture. Je pars.

Biondetta étoit entrée avec moi dans la voiture. Elle étoit sur le devant. Quand nous fûmes sortis de la ville, elle ôta le chapeau qui la tenoit à l'ombre. Ses cheveux étoient renfermés dans un filet cramoisi : on n'en voyoit que la pointe, c'étoient des perles dans du corail. Son visage dé-

pouillé de tout autre ornement, brilloit de ses seules perfections. On croyoit voir un transparent sur son teint. On ne pouvoit concevoir comment la douceur, la candeur, la naiveté pouvoient s'allier au caractère de finesse qui brilloit dans ses regards. Je me surpris, faisant malgré moi ces remarques; et les jugeant dangereuses pour mon repos, je fermai les yeux pour essayer de dormir.

Ma tentative ne fut pas vaine; le sommeil s'empara de mes sens et m'offrit les rêves les plus agréables, les plus propres à délasser mon ame des idées effrayantes et bizarres dont elle avoit été fatiguée. Il fut d'ailleurs très-long, et ma mère, par la suite, réfléchissant un jour sur mes aventures, prétendit que cet assoupissement n'avoit pas été naturel. Enfin, quand je m'éveillai, j'étois sur les bords du canal sur lequel on s'embarque pour aller à Venise.

La nuit étoit avancée; je me sen-

tirer par la manche : c'étoit un porte-faix : il vouloit se charger de mes ballots. Je n'avois pas même un bonnet de nuit.

Biondetta se présenta à une autre portière, pour me dire que le bâtiment qui devoit me conduire étoit prêt. Je descends machinalement, j'entre dans la felouque, et retombe dans ma léthargie.

Que dirai-je ? le lendemain matin je me trouvai logé sur la place Saint-Marc, dans le plus bel appartement de la meilleure auberge de Venise. Je le connoissois. Je le reconnus sur-le-champ. Je vois du linge, une robe de chambre assez riche auprès de mon lit. Je soupçonnai que ce pouvoit être une attention de l'hôte chez qui j'étois arrivé dénué de tout.

Je me lève et regarde si je suis le seul objet vivant qui soit dans la chambre ; je cherchois Biondetta.

Honteux de ce premier mouvement, je rendis grace à ma bonne fortune.

Cet esprit et moi ne sommes donc pas inséparables ; j'en suis délivré, et après mon imprudence, si je ne perds que ma compagnie aux gardes, je dois m'estimer très-heureux.

Courage, Alvare, continuai-je : il y a d'autres cours, d'autres souverains que celui de Naples ; ceci doit te corriger si tu n'es pas incorrigible, et tu te conduiras mieux. Si on refuse tes services, une mère tendre, l'Estramadure et un patrimoine honnête te tendent les bras.

Mais que te vouloit ce lutin, qui ne t'a pas quitté depuis vingt-quatre heures ? Il avoit pris une figure bien séduisante : il m'a donné de l'argent ; je veux le lui rendre.

Comme je parlois encore, je vois arriver mon créancier ; il m'amenoit deux domestiques et deux gondoliers. Il faut, dit-il, que vous soyiez servi, en attendant l'arrivée de Carle. On m'a répondu dans l'auberge de l'intelligence et de la fidélité de ces gens-ci,

et voici les plus hardis patrons de la république.

Je suis content de votre choix, Biondetta, lui dis-je, vous êtes-vous logée ici ?

J'ai pris, me répond le page, les yeux baissés, dans l'appartement même de votre excellence, la pièce la plus éloignée de celle que vous occupez, pour vous causer le moins d'embarras qu'il sera possible.

Je trouvai du ménagement, de la délicatesse, dans cette attention à mettre de l'espace entr'elle et moi. Je lui en sus gré.

Au pis-aller, disois-je, je ne saurois la chasser du vague de l'air, s'il lui plaît de s'y tenir invisible pour m'obséder. Quand elle sera dans une chambre connue, je pourrai calculer ma distance. Content de mes raisons, je donnai légèrement mon approbation à tout.

Je voulois sortir pour aller chez le correspondant de ma mère. Biondetta

donna ses ordres pour ma toilette, et quand elle fut achevée je me rendis où j'avois dessein d'aller.

Le négociant me fit un accueil dont j'eus lieu d'être surpris. Il étoit à sa banque; de loin il me caresse de l'œil, vient à moi; Dom Alvare, me dit-il, je ne vous croyois pas ici. Vous arrivez très-à-propos pour m'empêcher de faire une bévue; j'allois vous envoyer deux lettres et de l'argent. Celui de mon quartier, répondis-je? Oui, répliqua-t-il et quelque chose de plus. Voilà deux cents sequins en sus, qui sont arrivés ce matin. Un vieux gentilhomme à qui j'en ai donné le reçu, me les a remis de la part de Dona Mencia. Ne recevant pas de vos nouvelles, elle vous a cru malade, et a chargé un Espagnol de votre connoissance de me les remettre pour vous les faire passer.... Vous a-t-il dit son nom?... Je l'ai écrit dans le reçu; c'est Dom Miguel Pimientos, qui dit avoir été écuyer dans votre maison.

Ignorant votre arrivée ici, je ne lui ai pas demandé son adresse.

Je pris l'argent. J'ouvris les lettres : ma mère se plaignoit de sa santé, de ma négligence, et ne parloit pas des sequins qu'elle envoyoit : je n'en fus que plus sensible à ses bontés.

Me voyant la bourse aussi à propos et aussi bien garnie, je revins gaîment à l'auberge ; j'eus de la peine à trouver Biondetta dans l'espèce de logement où elle s'étoit réfugiée. Elle y entroit par un dégagement distant de ma porte : je m'y aventurai par hasard, et la vis courbée près d'une fenêtre, fort occupée à rassembler et recoller les débris d'un clavecin.

J'ai de l'argent, lui dis-je, et vous rapporte celui que vous m'avez prêté. Elle rougit, ce qui lui arrivoit toujours avant de parler : elle chercha mon obligation, me la remit, prit la somme et se contenta de me dire que j'étois trop exact, et qu'elle eût desiré jouir plus long-tems du plaisir de m'avoir obligé.

Mais je vous dois encore, lui dis-je; car vous avez payé les postes. Elle en avoit l'état sur la table. Je l'acquittai. Je sortois avec un sang-froid apparent; elle me demanda mes ordres, je n'en eus pas à lui donner, et elle se remit tranquillement à son ouvrage; elle me tournoit le dos: je l'observai quelque tems; elle sembloit très-occupée, et apportoit à son travail autant d'adresse que d'activité.

Je revins rêver dans ma chambre. Voilà, disois-je, le pair de ce Caldéron, qui allumoit la pipe à Soberano, et quoiqu'il ait l'air très-distingué, il n'est pas de meilleure maison. S'il ne se rend ni exigeant, ni incommode, s'il n'a pas de prétentions, pourquoi ne le garderois-je pas? Il m'assure, d'ailleurs, que pour le renvoyer il ne faut qu'un acte de ma volonté. Pourquoi me presser de vouloir tout-à-l'heure, ce que je puis vouloir à tous les instans du jour?

On interrompit mes réflexions en m'annonçant que j'étois servi.

Je me mis à table. Biondetta, en grande livrée, étoit derrière mon siége, attentive à prévenir mes besoins. Je n'avois pas besoin de me retourner pour la voir : trois glaces disposées dans le salon répétoient tous ses mouvemens. Le diné finit; on dessert. Elle se retire.

L'aubergiste monte, la connoissance n'étoit pas nouvelle. On étoit en carnaval; mon arrivée n'avoit rien qui dût le surprendre. Il me félicita sur l'augmentation de mon train, qui supposoit un meilleur état dans ma fortune, et se rabattit sur les louanges de mon page, le jeune homme le plus beau, le plus affectionné, le plus intelligent, le plus doux qu'il eût encore vu. Il me demanda si je comptois prendre part aux plaisirs du carnaval : c'étoit mon intention. Je pris un déguisement, et montai dans ma gondole.

Je courus la place; j'allai au spectacle, au *Ridotto*. Je jouai, je gagnai quarante sequins et rentrai assez tard, ayant cherché de la dissipation partout où j'avois cru pouvoir en trouver.

Mon page, un flambeau à la main, me reçoit au bas de l'escalier, me livre aux soins d'un valet-de-chambre, et se retire, après m'avoir demandé à quelle heure j'ordonnois que l'on entrât chez moi. A l'heure ordinaire, répondis-je, sans savoir ce que je disois, sans penser que personne n'étoit au fait de ma manière de vivre.

Je me réveillai tard le lendemain, et me levai promptement. Je jetai par hasard les yeux sur les lettres de ma mère, demeurées sur la table. Digne femme! m'écriai-je: que fais-je ici? Que ne vais-je me mettre à l'abri de vos sages conseils? J'irai, ah! j'irai, c'est le seul parti qui me reste.

Comme je parlois haut, on s'ap-

perçut que j'étois éveillé : on entra chez moi, et je revis l'écueil de ma raison. Il avoit l'air désintéressé, modeste, soumis, et ne m'en parut que plus dangereux. Il m'annonçoit un tailleur et des étoffes : le marché fait, il disparut avec lui jusqu'à l'heure du repas.

Je mangeai peu, et courus me précipiter à travers le tourbillon des amusemens de la ville. Je cherchai les masques; j'écoutai, je fis de froides plaisanteries, et terminai la scène par l'opéra, surtout le jeu, jusqu'alors ma passion favorite. Je gagnai beaucoup plus à cette seconde séance qu'à la première.

Dix jours se passèrent dans la même situation de cœur et d'esprit, et à peu près dans des dissipations semblables : je trouvai d'anciennes connoissances, j'en fis de nouvelles. On me présenta aux assemblées les plus distinguées; je fus admis aux parties des nobles dans leurs casins.

Tout alloit bien, si ma fortune au jeu ne s'étoit pas démentie ; mais je perdis au *Ridotto* en une soirée, treize cents sequins que j'avois amassés. On n'a jamais joué d'un plus grand malheur. A trois heures du matin je me retirai, mis à sec, devant cent sequins à mes connoissances. Mon chagrin étoit écrit dans mes regards, et sur tout mon extérieur. Biondetta me parut affectée ; mais elle n'ouvrit pas la bouche.

Le lendemain je me levai tard. Je me promenois à grands pas dans ma chambre en frappant des pieds. On me sert, je ne mange point. Le service enlevé, Biondetta reste contre son ordinaire. Elle me fixe un instant, laisse échapper quelques larmes : vous avez perdu de l'argent, Dom Alvare, peut-être plus que vous n'en pouvez payer.... Et quand cela seroit, où trouverois-je le remède ?.... Vous m'offensez ; mes services sont toujours à vous au même prix ; mais ils ne

s'étendroient pas loin, s'ils n'alloient qu'à vous faire contracter avec moi de ces obligations que vous vous croiriez dans la nécessité de remplir sur-le-champ. Trouvez bon que je prenne un siége : je sens une émotion qui ne permettroit pas de me soutenir debout ; j'ai, d'ailleurs, des choses importantes à vous dire. Voulez-vous vous ruiner ?... Pourquoi jouez-vous avec cette fureur, puisque vous ne savez pas jouer ?....

Tout le monde ne sait-il pas les jeux de hasard ? Quelqu'un pourroit-il me les apprendre ?....

Oui : prudence à part, on apprend les jeux de chance, que vous appelez mal à propos jeux de hasard. Il n'y a point de hasard dans le monde : tout y a été, et sera toujours une suite de combinaisons nécessaires, que l'on ne peut entendre que par la science des nombres dont les principes, sont, en même tems, et si abstraits et si profonds, qu'on ne peut

les saisir si l'on n'est conduit par un maître; mais il faut avoir su se le donner et se l'attacher. Je ne puis vous peindre cette connoissance sublime que par une image. L'enchaînement des nombres fait la cadence de l'Univers, règle ce qu'on appelle les événemens fortuits et prétendus déterminés, les forçant par des balanciers invisibles à tomber chacun à leur tour, depuis ce qui se passe d'important dans les sphères éloignées, jusqu'aux misérables petites chances qui vous ont aujourd'hui dépouillé de votre argent.

Cette tirade scientifique dans une bouche enfantine, cette proposition un peu brusque de me donner un maître, m'occasionnèrent un léger frisson, un peu de cette sueur froide qui m'avoit saisi sous la voûte de Portici. Je fixe Biondetta qui baissoit la vue. Je ne veux pas de maître, lui dis-je; je craindrois d'en trop apprendre; mais essayez de me prouver qu'un

gentilhomme peut savoir un peu plus que le jeu, et s'en servir sans compromettre son caractère. Elle prit la thèse, et voici en substance l'abrégé de sa démonstration.

La banque est combinée sur le pied d'un profit exorbitant qui se renouvelle à chaque taille ; si elle ne couroit pas des risques, la république feroit à coup sûr un vol manifeste aux particuliers. Mais les calculs que nous pouvons faire sont supposés, et la banque a toujours beau jeu, en tenant contre une personne instruite sur dix mille dupes.

La conviction fut poussée plus loin. On m'enseigna une seule combinaison, très-simple en apparence ; je n'en devinai pas les principes, mais dès le soir même j'en connus l'infaillibilité par le succès.

En un mot, je regagnai en la suivant tout ce que j'avois perdu, payai mes dettes de jeu, et rendis en rentrant à Biondetta l'argent qu'elle m'avoit prêté pour tenter l'aventure.

J'étois en fonds, mais plus embarrassé que jamais. Mes défiances s'étoient renouvelées sur les desseins de l'être dangereux dont j'avois agréé les services. Je ne savois pas décidément si je pourrois l'éloigner de moi : en tout cas, je n'avois pas la force de le vouloir. Je détournois les yeux pour ne pas le voir où il étoit, et le voyois partout où il n'étoit pas.

Le jeu cessoit de m'offrir une dissipation attachante. Le Pharaon que j'aimois passionnément n'étant plus assaisonné par le risque, avoit perdu tout ce qu'il avoit de piquant pour moi. Les singeries du carnaval m'ennuyoient ; les spectacles m'étoient insipides. Quand j'aurois eu le cœur assez libre pour désirer de former une liaison parmi les femmes du haut parage, j'étois rebuté d'avance par la langueur, le cérémonial et la contrainte de la cicisbeature. Il me restoit la ressource des casins des nobles, où je ne voulois plus jouer, et la société des courtisannes.

Parmi les femmes de cette dernière espèce, il y en avoit quelques-unes plus distinguées par l'élégance de leur faste et l'enjouement de leur société, que par leurs agrémens personnels. Je trouvois dans leurs maisons une liberté réelle dont j'aimois à jouir, une gaîté bruyante, qui pouvoit m'étourdir, si elle ne pouvoit me plaire; enfin un abus continuel de la raison, qui me tiroit pour quelques momens des entraves de la mienne. Je faisois des galanteries à toutes les femmes de cette espèce chez lesquelles j'étois admis, sans avoir de projets sur aucune; mais la plus célèbre d'entr'elles avoit des desseins sur moi qu'elle fit bientôt éclater.

On la nommoit Olympia. Elle avoit vingt-six ans, beaucoup de beauté, de talens et d'esprit. Elle me laissa bientôt appercevoir du goût qu'elle avoit pour moi, et sans en avoir pour elle, je me jetai à sa tête pour me débarrasser en quelque sorte de moi-même.

Notre liaison commença brusque-

ment, et comme j'y trouvois peu de charmes, je jugeai qu'elle finiroit de même, et qu'Olympia ennuyée de mes distractions auprès d'elle, chercheroit bientôt un amant qui lui rendit plus de justice, d'autant plus que nous nous étions pris sur le pied de la passion la plus désintéressée ; mais notre planète en décidoit autrement. Il falloit sans doute pour le châtiment de cette femme superbe et emportée, et pour me jeter dans des embarras d'une autre espèce, qu'elle conçût un amour effréné pour moi.

Déjà je n'étois plus le maître de revenir le soir à mon auberge, et j'étois accablé pendant la journée de billets, de messages et de surveillans.

On se plaignoit de mes froideurs. Une jalousie qui n'avoit pas encore trouvé d'objet, s'en prenoit à toutes les femmes qui pouvoient attirer mes regards, et auroit exigé de moi jusqu'à des incivilités pour elles, si l'on eût pu entamer mon caractère. Je me

déplaisois dans ce tourment presque perpétuel ; mais il falloit bien y vivre. Je cherchois de bonne foi à aimer Olympia, pour aimer quelque chose, et me distraire du goût dangereux que je me connoissois ; cependant une scène plus vive se préparoit.

J'étois sourdement observé dans mon auberge par les ordres de la courtisanne. Depuis quand, me dit-elle un jour, avez-vous ce beau page qui vous intéresse tant, à qui vous témoignez tant d'égards, et que vous ne cessez de suivre des yeux quand son service l'appelle dans votre appartement ? Pourquoi lui faites-vous observer cette retraite austère ? car on ne le voit jamais dans Venise.

Mon page, répondis-je, est un jeune homme bien né, de l'éducation duquel je suis chargé par devoir. C'est...

C'est, reprit-elle, les yeux enflammés de courroux, traitre ; c'est une femme. Un de mes affidés lui a vu faire

faire sa toilette par le trou de la serrure....

Je vous donne ma parole d'honneur que ce n'est pas une femme...

N'ajoute pas le mensonge à la trahison. Cette femme pleuroit : on l'a vue; elle n'est pas heureuse. Tu ne sais que faire le tourment des cœurs qui se donnent à toi. Tu l'as abusée, comme tu m'abuses, et tu l'abandonnes. Renvoie à ses parens cette jeune personne; et si tes prodigalités t'ont mis hors d'état de lui faire justice, qu'elle la tienne de moi. Tu lui dois un sort : je le lui ferai; mais je veux qu'elle disparoisse demain.

Olympia, repris-je, le plus froidement qu'il me fut possible, je vous ai juré, je vous le répète, et vous jure encore que ce n'est pas une femme ; et plût au ciel!....

Que veulent dire ces mensonges, et ce plût au ciel, monstre ? Renvoie-la, te dis-je, ou... Mais j'ai d'autres ressources; je te démasquerai, et elle

entendra raison, si tu n'es pas susceptible de l'entendre.

Excédé par ce torrent d'injures et de menaces, mais affectant de n'être point ému, je me retirai chez moi, quoiqu'il fût tard.

Mon arrivée parut surprendre mes domestiques et surtout Biondetta : elle témoigna quelque inquiétude sur ma santé : je répondis qu'elle n'étoit point altérée. Je ne lui parlois presque jamais depuis ma liaison avec Olympia, et il n'y avoit eu aucun changement dans sa conduite à mon égard, mais on en remarquoit dans ses traits ; il y avoit sur le ton général de sa physionomie une teinte d'abattement et de mélancolie.

Le lendemain, à peine étois-je éveillé que Biondetta entre dans ma chambre, une lettre ouverte à la main. Elle me la remet, et je lis :

AU PRÉTENDU BIONDETTO.

« Je ne sais qui vous êtes, madame,

» ni ce que vous pouvez faire chez
» Dom Alvare ; mais vous êtes trop
» jeune pour n'être pas excusable, et
» en de trop mauvaises mains pour ne
» pas exciter la compassion. Ce cavalier
» vous aura promis ce qu'il promet à
» tout le monde, ce qu'il me jure en-
» core tous les jours, quoique déter-
» miné à nous trahir. On dit que vous
» êtes sage autant que belle ; vous se-
» rez susceptible d'un bon conseil.
» Vous êtes en âge, madame, de ré-
» parer le tort que vous pouvez vous
» être fait ; une ame sensible vous en
» offre les moyens. On ne marchandera
» point sur la force du sacrifice que l'on
» doit faire pour assurer votre repos.
» Il faut qu'il soit proportionné à votre
» état, aux vues que l'on vous a fait
» abandonner, à celles que vous pou-
» vez avoir pour l'avenir, et par con-
» séquent vous réglerez tout vous-
» même. Si vous persistez à vouloir
» être trompée et malheureuse, et à
» en faire d'autres, attendez-vous à

» tout ce que le désespoir peut suggé-
» rer de plus violent à une rivale. J'at-
» tends votre réponse. »

Après avoir lu cette lettre, je la remis à Biondetta. Répondez, lui dis-je, à cette femme qu'elle est folle, et vous savez mieux que moi combien elle est...

Vous la connoissez, Dom Alvare, n'appréhendez-vous rien d'elle? ... J'appréhende qu'elle ne m'ennuie plus long-tems, ainsi je la quitte ; et pour m'en délivrer plus sûrement, je vais louer ce matin une jolie maison que l'on m'a proposée sur la Brenta. Je m'habillai sur-le-champ, et allai conclure mon marché. Chemin faisant, je réfléchissois aux menaces d'Olympia. Pauvre folle! disois-je, elle veut tuer... Je ne pus jamais, et sans savoir pourquoi, prononcer le mot.

Dès que j'eus terminé mon affaire, je revins chez moi, je dînai, et craignant que la force de l'habitude ne m'entraînât chez la courtisanne, je

me déterminai à ne pas sortir de la journée.

Je prends un livre. Incapable de m'appliquer à la lecture, je le quitte; je vais à la fenêtre, et la foule, la variété des objets me choquent au lieu de me distraire. Je me promène à grands pas dans tout mon appartement, cherchant la tranquillité de l'esprit dans l'agitation continuelle du corps.

Dans cette course indéterminée, mes pas s'adressent vers une garde-robe sombre, où mes gens renfermoient les choses nécessaires à mon service qui ne devoient pas se trouver sous la main. Je n'y étois jamais entré, l'obscurité du lieu me plait. Je m'assieds sur un coffre et y passe quelques minutes.

Au bout de ce court espace de tems, j'entends du bruit dans une pièce voisine; un petit jour qui me donne dans les yeux m'attire vers une porte condamnée: il s'échappoit par le trou de la serrure; j'y applique l'œil.

Je vois Biondetta assise vis-à-vis de son clavecin, les bras croisés, dans l'attitude d'une personne qui rêve profondément. Elle rompit le silence.

Biondetta ! Biondetta ! dit-elle. Il m'appelle Biondetta. C'est le premier, c'est le seul mot caressant qui soit sorti de sa bouche.

Elle se tait, et paroit retomber dans sa rêverie. Elle pose enfin les mains sur le clavecin que je lui avois vu raccommoder. Elle avoit devant elle un livre fermé sur le pupître. Elle prélude et chante à demi-voix en s'accompagnant.

Je démêlai sur-le-champ que ce qu'elle chantoit n'étoit pas une composition arrêtée. En prêtant mieux l'oreille, j'entendis mon nom, celui d'Olympia ; elle improvisoit en prose sur sa prétendue situation, sur celle de sa rivale qu'elle trouvoit bien plus heureuse que la sienne ; enfin sur les rigueurs que j'avois pour elle, et les soupçons qui occasionnoient une dé-

fiance qui m'éloignoit de mon bonheur. Elle m'auroit conduit dans la route des grandeurs, de la fortune et des sciences, et j'aurois fait sa félicité. Hélas! disoit-elle, cela devient impossible. Quand il me connoîtroit pour ce que je suis, mes foibles charmes ne pourroient l'arrêter; une autre....

La passion l'emportoit et les larmes sembloient la suffoquer. Elle se lève, va prendre un mouchoir, s'essuie et se rapproche de l'instrument; elle veut se rasseoir, et comme si le peu de hauteur du siége l'eût tenue ci-devant dans une attitude trop gênée; elle prend le livre qui étoit sur son pupitre, le met sur le tabouret, s'assied et prélude de nouveau.

Je compris bientôt que la seconde scène de musique ne seroit pas de l'espèce de la première. Je reconnus l'air d'une Barcarole fort en vogue alors à Venise. Elle le répéta deux fois; puis d'une voix plus distincte

et plus assurée, elle chanta les paroles suivantes :

Hélas ! quelle est ma chimère,
Fille du ciel et des airs,
Pour Alvare et pour la terre,
J'abandonne l'univers;
Sans éclat et sans puissance,
Je m'abaisse jusqu'aux fers :
Et quelle est ma récompense !
On me dédaigne et je sers.

Coursier, la main qui vous mène
S'empresse à vous caresser;
On vous captive, on vous gêne,
Mais on craint de vous blesser.
Des efforts qu'on vous fait faire,
Sur vous l'honneur rejaillit,
Et le frein qui vous modère,
Jamais ne vous avilit.

Alvare, une autre t'engage,
Et m'éloigne de ton cœur :
Dis-moi par quel avantage
Elle a vaincu ta froideur ?
On pense qu'elle est sincère,
On s'en rapporte à sa foi;
Elle plaît, je ne puis plaire;
Le soupçon est fait pour moi.

La cruelle défiance
Empoisonne le bienfait.
On me craint en ma présence;
En mon absence on me hait.
Mes tourmens, je les suppose;
Je gémis, mais sans raison;
Si je parle, j'en impose;
Je me tais, c'est trahison.

Amour, tu fis l'imposture,
Je passe pour l'imposteur;
Ah! pour venger notre injure,
Dissipe enfin son erreur.
Fais que l'ingrat me connoisse,
Et quel qu'en soit le sujet,
Qu'il déteste une foiblesse
Dont je ne suis pas l'objet.

Ma rivale est triomphante,
Elle ordonne de mon sort,
Et je me vois dans l'attente
De l'exil ou de la mort:
Ne brisez pas votre chaîne,
Mouvemens d'un cœur jaloux;
Vous éveilleriez la haine,
Je me contrains: taisez-vous.

Le son de la voix, le chant, le sens des vers, leur tournure, me jettent

dans un désordre que je ne puis exprimer. Etre fantastique, dangereuse imposture ! m'écriai-je, en sortant avec rapidité du poste où j'étois demeuré trop long-tems, peut-on mieux emprunter les traits de la vérité et de la nature ? Que je suis heureux de n'avoir connu que d'aujourd'hui le trou de cette serrure, comme je serois venu m'enivrer, combien j'aurois aidé à me tromper moi-même ! Sortons d'ici. Allons sur la Brenta, dès demain. Allons-y ce soir.

J'appelle sur-le-champ un domestique, et fais dépêcher, dans une Gondole, ce qui m'étoit nécessaire pour aller passer la nuit dans ma nouvelle maison.

Il m'eût été trop difficile d'attendre la nuit dans mon auberge. Je sortis. Je marchois au hasard. Au détour d'une rue, je crus voir entrer dans un café ce Bernadillo qui accompagnoit Soberano dans notre promenade à Portici. Autre fantôme ! dis-je : ils

me poursuivent. J'entrai dans ma gondole, et courus tout Venise de canal en canal; il étoit onze heures quand je rentrai. Je voulus partir pour la Brenta, et mes gondoliers fatigués refusant le service, je fus obligé d'en faire appeler d'autres : ils arrivèrent, et mes gens, prévenus de mes intentions, me précèdent dans la gondole, chargés de leurs propres effets. Biondetta me suivoit.

A peine ai-je les deux pieds dans le bâtiment, que des cris me forcent à me retourner. Un masque poignardoit Biondetta. Tu l'emportes sur moi! meurs, meurs, odieuse rivale.

L'exécution fut si prompte qu'un des gondoliers resté sur le rivage ne pût l'empêcher. Il voulut attaquer l'assassin en lui portant le flambeau dans les yeux; un autre masque accourt et le repousse avec une action menaçante, une voix étonnante que je crus reconnoître pour celle de Bernadillo.

Hors de moi, je m'élance de la gon-

dole. Les meurtriers ont disparu. A l'aide du flambeau je vois Biondetta pâle, baignée dans son sang, expirante.

Mon état ne sauroit se peindre. Toute autre idée s'efface. Je ne vois plus qu'une femme adorée, victime d'une prévention ridicule, sacrifiée à ma vaine et extravagante confiance, et accablée par moi jusque-là des plus cruels outrages.

Je me précipite, j'appelle en même tems le secours et la vengeance. Un chirurgien, attiré par l'éclat de cette aventure, se présente. Je fais transporter la blessée dans mon appartement ; et, crainte qu'on ne la ménage point assez, je me charge moi-même de la moitié du fardeau.

Quand on l'eut déshabillée, quand je vis ce beau corps sanglant atteint de deux énormes blessures, qui sembloient devoir attaquer toutes deux les sources de la vie, je dis, je fis mille extravagances.

Biondetta,

Biondetta, présumée sans connoissance, ne devoit pas les entendre ; mais l'aubergiste et ses gens, un chirurgien, deux médecins, appelés, jugèrent qu'il étoit dangereux pour la blessée qu'on me laissât auprès d'elle. On m'entraina hors de la chambre.

On laissa mes gens près de moi, mais un d'eux ayant eu la maladresse de me dire que la faculté avoit jugé les blessures mortelles, je poussai des cris aigus.

Fatigué enfin par mes emportemens, je tombai dans un abattement qui fut suivi du sommeil.

Je crus voir ma mère en rêve, je lui racontois mon aventure, et pour la lui rendre plus sensible, je la conduisois vers les ruines de Portici.

N'allons pas là, mon fils, me disoit-elle, vous êtes dans un danger évident. Comme nous passions dans un défilé étroit où je m'engageois avec sécurité, une main tout-à-coup me pousse dans un précipice ; je la recon-

nois, c'est celle de Biondetta. Je tombois, une autre main me retire, et je me trouve entre les bras de ma mère. Je me réveille, encore haletant de frayeur. Tendre mère ! m'écriai-je, vous ne m'abandonnez pas, même en rêve.

Biondetta ! vous voulez me perdre ? Mais ce songe est l'effet du trouble de mon imagination. Ah ! chassons des idées qui me feroient manquer à la reconnoissance, à l'humanité.

J'appelle un domestique et fais demander des nouvelles. Deux chirurgiens veillent : on a beaucoup tiré de sang ; on craint la fièvre.

Le lendemain après l'appareil levé, on décida que les blessures n'étoient dangereuses que par la profondeur ; mais la fièvre survient, redouble, et il faut épuiser le sujet par de nouvelles saignées.

Je fis tant d'instances pour entrer dans l'appartement, qu'il ne fut pas possible de s'y refuser.

Biondetta avoit le transport, et répétoit sans cesse mon nom. Je la regardai ; elle ne m'avoit jamais paru si belle.

Est-ce là, me disois-je, ce que je prenois pour un fantôme colorié, un amas de vapeurs brillantes uniquement rassemblées pour en imposer à mes sens ?

Elle avoit la vie comme je l'ai, et la perd parce que je n'ai jamais voulu l'entendre, parce que je l'ai volontairement exposée. Je suis un tigre, un monstre.

Si tu meurs, objet le plus digne d'être chéri, et dont j'ai si indignement reconnu les bontés, je ne veux pas te survivre. Je mourrai après avoir sacrifié sur ta tombe la barbare Olympia !

Si tu m'es rendue, je serai à toi ; je reconnoitrai tes bienfaits, je couronnerai tes vertus, ta patience ; je me lie par des liens indissolubles, et ferai mon devoir de te rendre heureuse

par le sacrifice aveugle de mes sentimens et de mes volontés.

Je ne peindrai point les efforts pénibles de l'art et de la nature, pour rappeler à la vie un corps qui sembloit devoir succomber sous les ressources mises en œuvre pour le soulager.

Vingt et un jours se passèrent sans qu'on pût se décider entre la crainte et l'espérance : enfin, la fièvre se dissipa, et il parut que la malade reprenoit connoissance.

Je l'appelois ma chère Biondetta, elle me serra la main. Depuis cet instant, elle reconnut tout ce qui étoit autour d'elle. J'étois à son chevet : ses yeux se tournèrent sur moi ; les miens étoient baignés de larmes. Je ne saurois peindre, quand elle me regarda, les graces, l'expression de son sourire. Chère Biondetta ! reprit - elle ; je suis la chère Biondetta d'Alvare. Elle vouloit m'en dire davantage : on me força encore une fois de m'éloigner.

Je pris le parti de rester dans sa

chambre, dans un endroit où elle ne pût pas me voir. Enfin j'eus la permission d'en approcher. Biondetta, lui dis-je, je fais poursuivre vos assassins.

Ah! ménagez-les, dit-elle: ils ont fait mon bonheur. Si je meurs ce sera pour vous; si je vis ce sera pour vous aimer.

J'ai des raisons pour abréger ces scènes de tendresse qui se passèrent entre nous jusqu'au tems où les médecins m'assurèrent que je pouvois faire transporter Biondetta sur les bords de la Brenta, où l'air seroit plus propre à lui rendre ses forces. Nous nous y établîmes. Je lui avois donné deux femmes pour la servir, dès le premier instant où son sexe fut avéré par la nécessité de panser ses blessures. Je rassemblai autour d'elle tout ce qui pouvoit contribuer à sa commodité, et ne m'occupai qu'à la soulager, l'amuser et lui plaire.

Ses forces se rétablissoient à vue

d'œil, et sa beauté sembloit prendre chaque jour un nouvel éclat. Enfin, croyant pouvoir l'engager dans une conversation assez longue, sans intéresser sa santé : O Biondetta ! lui dis-je, je suis comblé d'amour, persuadé que vous n'êtes point un être fantastique, convaincu que vous m'aimez, malgré les procédés révoltans que j'ai eus pour vous jusqu'ici. Mais vous savez si mes inquiétudes furent fondées. Développez-moi le mystère de l'étrange apparition qui affligea mes regards dans la voûte de Portici. D'où venoient, que devinrent ce monstre affreux, cette petite chienne qui précédèrent votre arrivée ? Comment, pourquoi les avez-vous remplacés pour vous attacher à moi ? Qui étoient-ils ? Qui êtes-vous ? Achevez de rassurer un cœur tout à vous, et qui veut se dévouer pour la vie.

Alvare, répondit Biondetta, les Nécromanciens, étonnés de votre audace, voulurent se faire un jeu de votre

humiliation, et parvenir par la voie de la terreur à vous réduire à l'état de vil esclave de leurs volontés. Ils vous préparoient d'avance à la frayeur, en vous provoquant à l'évocation du plus puissant et du plus redoutable de tous les esprits; et par le secours de ceux dont la cathégorie leur est soumise, ils vous présentèrent un spectacle qui vous eût fait mourir d'effroi, si la vigueur de votre ame n'eût fait tourner contr'eux leur propre stratagême.

A votre contenance héroique, les Sylphes, les Salamandres, les Gnomes, les Ondins, enchantés de votre courage, résolurent de vous donner tout l'avantage sur vos ennemis.

Je suis Sylphide d'origine, et une des plus considérables d'entr'elles. Je parus sous la forme de la petite chienne; je reçus vos ordres, et nous nous empressâmes tous à l'envi de les accomplir. Plus vous mettiez de hauteur, de résolution, d'aisance, d'intelligence à régler nos mouvemens, plus nous

redoublions d'admiration pour vous et de zèle.

Vous m'ordonnâtes de vous servir en page, de vous amuser en cantatrice. Je me soumis avec joie, et goûtai de tels charmes dans mon obéissance, que je résolus de vous la vouer pour toujours.

Décidons, me disois-je, mon état et mon bonheur. Abandonnée dans le vague de l'air à une incertitude nécessaire, sans sensations, sans jouissances, esclave des évocations des cabalistes, jouet de leurs fantaisies, nécessairement bornée dans mes prérogatives comme dans mes connoissances, balancerois-je davantage sur le choix des moyens par lesquels je puis ennoblir mon essence ?

Il m'est permis de prendre un corps pour m'associer à un sage : le voilà. Si je me réduis au simple état de femme, si je perds par ce changement volontaire le droit naturel des Sylphides et l'assistance de mes compagnes,

je jouirai du bonheur d'aimer et d'être aimée. Je servirai mon vainqueur ; je l'instruirai de la sublimité de son être dont il ignore les prérogatives : il nous soumettra avec les élémens dont j'aurai abandonné l'empire, les esprits de toutes les sphères. Il est fait pour être le roi du monde, et j'en serai la reine, et la reine adorée de lui.

Ces réflexions, plus subites que vous ne pouvez le croire dans une substance débarrassée d'organes, me décidèrent sur-le-champ. En conservant ma figure, je prends un corps de femme pour ne le quitter qu'avec la vie.

Quand j'eus pris un corps, Alvare, je m'apperçus que j'avois un cœur. Je vous admirois, je vous aimai ; mais que devins-je, lorsque je ne vis en vous que de la répugnance, de la haine! Je ne pouvois ni changer, ni même me repentir ; soumise à tous les revers auxquels sont sujettes les créatures de votre espèce, m'étant attiré le courroux des esprits, la haine im-

placable des Nécromanciens, je devenois, sans votre protection, l'être le plus malheureux qui fût sous le ciel : que dis-je? je le serois encore sans votre amour.

Mille graces répandues dans la figure, l'action, le son de la voix ajoutoient au prestige de ce récit intéressant. Je ne concevois rien de ce que j'entendois. Mais qu'y avoit-il de concevable dans mon aventure?

Tout ceci me paroît un songe, me disois-je; mais la vie humaine est-elle autre chose? je rêve plus extraordinairement qu'un autre, et voilà tout.

Je l'ai vue de mes yeux attendant tout secours de l'art, arriver presque jusqu'aux portes de la mort, en passant par tous les termes de l'épuisement et de la douleur.

L'homme fut un assemblage d'un peu de boue et d'eau. Pourquoi une femme ne seroit-elle pas faite de rosée, de vapeurs terrestres et de rayons de lumière, des débris d'un arc-en-ciel con-

densés ? Où est le possible ?...Où est l'impossible ?

Le résultat de mes réflexions fut de me livrer encore plus à mon penchant, en croyant consulter ma raison. Je comblois Biondetta de prévenances ; de caresses innocentes. Elle s'y prêtoit avec une franchise qui m'enchantoit, avec cette pudeur naturelle qui agit sans être l'effet des réflexions ou de la crainte.

Un mois s'étoit passé dans des douceurs qui m'avoient enivré. Biondetta entièrement rétablie pouvoit me suivre par-tout à la promenade. Je lui avois fait faire un déshabillé d'amazone : sous ce vêtement, sous un grand chapeau ombragé de plumes, elle attiroit tous les regards, et nous ne paroissions jamais que mon bonheur ne fît l'objet de l'envie de tous ces heureux Citadins qui peuplent, pendant les beaux jours, les rivages enchantés de la Brenta ; les femmes même sembloient avoir renoncé à cette jalousie

dont on les accuse, ou subjuguées par une supériorité dont elles ne pouvoient disconvenir, ou désarmées par un maintien qui annonçoit l'oubli de tous ses avantages.

Connu de tout le monde pour l'amant aimé d'un objet aussi ravissant, mon orgueil égaloit mon amour, et je m'élevois encore davantage quand je venois à me flatter sur le brillant de son origine.

Je ne pouvois douter qu'elle ne possédât les connoissances les plus rares, et je supposois, avec raison, que son but étoit de m'en orner; mais elle ne m'entretenoit que de choses ordinaires, et sembloit avoir perdu l'autre objet de vue. Biondetta, lui dis-je un soir que nous nous promenions sur la terrasse de mon jardin, lorsqu'un penchant trop flatteur pour moi vous décida à lier votre sort au mien, vous vous promettiez de m'en rendre digne en me donnant des connoissances qui ne sont point

réservées au commun des hommes. Vous parois-je maintenant indigne de vos soins; un amour aussi tendre, aussi délicat que le vôtre peut-il ne point desirer d'ennoblir son objet?

O! Alvare, me répondit-elle, je suis femme depuis six mois, et ma passion, il me le semble, n'a pas duré un jour. Pardonnez si la plus douce des sensations enivre un cœur qui n'a jamais rien éprouvé. Je voudrois vous montrer à aimer comme moi; et vous seriez par ce sentiment seul au-dessùs de tous vos semblables; mais l'orgueil humain aspire à d'autres jouissances. L'inquiétude naturelle ne lui permet pas de saisir un bonheur, s'il n'en peut envisager un plus grand dans la perspective. Oui, je vous instruirai, Alvare. J'oubliois avec plaisir mon intérêt; il le veut, puisque je dois retrouver ma grandeur dans la vôtre; mais il ne suffit pas de me promettre d'être à moi, il faut que vous vous

donniez, et sans réserve, et pour toujours.

Nous étions assis sur un banc de gazon, sous un abri de chevre-feuille au fond du jardin; je me jetai à ses genoux. Chère Biondetta, lui dis-je, je vous jure une fidelité à toute épreuve.

Non, disoit-elle, vous ne me connoissez pas, vous ne vous connoissez pas : il me faut un abandon absolu. Il peut seul me rassurer et me suffire.

Je lui baisois la main avec transport, et redoublois mes sermens; elle m'opposoit ses craintes. Dans le feu de la conversation, nos têtes se panchent, nos lèvres se rencontrent.. Dans le moment, je me sens saisir par la basque de mon habit, et secouer d'une étrange force.

C'étoit mon chien, un jeune Danois dont on m'avoit fait présent. Tous les jours, je le faisois jouer avec mon mouchoir. Comme il s'étoit échappé

de la maison la veille, je l'avois fait attacher pour prévenir une seconde évasion. Il venoit de rompre son attache; conduit par l'odorat, il m'avoit trouvé, et me tiroit par mon manteau pour me montrer sa joie et me solliciter au badinage; j'eus beau le chasser de la main, de la voix, il ne fut pas possible de l'écarter : il couroit, revenoit sur moi en aboyant; enfin vaincu par son importunité, je le saisis par son collier et le reconduisis à la maison.

Comme je revenois au berceau pour rejoindre Biondetta, un domestique marchant presque sur mes talons nous avertit qu'on avoit servi, et nous fûmes prendre nos places à table. Biondetta eût pu y paroître embarrassée. Heureusement nous nous trouvions en tiers, un jeune noble étoit venu passer la soirée avec nous.

Le lendemain j'entrai chez Biondetta, résolu de lui faire part des réflexions sérieuses qui m'avoient occupé

pendant la nuit. Elle étoit encore au lit, et je m'assis auprès d'elle. Nous avons, lui dis-je, pensé faire hier une folie dont je me fusse repenti le reste de mes jours. Ma mère veut absolument que je me marie. Je ne saurois être à d'autre qu'à vous, et ne puis point prendre d'engagement sérieux sans son aveu. Vous regardant déjà comme ma femme, chère Biondetta, mon devoir est de vous respecter.

Eh ! ne dois-je pas vous respecter vous-même, Alvare ? Mais ce sentiment ne seroit-il pas le poison de l'amour ? Vous vous trompez, repris-je, il en est l'assaisonnement.

Bel assaisonnement, qui vous ramène à moi d'un air glacé, et me pétrifie moi-même. Ah, Alvare ! Alvare ! je n'ai heureusement ni rime ni raison, ni père ni mère, et veux aimer de tout mon cœur sans cet assaisonnement-là. Vous devez des égards à votre mère : ils sont naturels; il suffit

que sa volonté ratifie l'union de nos cœurs, pourquoi faut-il qu'elle la précède ? Les préjugés sont nés chez vous au défaut de lumières, et soit en raisonnant, soit en ne raisonnant pas, ils rendent votre conduite aussi inconséquente que bizarre. Soumis à de véritables dévoirs, vous vous en imposez qu'il est ou impossible ou inutile de remplir : enfin vous cherchez à vous faire écarter de la route, dans la poursuite de l'objet dont la possession vous semble la plus désirable. Notre union, nos liens deviennent dépendans de la volonté d'autrui. Qui sait si Doña Mencia me trouvera d'assez bonne maison pour entrer dans celle de Maravillas ? Et je me verrois dédaignée ? Ou, au lieu de vous tenir de vous-même, il faudroit vous obtenir d'elle ? Est-ce un homme destiné à la haute science qui me parle ; ou un enfant qui sort des montagnes de l'Estramadure ? Et dois-je être sans délicatesse, quand je vois qu'on mé-

nage celle des autres plus que la mienne? Alvare! Alvare! on vante l'amour des Espagnols; ils auront toujours plus d'orgueil et de morgue que d'amour.

J'avois vu des scènes bien extraordinaires; je n'étois point préparé à celle-ci. Je voulus excuser mon respect pour ma mère; le devoir me le prescrivoit, et la reconnoissance, l'attachement, plus forts encore que lui. On n'écoutoit pas. Je ne suis pas devenue femme pour rien, Alvare: vous me tenez de moi, je veux vous tenir de vous. Dona Mencia désapprouvera après si elle est folle. Ne m'en parlez plus. Depuis qu'on me respecte, qu'on se respecte, qu'on respecte tout le monde, je deviens plus malheureuse que lorsqu'on me haïssoit. Et elle se mit à sanglotter.

Heureusement je suis fier, et ce sentiment me garantit du mouvement de foiblesse qui m'entraînoit aux pieds de Biondetta, pour essayer de désar-

mer cette déraisonnable colère, et faire cesser des larmes dont la seule vue me mettoit au désespoir. Je me retirai. Je passai dans mon cabinet. En m'y enchaînant, on m'eût rendu service ; enfin, craignant l'issue des combats que j'éprouvois, je courus à ma gondole : une des femmes de Biondetta se trouve sur mon chemin, Je vais à Venise, lui dis-je. J'y deviens nécessaire pour la suite du procès intenté à Olympia ; et sur-le-champ, je pars, en proie aux plus dévorantes inquiétudes, mécontent de Biondetta et plus encore de moi, voyant qu'il ne me restoit à prendre que des partis lâches ou désespérés.

J'arrive à la ville : je touche à la première calle. Je parcours d'un air effaré toutes les rues qui sont sur mon passage, ne m'appercevant point qu'un orage affreux va fondre sur moi, et qu'il faut m'inquiéter pour trouver un abri.

C'étoit dans le milieu du mois de

Juillet. Bientôt je fus chargé par une pluie abondante mêlée de beaucoup de grêle.

Je vois une porte ouverte devant moi : c'étoit celle de l'église du grand couvent des Franciscains ; je m'y refugie.

Ma première réflexion fut, qu'il avoit fallu un semblable accident pour me faire entrer dans une église depuis mon séjour dans les états de Venise ; la seconde fut de me rendre justice sur cet entier oubli de mes devoirs.

Enfin, voulant m'arracher à mes pensées, je considère les tableaux, et cherche à voir les monumens qui sont dans cette église : c'étoit une espèce de voyage curieux que je faisois autour de la nef et du chœur.

J'arrive enfin dans une chapelle enfoncée et qui étoit éclairée par une lampe, le jour extérieur n'y pouvant pénétrer : quelque chose d'éclatant frappe mes regards dans le fond de la chapelle ; c'étoit un monument.

Deux génies descendoient dans un tombeau de marbre noir une figure de femme, deux autres génies fondoient en larmes auprès de la tombe.

Toutes les figures étoient de marbre blanc, et leur éclat naturel, rehaussé par le contraste, en réfléchissant vivement la foible lumière de la lampe, sembloit les faire briller d'un jour qui leur fût propre, et éclairer lui-même le fond de la chapelle.

J'approche : je considère les figures ; elles me paroissent des plus belles proportions, pleines d'expression et de l'exécution la plus finie.

J'attache mes yeux sur la tête de la principale figure. Que deviens-je ? Je crois voir le portrait de ma mère. Une douleur vive et tendre, un saint respect me saisissent. O ma mère ! est-ce pour m'avertir que mon peu de tendresse et le désordre de ma vie vous conduiront au tombeau, que ce froid simulacre emprunte ici votre ressemblance chérie ? O la plus digne

des femmes ! tout égaré qu'il est, votre Alvare vous a conservé tous vos droits sur son cœur. Avant de s'écarter de l'obéissance qu'il vous doit, il mourroit plutôt mille fois : il en atteste ce marbre insensible. Hélas! je suis dévoré de la passion la plus tyrannique : il m'est impossible de m'en rendre maître désormais. Vous venez de parler à mes yeux ; parlez. Ah ! parlez à mon cœur, et si je dois la bannir, enseignez-moi comment je pourrai faire sans qu'il m'en coûte la vie.

En prononçant avec force cette pressante invocation, je m'étois prosterné la face contre terre, et j'attendois dans cette attitude la réponse que j'étois presque sûr de recevoir, tant j'étois enthousiasmé.

Je réfléchis maintenant, ce que je n'étois pas en état de faire alors, que dans toutes les occasions où nous avons besoin de secours extraordinaires pour régler notre conduite, si nous les demandons avec force, dus-

sions-nous n'être pas exaucés, au moins, en nous recueillant pour les recevoir, nous nous mettons dans le cas d'user de toutes les ressources de notre propre prudence. Je méritois d'être abandonné à la mienne, et voici ce qu'elle me suggéra : « Tu mettras un » devoir à remplir, et un espace con» sidérable entre ta passion et toi; les » événemens t'éclaireront ».

Allons, dis-je, en me relevant avec précipitation, allons ouvrir mon cœur à ma mère, et remettons-nous encore une fois sous ce cher abri.

Je retourne à mon auberge ordinaire : je cherche une voiture, et, sans m'embarrasser d'équipages, je prends la route de Turin pour me rendre en Espagne par la France; mais avant je mets dans un paquet une note de trois cents sequins sur la banque, et la lettre qui suit :

A MA CHÈRE BIONDETTA.

« Je m'arrache d'auprès de vous,

» ma chère Biondetta, et ce seroit
» m'arracher à la vie, si l'espoir du
» plus prompt retour ne consoloit mon
» cœur. Je vais voir ma mère; animé
» par votre charmante idée, je triom-
» pherai d'elle, et viendrai former
» avec son aveu une union qui doit
» faire mon bonheur. Heureux d'avoir
» rempli mes devoirs avant de me
» donner tout entier à l'amour, je
» sacrifierai à vos pieds le reste de ma
» vie. Vous connoîtrez un Espagnol,
» ma Biondetta; vous jugerez d'après
» sa conduite, que s'il obéit aux de-
» voirs de l'honneur et du sang, il
» sait également satisfaire aux autres.
» En voyant l'heureux effet de ses
» préjugés, vous ne taxerez pas d'or-
» gueil le sentiment qui l'y attache.
» Je ne puis douter de votre amour:
» il m'avoit voué une entière obéis-
» sance; je le reconnoîtrai encore
» mieux par cette foible condescen-
» dance à des vues qui n'ont pour ob-
» jet que notre commune félicité. Je

» vous

» vous envoie ce qui peut être néces-
» saire pour l'entretien de notre mai-
» son. Je vous enverrai d'Espagne ce
» que je croirai le moins indigne de
» vous, en attendant que la plus vive
» tendresse qui fût jamais vous ra-
» mène pour toujours votre esclave ».

Je suis sur la route de l'Estramadure. Nous étions dans la plus belle saison, et tout sembloit se prêter à l'impatience que j'avois d'arriver dans ma patrie. Je découvrois déjà les clochers de Turin, lorsqu'une chaise de poste assez mal en ordre ayant dépassé ma voiture, s'arrête et me laisse voir à travers une portière, une femme qui fait des signes et s'élance pour en sortir.

Mon postillon s'arrête de lui-même; je descends, et reçois Biondetta dans mes bras; elle y reste pâmée sans connoissance; elle n'avoit pu dire que ce peu de mots: Alvare! vous m'avez abandonnée.

Je la porte dans ma chaise, seul endroit où je pusse l'asseoir commodément : elle étoit heureusement à deux places. Je fais mon possible pour lui donner plus d'aisance à respirer, en la dégageant de ceux de ses vêtemens qui la gênent; et la soutenant entre mes bras, je continue ma route dans la situation que l'on peut imaginer.

Nous arrêtons à la première auberge de quelque apparence : je fais porter Biondetta dans la chambre la plus commode : je la fais mettre sur un lit et m'assieds à côté d'elle. Je m'étois fait apporter des eaux spiritueuses, des élixirs propres à dissiper un évanouissement. A la fin elle ouvre les yeux.

On a voulu ma mort, encore une fois, dit-elle; on sera satisfait. Quelle injustice! lui dis-je, un caprice vous fait vous refuser à des démarches senties et nécessaires de ma part. Je risque de manquer à mon devoir si je ne

sais pas vous résister, et je m'expose à des désagrémens, à des remords qui troubleroient la tranquillité de notre union. Je prends le parti de m'échapper pour aller chercher l'aveu de ma mère ....

Et que ne me faites-vous connoître votre volonté, cruel ! Ne suis-je pas faite pour vour obéir ? Je vous aurois suivi. Mais m'abandonner seule, sans protection, à la vengeance des ennemis que je me suis faits pour vous ; me voir exposée par votre faute aux affronts les plus humilians...

Expliquez-vous, Biondetta ; quelqu'un auroit-il osé ?.... Et qu'avoit-on à risquer contre un être de mon sexe, dépourvu d'aveu comme de toute assistance ? L'indigne Bernadillo nous avoit suivis à Venise : à peine avez-vous disparu, qu'alors cessant de vous craindre, impuissant contre moi depuis que je suis à vous, mais pouvant troubler l'imagination des gens attachés à mon service, il a fait

Universitäts BIBLIOTHEK Osnabrück

assiéger par des fantômes de sa création votre maison de la Brenta. Mes femmes effrayées m'abandonnent. Selon un bruit général, autorisé par beaucoup de lettres, un lutin a enlevé un capitaine aux gardes du roi de Naples, et l'a conduit à Venise. On assure que je suis ce lutin, et cela se trouve presque avéré par les indices. Chacun s'écarte de moi avec frayeur. J'implore de l'assistance, de la compassion ; je n'en trouve pas. Enfin, l'or obtient ce que l'on refuse à l'humanité. On me vend fort cher une mauvaise chaise : je trouve des guides, des postillons ; je vous suis....

Ma fermeté pensa s'ébranler au récit des disgraces de Biondetta. Je ne pouvois, lui dis-je, prévoir des événemens de cette nature. Je vous avois vue l'objet des égards, des respects de tous les habitans des bords de la Brenta, ce qui vous sembloit si bien acquis; pouvois-je imaginer qu'on vous le disputeroit dans mon absence ? Oh,

Biondetta! Vous êtes éclairée : ne deviez-vous pas prévoir qu'en contrariant des vues aussi raisonnables que les miennes, vous me porteriez à des résolutions désespérées ? Pourquoi ?...

Est-on toujours maitresse de ne pas contrarier? Je suis femme par mon choix, Alvare, mais je suis femme enfin, exposée à ressentir toutes les impressions ; je ne suis pas de marbre. J'ai choisi entre les Zônes la matière élémentaire dont mon corps est composé : elle est très-susceptible ; si elle ne l'étoit pas, je manquerois de sensibilité ; vous ne me feriez rien éprouver, et je vous deviendrois insipide. Pardonnez-moi d'avoir couru le risque de prendre toutes les imperfections de mon sexe, pour en réunir, si je pouvois, toutes les graces ; mais la folie est faite, et, constituée comme je le suis à présent, mes sensations sont d'une vivacité dont rien n'approche : mon imagination est un volcan. J'ai, en un mot, des passions d'une violence

qui devroit vous effrayer, si vous n'étiez pas l'objet de la plus emportée de toutes, et si nous ne connoissions pas mieux les principes et les effets de ces élans naturels, qu'on ne les connoit à Salamanque. On leur y donne des noms odieux; on parle au moins de les étouffer. Etouffer une flamme céleste, le seul ressort au moyen duquel l'ame et le corps peuvent agir réciproquement l'un sur l'autre, et se forcer de concourir au maintien nécessaire de leur union! Cela est bien imbécille, mon cher Alvare! Il faut régler ces mouvemens, mais quelquefois il faut leur céder; si on les contrarie, si on les soulève, ils échappent tous à-la-fois, et la raison ne sait plus où s'asseoir pour gouverner. Ménagez-moi dans ces momens-ci, Alvare; je n'ai que six mois, je suis dans l'enthousiasme de tout ce que j'éprouve; songez qu'un de vos refus, un mot que vous me dites inconsidérément, indignent l'amour, révoltent l'orgueil, éveillent le dépit,

la défiance, la crainte : que dis-je ? Je vois d'ici ma pauvre tête perdue, et mon Alvare aussi malheureux que moi !

O Biondetta, repartis-je, on ne cese pas de s'étonner auprès de vous; mais je crois voir la nature même dans l'aveu que vous faites de vos penchans. Nous trouverons des ressources contre eux dans notre tendresse mutuelle. Que ne devons-nous pas espérer d'ailleurs des conseils de la digne mère qui va nous recevoir dans ses bras ? Elle vous chérira, tout m'en assure, et tout nous aidera à couler des jours heureux..... Il faut vouloir ce que vous voulez, Alvare. Je connois mieux mon sexe et n'espère pas autant que vous; mais je veux vous obéir pour vous plaire, et je me livre.

Satisfait de me trouver sur la route de l'Espagne, de l'aveu et en compagnie de l'objet qui avoit captivé ma raison et mes sens, je m'empressai de chercher le passage des Alpes pour ar-

river en France; mais il sembloit que le ciel me devenoit contraire depuis que je n'étois pas seul: des orages affreux suspendent ma course, et rendent les chemins mauvais et les passages impraticables. Les chevaux s'abattent : ma voiture qui sembloit neuve et bien assemblée se dément à chaque poste, et manque par l'essieu, ou par le train, ou par les roues. Enfin, après des traverses infinies, je parviens au Col-de-Tende.

Parmi les sujets d'inquiétude, les embarras que me donnoit un voyage aussi contrarié, j'admirois le personnage de Biondetta. Ce n'étoit plus cette femme tendre, triste ou emportée que j'avois vue; il sembloit qu'elle voulût soulager mon ennui, en se livrant aux saillies de la gaîté la plus vive, et me persuader que les fatigues n'avoient rien de rebutant pour elle.

Tout ce badinage agréable étoit mêlé de caresses trop séduisantes pour que je pusse m'y refuser : je m'y livrois;

mais avec réserve : mon orgueil compromis servoit de frein à la violence de mes desirs Elle lisoit trop bien dans mes yeux pour ne pas juger de mon désordre, et chercher à l'augmenter. Je fus en péril : je dois en convenir. Une fois entr'autres si une roue ne se fût brisée, je ne sais ce que le point d'honneur fût devenu. Cela me mit un peu plus sur mes gardes pour l'avenir.

Après des fatigues incroyables, nous arrivâmes à Lyon. Je consentis, par attention pour elle, à m'y reposer quelques jours. Elle arrêtoit mes regards sur l'aisance, la facilité des mœurs de la nation françoise C'est à Paris, c'est à la cour que je voudrois vous voir établi Les ressources d'aucune espèce ne vous y manqueront ; vous ferez la figure qu'il vous plaira d'y faire, et j'ai des moyens sûrs de vous y faire jouer le plus grand rôle ; les François sont galans : si je ne présume point trop de ma figure, ce qu'il y auroit de plus distingué parmi eux viendroit me rendre

hommage, et je les sacrifierois tous à mon Alvare. Le beau sujet de triomphe pour une vanité Espagnole !

Je regardai cette proposition comme un badinage. Non, dit-elle, j'ai sérieusement cette fantaisie... Partons donc bien vite pour l'Estramadure, répliquai-je, et nous reviendrons faire présenter à la cour de France l'épouse de Dom Alvare Maravillas ; car il ne vous conviendroit pas de ne vous y montrer qu'en aventurière...

Je suis sur le chemin de l'Estramadure, dit-elle, il s'en faut bien que je la regarde comme le terme où je dois trouver mon bonheur, comment ferois-je pour ne jamais la rencontrer ?

J'entendois, je voyois sa répugnance ; mais j'allois à mon but et je me trouvai bientôt sur le territoire Espagnol. Les obstacles imprévus, les fondrières, les ornières impraticables, les muletiers ivres, les mulets rétifs, me donnoient encore moins de relâche que dans le Piémont et la Savoie.

On dit beaucoup de mal des auberges d'Espagne, et c'est avec raison; cependant je m'estimois heureux quand les contrariétés éprouvées pendant le jour ne me forçoient pas de passer une partie de la nuit au milieu de la campagne, ou dans une grange écartée.

Quel pays allons-nous chercher, disoit-elle, à en juger par ce que nous éprouvons! En sommes-nous encore beaucoup éloignés?

Vous êtes, repris-je, en Estramadure, et à dix lieues tout au plus du château de Maravillas.. Nous n'y arriverons certainement pas; le ciel nous en défend les approches. Voyez les vapeurs dont il se charge.

Je regardai le ciel, et jamais il ne m'avoit paru plus menaçant. Je fis apercevoir à Biondetta que la grange où nous étions pouvoit nous garantir de l'orage. Nous garantira-t-elle aussi du tonnerre, me dit-elle?... Et que vous fait le tonnerre à vous, habituée à vivre dans les airs, qui l'avez vu tant de fois

se former, et devez si bien connoître son origine physique ?... Je ne craindrois pas, si je la connoissois moins : je me suis soumise pour l'amour de vous aux causes physiques, et je les appréhende, parce qu'elles tuent et qu'elles sont physiques.

Nous étions sur deux tas de paille aux deux extrémités de la grange. Cependant l'orage après s'être annoncé de loin approche et mugit d'une manière épouvantable. Le ciel paroissoit un brasier agité par les vents en mille sens contraires : les coups de tonnerre répétés par les antres des montagnes voisines retentissoient horriblement autour de nous. Ils ne se succédoient pas, ils sembloient s'entreheurter. Le vent, la grêle, la pluie se disputoient entr'eux à qui ajouteroit le plus à l'horreur de l'effroyable tableau dont nos sens étoient affligés. Il part un éclair qui semble embraser notre asile. Un coup effroyable suit. Biondetta, les yeux fermés, les doigts dans les oreilles, vient se

se précipiter dans mes bras : Ah ! Alvare ! je suis perdue..

Je veux la rassurer. Mettez la main sur mon cœur, disoit-elle. Elle me la place sur sa gorge, et quoiqu'elle se trompât en me faisant appuyer sur un endroit où le battement ne devoit pas être le plus sensible, je démêlai que le mouvement étoit extraordinaire. Elle m'embrassoit de toutes ses forces, et redoubloit à chaque éclair. Enfin, un coup plus effrayant que tous ceux qui s'étoient fait entendre part : Biondetta s'y dérobe de manière qu'en cas d'accident, il ne pût la frapper avant de m'avoir atteint moi-même le premier.

Cet effet de la peur me parut singulier, et je commençai à appréhender pour moi, non les suites de l'orage, mais celles d'un complot formé dans sa tête de vaincre ma résistance à ses vues. Quoique plus transporté que je ne puis le dire, je me lève : Biondetta, lui dis-je, vous ne savez ce que vous faites.

Calmez cette frayeur; ce tintamarre ne menace ni vous ni moi.

Mon flegme dût la surprendre; mais elle pouvoit me dérober ses pensées en continuant d'affecter du trouble. Heureusement la tempête avoit fait son dernier effort. Le ciel se nettoyoit, et bientôt la clarté de la lune nous annonça que nous n'avions plus rien à redouter du désordre des élémens.

Biondetta demeuroit à la place où elle s'étoit mise. Je m'assis auprès d'elle sans proférer une parole : elle fit semblant de dormir, et je me mis à rêver plus tristement que je n'eusse encore fait depuis le commencement de mon aventure, sur les suites nécessairement fâcheuses de ma passion. Je ne donnerai que le canevas de mes réflexions. Ma maitresse étoit charmante, mais je voulois en faire ma femme.

Le jour m'ayant surpris dans ces pensées, je me levai pour aller voir si je pourrois poursuivre ma route. Cela me devenoit impossible pour le moment.

Le muletier qui conduisoit ma calèche me dit que ses mulets étoient hors de service. Comme j'étois dans cet embarras, Biondetta vint me joindre.

Je commençois à perdre patience, quand un homme d'une physionomie sinistre, mais vigoureusement taillé, parut devant la porte de la ferme, chassant devant lui deux mulets qui avoient de l'apparence. Je lui proposai de me conduire chez moi; il savoit le chemin, nous convînmes de prix.

J'allois remonter dans ma voiture, lorsque je crus reconnoître une femme de campagne qui traversoit le chemin suivie d'un valet : je m'approche; je la fixe. C'est Berthe, honnête fermière de mon village, et sœur de ma nourrice. Je l'appelle; elle s'arrête, me regarde à son tour, mais d'un air consterné. Quoi! c'est vous, me dit-elle, seigneur Dom Alvare? Que venez-vous chercher dans un endroit où votre perte est jurée, où vous avez mis la déso-

tion?... Moi! ma chère Berthe, et qu'ai-je fait?...

Ah! seigneur Alvare, la conscience ne vous reproche-t-elle pas la triste situation à laquelle votre digne mère, notre bonne maitresse se trouve réduite. Elle se meurt... Elle se meurt, m'écriai-je.. Oui, poursuivit-elle, et c'est la suite du chagrin que vous lui avez causé; au moment où je vous parle, elle ne doit pas être en vie. Il lui est venu des lettres de Naples, de Venise. On lui a écrit des choses qui font trembler. Notre bon seigneur, votre frère, est furieux: il dit qu'il sollicitera partout des ordres contre vous, qu'il vous dénoncera, vous livrera lui-même...

Allez, madame Berthe, si vous retournez à Maravillas et y arrivez avant moi, annoncez à mon frère qu'il me verra bientôt.

Sur-le-champ, la calèche étant attelée, je présente la main à Biondetta, cachant le désordre de mon ame sous

l'apparence de la fermeté. Elle se montrant effrayée : quoi, dit-elle, nous allons nous livrer à votre frère ? nous allons aigrir par notre présence une famille irritée, des vassaux désolés...

Je ne saurois craindre mon frère, madame; s'il m'impute des torts que je n'ai pas, il est important que je le désabuse. Si j'en ai, il faut que je m'excuse, et comme ils ne viennent pas de mon cœur, j'ai droit à sa compassion et à son indulgence. Si j'ai conduit ma mère au tombeau par le déréglement de ma conduite, j'en dois reparer le scandale, et pleurer si hautement cette perte, que la vérité, la publicité de mes regrets effacent aux yeux de toute l'Espagne la tache que le défaut de naturel imprimeroit à mon sang.

Ah! Dom Alvare! vous courez à votre perte et à la mienne, ces lettres écrites de tous côtés, ces préjugés répandus avec tant de promptitude et d'affectation, sont la suite de nos aven-

tures et des persécutions que j'ai essuyées à Venise. Le traître Bernadillo, que vous ne connoissez pas assez, obsède votre frère; il le portera...

Eh! qu'ai-je à redouter de Bernadillo et de tous les lâches de la terre? Je suis, madame, le seul ennemi redoutable pour moi. On ne portera jamais mon frère à la vengeance aveugle, à l'injustice, à des actions indignes d'un homme de tête et de courage, d'un gentilhomme enfin. Le silence succède à cette conversation assez vive; il eût pu devenir embarrassant pour l'un et l'autre: mais après quelques instans, Biondetta s'assoupit peu à peu, et s'endort. Pouvois-je ne pas la regarder? Pouvois-je la considérer sans émotion? Sur ce visage brillant de tous les trésors, de la pompe, enfin, de la jeunesse; le sommeil ajoutoit aux graces naturelles du repos cette fraîcheur délicieuse, animée, qui rend tous les traits harmonieux; un nouvel enchantement s'empare de moi: il

écarte mes défiances ; mes inquiétudes sont suspendues, ou s'il m'en reste une assez vive, c'est que la tête de l'objet dont je suis épris, ballotée par les cahots de la voiture, n'éprouve quelqu'incommodité par la brusquerie ou la rudesse des frottemens. Je ne suis plus occupé qu'à la soutenir, à la garantir. Mais nous en éprouvons un si vif, qu'il me devient impossible de le parer ; Biondetta jette un cri, et nous sommes renversés. L'essieu étoit rompu ; les mulets, heureusement, s'étoient arrêtés. Je me dégage : je me précipite vers Biondetta, rempli des plus vives alarmes. Elle n'avoit qu'une légère contusion au coude, et bientôt nous sommes debout en pleine campagne, mais exposés à l'ardeur du soleil en plein midi, à cinq lieues du château de ma mère, sans moyens apparens de pouvoir nous y rendre, car il ne s'offroit à nos regards aucun endroit qui parut être habité.

Cependant, à force de regarder avec

attention, je crois distinguer à la distance d'une lieue, une fumée qui s'élève derrière un taillis, mêlé de quelques arbres assez élevés; alors, confiant ma voiture à la garde du muletier, j'engage Biondetta à marcher avec moi du côté qui m'offre l'apparence de quelque secours.

Plus nous avançons, plus notre espoir se fortifie; déjà la petite forêt semble se partager en deux : bientôt elle forme une avenue au fond de laquelle on apperçoit des bâtimens d'une structure modeste : enfin une ferme considérable termine notre perspective.

Tout semble être en mouvement dans cette habitation, d'ailleurs isolée. Dès qu'on nous apperçoit, un homme se détache et vient au devant de nous.

Il nous aborde avec civilité. Son extérieur est honnête : il est vêtu d'un pourpoint de satin noir taillé en couleur de feu, orné de quelques passemens en argent. Son âge paroît être de

vingt-cinq à trente ans. Il a le teint d'un campagnard ; la fraîcheur perce sous le hâle, et décèle la vigueur et la santé.

Je le mets au fait de l'accident qui m'attire chez lui. Seigneur cavalier, me répondit-il, vous êtes toujours le bien arrivé, et chez des gens remplis de bonne volonté. J'ai ici une forge, et votre essieu sera rétabli : mais vous me donneriez aujourd'hui tout l'or de monseigneur le duc de Médina-Sidonia mon maître, que ni moi ni personne des miens ne pourroient se mettre à l'ouvrage. Nous arrivons de l'église, mon épouse et moi : c'est le plus beau de nos jours. Entrez. En voyant la mariée, mes parens, mes amis, mes voisins qu'il me faut fêter, vous jugerez s'il m'est possible de faire travailler maintenant. D'ailleurs, si madame et vous ne dédaignez pas une compagnie composée de gens qui subsistent de leur travail depuis le commencement de la monarchie, nous allons nous

mettre à table, nous sommes tous heureux aujourd'hui; il ne tiendra qu'à vous de partager notre satisfaction. Demain nous penserons aux affaires. En même tems il donne ordre qu'on aille chercher ma voiture.

Me voilà hôte de Marcos, le fermier de monseigneur le duc, et nous entrons dans le salon préparé pour le repas de nôce; adossé au manoir principal, il occupe tout le fond de la cour: c'est une feuillée en arcades, ornée de festons de fleurs, d'où la vue, d'abord arrêtée par les deux petits bosquets, se perd agréablement dans la campagne, à travers l'intervalle qui forme l'avenue.

La table étoit servie. Luisia, la nouvelle mariée, est entre Marcos et moi: Biondetta est à côté de Marcos. Les pères et les mères, les autres parens sont vis-à-vis; la jeunesse occupe les deux bouts.

La mariée baissoit deux grands yeux noirs qui n'étoient pas faits pour

regarder en dessous tout ce qu'on lui disoit, et même les choses indifférentes la faisoient sourire et rougir.

La gravité préside au commencement du repas : c'est le caractère de la nation ; mais à mesure que les outres, disposés autour de la table, se désenflent, les physionomies deviennent moins sérieuses. On commençoit à s'animer, quand tout-à-coup les poëtes improvisateurs de la contrée paroissent autour de la table. Ce sont des aveugles qui chantent les couplets suivans, en s'accompagnant de leurs guitarres :

Marcos a dit à Louise,
Veux-tu mon cœur et ma foi ?
Elle a répondu, suis-moi,
Nous parlerons à l'église.
Là de la bouche et des yeux.
Ils se sont jurés tous deux
Une flamme vive et pure.
Si vous êtes curieux
De voir des époux heureux,
Venez en Estramadure.

Louise est sage, elle est belle,
Marcos a bien des jaloux;
Mais il les désarme tous,
En se montrant digne d'elle;
Et tout ici, d'une voix,
Applaudissant à leur choix,
Vante une flamme aussi pure.
Si vous êtes curieux
De voir des époux heureux,
Venez en Estramadure.

D'une douce sympathie,
Comme leurs cœurs sont unis!
Leurs troupeaux sont réunis
Dans la même bergerie;
Leurs peines et leurs plaisirs,
Leurs soins, leurs vœux, leurs desirs
Suivent la même mesure.
Si vous êtes curieux
De voir des époux heureux,
Venez en Estramadure.

Pendant qu'on écoutoit ces chansons aussi simples que ceux pour qui elles sembloient être faites, tous les valets de la ferme n'étant plus nécessaires au service, s'assembloient gai-

ment pour manger les reliefs du repas ; mêlés avec des Egyptiens et des Egyptiennes appelés pour augmenter le plaisir de la fête. Ils formoient sous les arbres de l'avenue des groupes aussi agissans que variés, et embellissoient notre perspective.

Biondetta cherchoit continuellement mes regards, et les forçoit à se porter vers ces objets dont elle paroissoit agréablement occupée, semblant me reprocher de ne point partager avec elle tout l'amusement qu'ils lui procuroient.

Mais le repas a déjà paru trop long à la jeunesse, elle attend le bal. C'est aux gens d'un âge mûr à montrer de la complaisance. La table est dérangée, les planches qui la forment, les futailles dont elle est soutenue, sont repoussées au fond de la feuillée ; devenues tréteaux, elles servent d'amphithéâtre aux symphonistes. On joue le Fandango Sevillan, de jeunes Egyptiens l'exécutent avec leurs castagnet-

tes et leurs tambours de basque ; la nôce se mêle avec elles et les imite : la danse est devenue générale.

Biondetta paroissoit en dévorer des yeux le spectacle. Sans sortir de sa place, elle essaie tous les mouvemens qu'elle voit faire. Je crois, dit-elle, que j'aimerois le bal à la fureur ; bientôt elle s'y engage et me force à danser.

D'abord elle montre quelqu'embarras et même un peu de maladresse : bientôt elle semble s'aguerrir et unir la grace à la force, à la légéreté, à la précision. Elle s'échauffe : il lui faut son mouchoir, le mien, celui qui lui tombe sous la main : elle ne s'arrête que pour s'essuyer.

La danse ne fut jamais ma passion ; et mon ame n'étoit point assez à son aise pour que je pusse me livrer à un amusement aussi vain. Je m'échappe et gagne un des bouts de la feuillée, cherchant un endroit où je pusse m'asseoir et rêver.

Un caquet très-bruyant me distrait, et arrête presque malgré moi mon attention. Deux voix se sont élevées derrière moi. Oui, oui, disoit l'une, c'est un enfant de la planette. Il entrera dans sa maison. Tiens, Zoradille, il est né le trois mai à trois heures du matin.... Oh, vraiment, Lélagise, répondoit l'autre, malheur aux enfans de Saturne, celui-ci a Jupiter à l'ascendant, Mars et Mercure en conjonction trine avec Vénus. O le beau jeune homme! quels avantages naturels! quelles espérances il pourroit concevoir! quelle fortune il devroit faire! mais....

Je connoissois l'heure de ma naissance, et je l'entendois détailler avec la plus singulière précision. Je me retourne, et fixe ces babillardes.

Je vois deux vieilles Egyptiennes moins assises qu'accroupies sur leurs talons. Un teint plus qu'olivâtre, des yeux creux et ardens, une bouche enfoncée, un nez mince et démesuré

qui partant du haut de la tête, vient en se recourbant toucher au menton; un morceau d'étoffe qui fut rayé de blanc et de bleu tourne deux fois autour d'un crâne à demi-pelé, tombe en écharpe sur l'épaule, et de là sur les reins, de manière qu'ils ne soient qu'à demi-nus, en un mot, des objets presqu'aussi révoltans que ridicules.

Je les aborde. Parliez-vous de moi, mesdames, leur dis-je, voyant qu'elles continuoient à me fixer et à se faire des signes....

Vous nous écoutiez donc, seigneur cavalier ? Sans doute, répliquai-je; et qui vous a si bien instruites de l'heure de ma nativité ?....

Nous aurions bien d'autres choses à vous dire, heureux jeune homme ; mais il faut commencer par mettre le signe dans la main.

Qu'à cela ne tienne, repris-je, et sur-le-champ je leur donne un doublon.

Vois, Zoradille, dit la plus âgée,

vois comme il est noble, comme il est fait pour jouir de tous les trésors qui lui sont destinés. Allons, pince la guitarre, et suis-moi. Elle chante :

L'Espagne vous donna l'être ;
Mais Parthénope vous a nourri :
La terre en vous voit son maître ;
Du ciel, si vous voulez l'être,
Vous serez le favori.

Le bonheur qu'on vous présage
Est volage, et pourroit vous quitter.
Vous le tenez au passage :
Il faut, si vous êtes sage,
Le saisir sans hésiter.
Quel est cet objet aimable
Qui s'est soumis à votre pouvoir !
Est-il.....

Les vieilles étoient en train. J'étois tout oreille. Bioudetta a quitté la danse : elle est accourue, elle me tire par le bras, me force à m'éloigner. Pourquoi m'avez-vous abandonnée, Alvare ? que faites-vous ici ? J'écoutois, repris-je.... Quoi ! me dit-elle, en m'entrai-

nant, vous écoutiez ces vieux monstres ?....

En vérité, ma chère Biondetta, ces créatures sont singulières, elles ont plus de connoissances qu'on ne leur en suppose, elles me disoient.... Sans doute, reprit-elle avec ironie, elles faisoient leur métier, elles vous disoient votre bonne aventure, et vous les croiriez ? Vous êtes, avec beaucoup d'esprit, d'une simplicité d'enfant. Et ce sont là les objets qui vous empêchent de vous occuper de moi ?... Au contraire, ma chère Biondetta, elles alloient me parler de vous.

Parler de moi ! reprit-elle vivement, avec une sorte d'inquiétude, qu'en savent-elles ? Qu'en peuvent-elles dire ? Vous extravaguez. Vous danserez toute la soirée pour me faire oublier cet écart.

Je la suis : je rentre de nouveau dans le cercle, mais sans attention à ce qui se passe autour de moi, à ce que je fais moi-même. Je ne songeois qu'à

m'échapper pour rejoindre, où je le pourrois, mes diseuses de bonne aventure. Enfin je crois voir un moment favorable : je le saisis. En un clin-d'œil j'ai volé vers mes sorcières, les ai retrouvées et conduites sous un petit berceau qui termine le potager de la ferme. Là, je les supplie de me dire, en prose, sans énigme, très-succinctement, enfin, tout ce qu'elles peuvent savoir d'intéressant sur mon compte. La conjuration étoit forte, car j'avois les mains pleines d'or. Elles brûloient de parler, comme moi de les entendre. Bientôt je ne puis douter qu'elles ne soient instruites des particularités les plus secrettes de ma famille, et confusément de mes liaisons avec Biondetta, de mes craintes, de mes espérances; je croyois apprendre bien des choses, je me flattois d'en apprendre de plus importantes encore, mais notre Argus est sur mes talons.

Biondetta n'est point accourue, elle

a volé. Je voulois parler. Point d'excuses, dit-elle, la rechûte est impardonnable.....

Ah, vous me la pardonnerez ! lui dis-je : j'en suis sûr, quoique vous m'ayiez empêché de m'instruire comme je pouvois l'être, dès à présent j'en sais assez....

Pour faire quelque extravagance. Je suis furieuse, mais ce n'est pas ici le tems de quereller; si nous sommes dans le cas de nous manquer d'égards, nous en devons à nos hôtes. On va se mettre à table, et je m'y assieds à côté de vous: je ne prétends plus souffrir que vous m'échappiez.

Dans le nouvel arrangement du banquet, nous étions assis vis-à-vis des nouveaux mariés. Tous deux sont animés par les plaisirs de la journée: Marcos a les regards brûlans, Luisia les a moins timides : la pudeur s'en venge et lui couvre les joues du plus vif incarnat. Le vin de Xérés fait le tour de la table, et semble en avoir

banni jusqu'à un certain point, la réserve : les vieillards même s'animant du souvenir de leurs plaisirs passés, provoquent la jeunesse par des saillies qui tiennent moins de la vivacité que de la pétulance. J'avois ce tableau sous les yeux ; j'en avois un plus mouvant, plus varié à côté de moi.

Biondetta paroissant tour-à-tour livrée à la passion ou au dépit, la bouche armée des graces fières du dédain, ou embellie par le sourire, m'agaçoit, me boudoit, me pinçoit jusqu'au sang, et finissoit par me marcher doucement sur les pieds. En un mot c'étoit en un moment une faveur, un reproche, un châtiment, une caresse; de sorte que livré à cette vicissitude de sensations, j'étois dans un désordre inconcevable.

Les mariés ont disparu : une partie des convives les a suivis pour une raison ou pour une autre. Nous quittons la table. Une femme, c'étoit la tante du fermier et nous le savions, prend

un flambeau de cire jaune, nous précède, et en la suivant nous arrivons dans une petite chambre de douze pieds en carré : un lit qui n'en a pas quatre de largeur, une table et deux sièges en font l'ameublement. Monsieur et madame, nous dit notre conductrice, voilà le seul appartement que nous puissions vous donner. Elle pose son flambeau sur la table et on nous laisse seuls.

Biondetta baisse les yeux. Je lui adresse la parole : vous avez donc dit que nous étions mariés ?

Oui, répond-elle, je ne pouvois dire que la vérité. J'ai votre parole, vous avez la mienne. Voilà l'essentiel. Vos cérémonies sont des précautions prises contre la mauvaise foi, et je n'en fais point de cas. Le reste n'a pas dépendu de moi. D'ailleurs, si vous ne voulez pas partager le lit que l'on nous abandonne, vous me donnerez la mortification de vous voir passer la nuit mal à votre aise. J'ai besoin de

repos : je suis plus que fatiguée, je suis excédée de toutes les manières; en prononçant ces paroles du ton le plus animé, elle s'étend dessus le lit le nez tourné vers la muraille. Eh quoi! m'écriai-je, Biondetta, je vous ai déplu, vous êtes sérieusement fâchée! comment puis-je expier ma faute! demandez ma vie.

Alvare, me répond-elle sans se déranger, allez consulter vos égyptiennes sur les moyens de rétablir le repos dans mon cœur et dans le vôtre.

Quoi! l'entretien que j'ai eu avec ces femmes est le motif de votre colère? Ah! vous allez m'excuser, Biondetta. Si vous saviez combien les avis qu'elles m'ont donnés sont d'accord avec les vôtres, et qu'elles m'ont enfin décidé à ne point retourner au château de Maravillas. Oui, c'en est fait, demain nous partons pour Rome, pour Venise, pour Paris, pour tous les lieux que vous voudrez que j'aille habiter avec vous. Nous y attendrons l'aveu de ma famille....

A ce discours, Biondetta se retourne. Son visage étoit sérieux et même sévère. Vous rappelez-vous, Alvare, ce que je suis, ce que j'attendois de vous, ce que je vous conseillois de faire? Quoi! lorsqu'en me servant avec discrétion des lumières dont je suis douée, je n'ai pu vous amener à rien de raisonnable, la règle de ma conduite et de la vôtre sera fondée sur les propos de deux êtres, les plus dangereux pour vous et pour moi, s'ils ne sont pas les plus méprisables. Certes, s'écria-t-elle dans un transport de douleur, j'ai toujours craint les hommes; j'ai balancé pendant des siècles à faire un choix, il est fait, il est sans retour. Je suis bien malheureuse! Alors elle fond en larmes, dont elle cherche à me dérober la vue.

Combattu par les passions les plus violentes, je tombe à ses genoux. O Biondetta! m'écriai-je, vous ne voyez pas mon cœur! vous cesseriez de le déchirer.

Vous

Vous ne me connoissez pas, Alvare, et me ferez cruellement souffrir avant de me connoître. Il faut qu'un dernier effort vous dévoile mes ressources, et ravisse si bien et votre estime et votre confiance, que je ne sois plus exposée à des partages humilians ou dangereux; vos Pythonisses sont trop d'accord avec moi pour ne pas m'inspirer de justes terreurs. Qui m'assure que Soberano, Bernadillo, vos ennemis et les miens, ne soient pas cachés sous ces masques? Souvenez-vous de Venise. Opposons à leurs ruses un genre de merveilles qu'ils n'attendent sans doute pas de moi. Demain, j'arrive à Maravillas dont leur politique cherche à m'éloigner; les plus avilissans, les plus accablans de tous les soupçons vont m'y accueillir: mais Dona Mencia est une femme juste, estimable; votre frère a l'ame noble, je m'abandonnerai à eux. Je serai un prodige de douceur, de complaisance, d'obéissance, de patience; j'irai au-devant des épreuves.

Elle s'arrête un moment. Sera-ce assez t'abaisser, malheureuse Sylphide ? s'écrie-t-elle d'un ton douloureux : elle veut poursuivre ; mais l'abondance des larmes lui ôte l'usage de la parole.

Que deviens-je à ces témoignages de passion, ces marques de douleur, ces résolutions dictées par la prudence, ces mouvemens d'un courage que je regardois comme héroïque ! Je m'assieds auprès d'elle : j'essaie de la calmer par mes caresses ; mais d'abord on me repousse : bientôt après je n'éprouve plus de résistance sans avoir sujet de m'en applaudir ; la respiration l'embarrasse, les yeux sont à demi-fermés, le corps n'obéit qu'à des mouvemens convulsifs, une froideur suspecte s'est répandue sur toute la peau, le pouls n'a plus de mouvement sensible, et le corps paroîtroit entièrement inanimé, si les pleurs ne couloient pas avec la même abondance.

O pouvoir des larmes ! c'est sans doute le plus puissant de tous les traits

de l'amour ! Mes défiances, mes résolutions, mes sermens, tout est oublié. En voulant tarir la source de cette rosée précieuse, je me suis trop approché de cette bouche où la fraicheur se réunit au doux parfum de la rose; et si je voulois m'en éloigner, deux bras dont je ne saurois peindre la blancheur, la douceur et la forme, sont des liens dont il me devient impossible de me dégager . . . . . .

. . . . . .

O mon Alvare ! s'écrie Biondetta : j'ai triomphé, je suis le plus heureux de tous les êtres.

Je n'avois pas la force de parler, j'éprouvois un trouble extraordinaire : je dirai plus ; j'étois honteux, immobile. Elle se précipite à bas du lit : elle est à mes genoux : elle me déchausse. Quoi, chère Biondetta ! m'écriai-je, quoi ! vous vous abaissez.... ? Ah, répond-elle, ingrat, je te servois lorsque tu n'étois que mon despote : laisse-moi servir mon amant.

Je suis dans un moment débarrassé de mes hardes : mes cheveux ramassés avec ordre, sont arrangés dans un filet qu'elle a trouvé dans sa poche. Sa force, son activité, son adresse ont triomphé de tous les obstacles que je voulois opposer. Elle fait avec la même promptitude sa petite toilette de nuit, éteint le flambeau qui nous éclairoit, et voilà les rideaux tirés.

Alors avec une voix à la douceur de laquelle la plus délicieuse musique ne sauroit se comparer. Ai-je fait, dit-elle, le bonheur de mon Alvare, comme il a fait le mien? Mais non : je suis encore la seule heureuse : il le sera, je le veux; je l'enivrerai de délices; je le remplirai de sciences; je l'élèverai au faite des grandeurs. Voudras-tu, mon cœur, voudras-tu être la créature la plus privilégiée, te soumettre avec moi, les hommes, les élémens, la nature entière.

O ma chère Biondetta ! lui dis-je, quoiqu'en faisant un peu d'effort sur

moi-même, tu me suffis : tu remplis tous les vœux de mon cœur... Non, non, répliqua-t-elle vivement, Biondetta ne doit pas te suffire : ce n'est pas là mon nom : tu me l'avois donné : il me flattoit ; je le portois avec plaisir : mais il faut que tu saches qui je suis .... Je suis le Diable, mon cher Alvare, je suis le Diable....

En prononçant ce mot avec un accent d'une douceur enchanteresse, elle fermoit, plus qu'exactement, le passage aux réponses que j'aurois voulu lui faire. Dès que je pus rompre le silence : Cesse, lui dis-je, ma chère Biondetta, ou qui que tu sois, de prononcer ce nom fatal et de me rappeler une erreur abjurée depuis longtems.

Non, mon cher Alvare, non, ce n'étoit point une erreur ; j'ai dû te le faire croire, cher petit homme. Il falloit bien te tromper pour te rendre enfin raisonnable. Votre espèce échappe à la vérité : ce n'est qu'en

vous aveuglant qu'on peut vous rendre heureux. Ah, tu le seras beaucoup si tu veux l'être ! je prétends te combler. Tu conviens déjà que je ne suis pas aussi dégoûtant que l'on me fait noir.

Ce badinage achevoit de me déconcerter. Je m'y refusois, et l'ivresse de mes sens aidoit à ma distraction volontaire.

Mais, réponds-moi donc, me disoit-elle : Eh ! que voulez-vous que je réponde ?... Ingrat, place la main sur ce cœur qui t'adore ; que le tien s'anime, s'il est possible, de la plus légère des émotions qui sont si sensibles dans le mien. Laisse couler dans tes veines un peu de cette flamme délicieuse par qui les miennes sont embrasées ; adoucis, si tu le peux, le son de cette voix si propre à inspirer l'amour, et dont tu ne te sers que trop pour effrayer mon ame timide : dis-moi, enfin, s'il t'est possible, mais aussi tendrement que je l'éprouve

pour toi, mon cher Béelzébuth, je t'adore....

A ce nom fatal, quoique si tendrement prononcé, une frayeur mortelle me saisit; l'étonnement, la stupeur accablent mon ame : je la croirois anéantie si la voix sourde du remords ne crioit pas au fond de mon cœur. Cependant, la révolte de mes sens subsiste d'autant plus impérieusement qu'elle ne peut être réprimée par la raison. Elle me livre sans défense à mon ennemi : il en abuse et me rend aisément sa conquête.

Il ne me donne pas le tems de revenir à moi, de réfléchir sur la faute dont il est beaucoup plus l'auteur que le complice. Nos affaires sont arrangées, me dit-il, sans altérer sensiblement ce ton de voix auquel il m'avoit habitué. Tu es venu me chercher : je t'ai suivi, servi, favorisé; enfin, j'ai fait ce que tu as voulu. Je desirois ta possession, et il falloit, pour que j'y parvinsse, que tu me fisses un libre

abandon de toi-même. Sans doute, je dois à quelques artifices la première complaisance ; quant à la seconde, je m'étois nommé : tu savois à qui tu te livrois, et ne saurois te prévaloir de ton ignorance. Désormais notre lien, Alvare, est indissoluble ; mais pour cimenter notre société, il est important de nous mieux connoître. Comme je te sais déjà presque par cœur, pour rendre nos avantages réciproques, je dois me montrer à toi tel que je suis.

On ne me donne pas le tems de réfléchir sur cette harangue singulière : un coup de sifflet très-aigu part à côté de moi. A l'instant l'obscurité qui m'environne se dissipe : la corniche qui surmonte le lambris de la chambre s'est toute chargée de gros limaçons : leurs cornes qu'ils font mouvoir vivement et en manière de bascule, sont devenues des jets de lumière phosphorique, dont l'éclat et l'effet redoublent par l'agitation et l'alongement.

Presque ébloui par cette illumina-

tion subite, je jette les yeux à côté de moi; au lieu d'une figure ravissante, que vois-je? O ciel! c'est l'effroyable tête de chameau. Elle articule d'une voix de tonnerre ce ténébreux *Che vuoi* qui m'avoit tant épouvanté dans la grotte, part d'un éclat de rire humain plus effrayant encore, tire une langue démésurée...

Je me précipite; je me cache sous le lit, les yeux fermés, la face contre terre. Je sentois battre mon cœur avec une force terrible : j'éprouvois un suffoquement comme si j'allois perdre la respiration. Je ne puis évaluer le tems que je comptois avoir passé dans cette inexprimable situation, quand je me sens tirer par le bras; mon épouvante s'accroit : forcé néanmoins d'ouvrir les yeux, une lumière frappante les aveugle.

Ce n'étoit point celle des escargots, il n'y en avoit plus sur les corniches; mais le soleil me donnoit à plomb sur le visage. On me tire encore par le

bras : on redouble : je reconnois Marcos.

Eh ! seigneur cavalier, me dit-il, à quelle heure comptez-vous donc partir ? si vous voulez arriver à Maravillas aujourd'hui, vous n'avez pas de tems à perdre, il est près de midi.

Je ne répondois pas : il m'examine : Comment ? Vous êtes resté tout habillé sur votre lit : vous y avez donc passé quatorze heures sans vous éveiller ? Il falloit que vous eussiez un grand besoin de repos. Madame votre épouse s'en est doutée : c'est, sans doute, dans la crainte de vous gêner qu'elle a été passer la nuit avec une de mes tantes ; mais elle a été plus diligente que vous ; par ses ordres, dès le matin, tout a été mis en état dans votre voiture, et vous pouvez y monter. Quant à madame, vous ne la trouverez pas ici. Nous lui avons donné une bonne mule ; elle a voulu profiter de la fraîcheur du matin ; elle vous précède, et doit vous attendre dans le premier

village que vous rencontrerez sur votre route.

Marcos sort. Machinalement je me frotte les yeux, et passe la main sur ma tête pour y trouver ce filet dont mes cheveux devoient être enveloppés... Elle est nue, en désordre, ma cadenette est comme elle étoit la veille: la rosette y tient. Dormirois-je ? me dis-je alors. Ai-je dormi ? serois-je assez heureux pour que tout n'eût été qu'un songe ? Je lui ai vu éteindre la lumière... Elle l'a éteinte... La voilà... Marcos rentre. Si vous voulez prendre un repas, seigneur cavalier, il est préparé. Votre voiture est attelée.

Je descends du lit ; à peine puis-je me soutenir, mes jarrets plient sous moi. Je consens à prendre quelque nourriture, mais cela me devient impossible. Alors, voulant remercier le fermier et l'indemniser de la dépense que je lui ai occasionnée, il refuse.

Madame, me répond-il, nous a satisfaits et plus que noblement; vous et

moi, seigneur cavalier, avons deux braves femmes. A ce propos, sans rien répondre, je monte dans ma chaise : elle chemine.

Je ne peindrai point la confusion de mes pensées: elle étoit telle que l'idée du danger dans lequel je devois trouver ma mère ne s'y retraçoit que foiblement. Les yeux hébêtés, la bouche béante, j'étois moins un homme qu'un automate.

Mon conducteur me réveille. Seigneur cavalier, nous devons trouver madame dans ce village-ci. Je ne lui réponds rien. Nous traversions une espèce de bourgade; à chaque maison il s'informe si l'on n'a pas vu passer une jeune dame en tel et tel équipage. On lui répond qu'elle ne s'est point arrêtée. Il se retourne comme voulant lire sur mon visage mon inquiétude à ce sujet. Et s'il n'en savoit pas plus que moi, je devois lui paroître bien troublé.

Nous sommes hors du village, et je commence à me flatter que l'objet actuel

actuel de mes frayeurs s'est éloigné au moins pour quelque tems. Ah ! si je puis arriver, tomber aux genoux de Dona Mencia, me dis-je à moi-même, si je puis me mettre sous la sauvegarde de ma respectable mère, fantômes, monstres qui vous êtes acharnés sur moi, oserez-vous violer cet asile ? J'y retrouverai, avec les sentimens de la nature, les principes salutaires dont je m'étois écarté, je m'en ferai un rempart contre vous.

Mais si les chagrins occasionnés par mes désordres m'ont privé de cet ange tutélaire... Ah ! je ne veux vivre que pour la venger sur moi-même. Je m'ensevelirai dans un cloître.... Eh ! qui m'y délivrera des chimères engendrées dans mon cerveau ? Prenons l'état ecclésiastique. Sexe charmant, il faut que je renonce à vous, une Larve infernale s'est revêtu de toutes les graces dont j'étois idolâtre : ce que je verrois en vous de plus touchant me rappeleroit...

Au milieu de ces réflexions dans lesquelles mon attention est concentrée, la voiture est entrée dans la grande cour du château. J'entends une voix : c'est Alvare ! c'est mon fils ! J'élève la vue et reconnois ma mère sur le balcon de son appartement.

Rien n'égale alors la douceur, la vivacité du sentiment que j'éprouve. Mon ame semble renaître : mes forces se raniment toutes à la fois. Je me précipite, je vole dans les bras qui m'attendent. Je me prosterne. Ah, m'écrié-je les yeux baignés de pleurs, la voix entrecoupée de sanglots, ma mère ! ma mère ! je ne suis donc pas votre assassin ? Me reconnoîtrez-vous pour votre fils ? Ah ! ma mère, vous m'embrassez...

La passion qui me transporte, la véhémence de mon action ont tellement altéré mes traits et le son de ma voix, que Dona Mencia en conçoit de l'inquiétude. Elle me relève avec bonté, m'embrasse de nouveau, me force à

m'asseoir. Je voulois parler : cela m'étoit impossible : je me jetois sur ses mains en les baignant de larmes, en les couvrant des caresses les plus emportées.

Dona Mencia me considère d'un air d'étonnement : elle suppose qu'il doit m'être arrivé quelque chose d'extraordinaire ; elle appréhende même quelque derangement dans ma raison. Tandis que son inquiétude, sa curiosité, sa bonté, sa tendresse se peignent dans ses complaisances et dans ses regards ; sa prévoyance a fait rassembler sous ma main ce qui peut soulager les besoins d'un voyageur fatigué par une route longue et pénible.

Les domestiques s'empressent à me servir. Je mouille mes lèvres par complaisance : mes regards distraits cherchent mon frère ; alarmé de ne le pas voir, Madame, dis-je, où est l'estimable Dom Juan ?....

Il sera bien aise de savoir que vous êtes ici, puisqu'il vous avoit écrit de

vous y rendre; mais comme ses lettres, datées de Madrid, ne peuvent être parties que depuis quelques jours, nous ne vous attendions pas sitôt. Vous êtes colonel du régiment qu'il avoit, et le roi vient de le nommer à une vice-royauté dans les Indes.

Ciel! m'écrié-je. Tout seroit-il faux dans le songe affreux que je viens de faire ?... Mais il est impossible... De quel songe parlez-vous, Alvare ?... Du plus long, du plus étonnant, du plus effrayant que l'on puisse faire. Alors, surmontant l'orgueil et la honte, je lui fais le détail de ce qui m'étoit arrivé depuis mon entrée dans la grotte de Portici, jusqu'au moment heureux où j'avois pu embrasser ses genoux.

Cette femme respectable m'écoute avec une attention, une patience, une bonté extraordinaires. Comme je connoissois l'étendue de ma faute, elle vit qu'il étoit inutile de me l'exagérer.

Mon cher fils, vous avez couru après les mensonges, et, dès le moment

même vous en avez été environné. Jugez-en par la nouvelle de mon indisposition et du courroux de votre frère aîné. Berthe, à qui vous avez cru parler, est depuis quelque tems détenue au lit par une infirmité. Je ne songeai jamais à vous envoyer deux cents sequins au-delà de votre pension. J'aurois craint, ou d'entretenir vos désordres, ou de vous y plonger par une libéralité mal entendue. L'honnête écuyer Pimientos est mort depuis huit mois. Et sur dix-huit cents clochers que possède peut-être M. le duc de Medina-Sidonia dans toutes les Espagnes, il n'a pas un pouce de terre à l'endroit que vous désignez : je le connois parfaitement, et vous aurez rêvé cette ferme et tous ses habitans.

Ah! madame, repris-je, le muletier qui m'amène a vu cela comme moi. Il a dansé à la nôce.

Ma mère ordonne qu'on fasse venir le muletier, mais il avoit dételé en arrivant, sans demander son salaire.

Cette fuite précipitée, qui ne laissoit point de traces, jeta ma mère en quelques soupçons. Nugnés, dit-elle à un page qui traversoit l'appartement, aller dire au vénérable Dom Quebracuernos que mon fils Alvare et moi l'attendons ici.

C'est, poursuivit-elle, un docteur de Salamanque ; il a ma confiance et la mérite : vous pouvez lui donner la vôtre. Il y a dans la fin de votre rêve une particularité qui m'embarrasse ; Dom Quebracuernos connoît les termes, et définira ces choses beaucoup mieux que moi.

Le vénérable ne se fit pas attendre ; il en imposoit, même avant de parler, par la gravité de son maintien. Ma mère me fit recommencer devant lui l'aveu sincère de mon étourderie et des suites qu'elle avoit eues. Il m'écoutoit avec une attention mêlée d'étonnement et sans m'interrompre. Lorsque j'eus achevé, après s'être un peu recueilli, il prit la parole en ces termes :

Certainement, seigneur Alvare, vous venez d'échapper au plus grand peril auquel un homme puisse être exposé par sa faute. Vous avez provoqué l'esprit malin, et lui avez fourni par une suite d'imprudences, tous les déguisemens dont il avoit besoin pour parvenir à vous tromper et à vous perdre. Votre aventure est bien extraordinaire; je n'ai rien lu de semblable dans la *Démonomanie de Bodin*, ni dans le *Monde enchanté de Bekker* Et il faut convenir que depuis que ces grands hommes ont écrit, notre ennemi s'est prodigieusement raffiné sur la manière de former ses attaques, en profitant des ruses que les hommes du siècle emploient réciproquement pour se corrompre. Il copie la nature fidelement et avec choix, il emploie la ressource des talens aimables, donne des fêtes bien entendues, fait parler aux passions leur plus séduisant langage; il imite même jusqu'à un certain point la vertu. Cela

m'ouvre les yeux sur beaucoup de choses qui se passent ; je vois d'ici bien des grottes plus dangereuses que celles de Portici, et une multitude d'obsédés qui malheureusement ne se doutent pas de l'être. A votre égard, en prenant des précautions sages pour le présent et pour l'avenir, je vous crois entièrement délivré. Votre ennemi s'est retiré, cela n'est pas équivoque Il vous a séduit, il est vrai, mais il n'a pu parvenir à vous corrompre ; vos intentions, vos remords vous ont préservé à l'aide des secours extraordinaires que vous avez reçus ; ainsi son prétendu triomphe et votre défaite n'ont été pour vous et pour lui qu'une *illusion* dont le repentir achèvera de vous laver. Quant à lui, une retraite forcée a été son partage ; mais admirez comme il a su la couvrir, et laisser en partant le trouble dans votre esprit et des intelligences dans votre cœur pour pouvoir renouveler l'attaque, si vous lui en fournissez l'oc-

casion. Après vous avoir ébloui autant que vous avez voulu l'être, contraint à se montrer à vous dans toute sa difformité, il obéit en esclave qui prémédite la révolte; il ne veut vous laisser aucune idée raisonnable et distincte, mêlant le grotesque au terrible; le puérile de ses escargots lumineux, à la découverte effrayante de son horrible tête; enfin le mensonge à la vérité, le repos à la veille; de manière que votre esprit confus ne distingue rien, et que vous puissiez croire que la vision qui vous a frappé étoit moins l'effet de sa malice, qu'un rêve occasionné par les vapeurs de votre cerveau : mais il a soigneusement isolé l'idée de ce fantôme agréable dont il s'est long-tems servi pour vous égarer; il la rapprochera si vous le lui rendez possible. Je ne crois pas cependant que la barrière du cloitre, ou de notre état, soit celle que vous deviez lui opposer. Votre vocation n'est point assez décidée; les gens instruits

par leur expérience sont nécessaires dans le monde. Croyez-moi, formez des liens légitimes avec une personne du sexe ; que votre respectable mère préside à votre choix : et dût celle que vous tiendrez de sa main avoir des graces et des talens célestes, vous ne serez jamais tenté de la prendre pour le diable.

LE LORD

IMPROMPTU,

NOUVELLE ROMANESQUE.

PREMIÈRE PARTIE.

RICHARD O-BERTHON accomplissoit sa dix-huitième année. Il étudioit depuis l'âge de neuf ans dans la ville, puis à l'université d'Oxford, dans le dessein d'y prendre par la suite le bonnet de docteur. Ses dispositions naturelles, aidées du secours de ses maitres, l'eussent peut-être rendu, par la suite, le flambeau de l'église Anglicane ; mais une autre carrière devoit l'entraîner. Rien n'égaloit l'ingénuité, l'égalité, la fléxibilité de son caractère,

la douceur et la droiture de son ame, une heureuse physionomie annonçoit tant de dons précieux. Sa taille, dans une médiocre hauteur, parfaitement prise, étoit aisée et légère; ses traits, peut-être trop réguliers, trop délicats pour ceux d'un homme, étoient relevés par une peau, des dents, des cheveux de la plus grande beauté. Il paroissoit né sensible; mais on ne distinguoit point en lui le germe de ces passions violentes, propres à troubler l'ame, ou à l'égarer. On lui fournissoit une somme modique exactement payée tous les ans, elle suffisoit aux frais de son entretien et de ses études, seuls objets dans lesquels son ambition étoit enfermée. En un mot, selon les apparences, l'aurore d'un avenir paisible sembloit se lever pour lui sans nuages, lorsque le chapelain d'un homme de qualité des environs d'Oxford entre tout-à-coup dans sa chambre, les yeux baignés de larmes. Ah! mon pauvre Richard, lui dit-il, que vous

êtes à plaindre ! vous avez tout perdu : Mistris Hallen est morte.

Mistriss Hallen, veuve d'un brasseur de bierre de Southam, dans le comté de Warwick, peu riche et sans enfans, avoit élevé Richard ; elle fournissoit à son entretien à Oxford : le chapelain étoit leur ami commun.

A ce mot, Mistriss Hallen est morte, (dont o-Berthon ne sentoit pas encore toutes les conséquences), il se rappelle les obligations qu'il a à cette femme ; son ame s'émeut, son cœur se resserre, ses yeux se baignent de larmes.

Pleurez, pleurez, mon ami, lui disoit le bon chapelain, en l'embrassant ; j'aime ces preuves de votre excellent naturel, pleurez, ces larmes ne sont point suspectes : elles sont douces en comparaison de celles qu'il vous faut verser sur vous-même.

Qu'ai-je encore à regretter, disoit Richard, puisque j'ai perdu celle qui me tenoit lieu de mère ?

Oui, mon enfant, repliqua le chapelain, elle vous en tenoit lieu, et personne ne la remplacera; vous êtes à la merci du siècle, de ce siècle endurci, où la charité est éteinte, où l'on ne distingue pas même les traces de l'humanité. Il faut sortir d'Oxford, mon ami. Quitter mes études, reprit Richard Et qui vous mettroit en état de les continuer ? disoit le chapelain. Lisez, lisez la lettre de l'avide et dure héritière de Mistriss Hallen.

A M. Borton, chapelain au château de Woodstock.

« Je trouve, monsieur, dans les » papiers de ma défunte sœur Mistriss » Hallen, beaucoup de vos lettres, et » entr'autres la dernière que vous avez » pris la peine de lui écrire, toujours » en demandant de l'argent pour un » jeune étudiant d'Oxford. La succes- » sion ne peut suffire à l'entretien d'un » sujet de cette espèce. Ma sœur s'est

» fait beaucoup de tort et à nous, par » les extravagances qu'elle a faites » pour lui. Je suis étonné, monsieur, » qu'elle ait pu trouver un agent de » votre caractère, vous étiez fait pour » lui représenter... *Ici il y avoit dans* » *la lettre trois à quatre lignes ratu-* » *rées*... Quoi qu'il en soit, en cessant » tout commerce avec nous à ce sujet, » vous obligerez votre servante,

» ANNE FLUST. »

Oh ciel ! s'écria Richard, en élevant les yeux, de quelle honte me vois-je environné ? et elle rejaillit même sur ma bienfaitrice !

Arrêtez, mon ami, dit le chapelain, c'est ici le moment de la vertu : oubliez ces infamies, rappelez votre courage. J'ignore par quel motif Mistriss Hallen, qui ne s'en étoit jamais ouverte à moi, vous a fait élever pour un état auquel, naturellement, vous ne deviez pas être destiné; mais en mourant, elle n'a fait aucun effort

pour vous y soutenir : elle n'a jamais dit si vous lui apparteniez, ni qui vous pouviez être. Aujourd'hui, dénué de son secours, vous vous trouvez réduit à vous-même; et rempli des semences de vertu, comme vous l'êtes, la pauvreté et le besoin dont elle est suivie, sont seuls à redouter pour vous. Songez à les écarter, mon ami.... Et que ferai-je, monsieur, repliqua Richard, à qui m'adresserai-je? Vous êtes ma seule connoissance : me destinant à un état sérieux, j'ai cherché à vivre dans le recueillement et la solitude. La familiarité des grands seigneurs, compagnons de mes études, m'étoit offerte : je l'ai repoussée, écartée de moi par le respect ; j'ai même évité le commerce avec mes égaux, pour ne point occasionner de jalousie ; je n'ai pas un ami.... Et quand vous en auriez de cette espèce, mon cher Richard, répondit le chapelain, de quelle ressource pourroient-ils vous être? Vous vous en verriez

négligé, abandonné, mon ami, et n'en seriez que plus malheureux. D'ailleurs, ce sont de jeunes gens, ils ne sont pas libres de disposer de leur fortune, et s'ils vouloient vous secourir, ceux dont ils dépendent ne leur permettroient pas d'en faire un si noble usage. Vous avez lu des livres, mon ami : vous ne connoissez pas les hommes. L'Angleterre a produit dans les siècles précédens une race plus brute en apparence que celle-ci, mais elle avoit du naturel, de la franchise, de la bienfaisance. Nos Anglais d'aujourdhui, sous des dehors plus civilisés, livrés au luxe, aux débauches et à l'avarice qui en est la suite, ont renoncé à l'humanité : ils ont perdu jusqu'à ce sentiment généreux et éclairé qui les attachoit à la liberté; ils en ont au plus le fanatisme, et courent en aveugles au-devant de l'esclavage, pour se procurer les moyens de se soutenir dans le faste et le désordre. Ah! mon ami, vous! implorer

les secours d'un duc, d'un lord, d'un baronnet! Si vos heureuses qualités réveilloient dans l'un d'eux un instant de bienfaisance, l'oubli de vous-même, un enchaînement de basses complaisances pourroient seules vous maintenir dans sa faveur. Les gens placés entr'eux et le peuple, dévorés de l'ambition de les égaler par les titres, imitent, en attendant, leur corruption : nation dégradée, nation avilie, perdue! Valez mieux qu'elle, mon ami, et ne comptez pas sur elle.....

Mais que deviendrai-je ? demandoit toujours o-Berthon, d'un air plus inquiet et plus triste.

J'ai déjà, reprit le chapelain, pesé tous les partis que je pourrois vous proposer. On vous présenteroit dans une maison riche pour être l'instructeur de quelque enfant de famille ; mais dans l'âge de puberté, vous avez vous-même l'air d'un enfant, et vous n'obtiendrez point de confiance. Le

parti des armes seroit bon, si l'on se battoit pour de meilleures causes; mais l'Angleterre a des intérêts opposés aux querelles pour lesquelles on l'épuise d'hommes et d'argent. Il faut des protections pour obtenir le plus mince emploi, et des membres délicats, élevés dans l'ombre d'un collège, ne pourroient supporter les fatigues de l'état de simple soldat. Vous avez des sentimens, vous auriez de l'honneur; vous les perdriez peut-être au milieu d'une troupe que l'on feroit marcher à l'ennemi à coups de bâton. Pour être soldat, mon ami, il faut avoir cinq pieds six pouces, de la vigueur, de la patience : tout le reste est inutile, et peut-être dangereux. Vous n'êtes point assez jeune pour commencer le métier de matelot; les habitudes nécessaires aux gens de cet état doivent être prises dans la première enfance, et pour ainsi dire pétries avec le sang. L'armateur n'envisageant que le gain dans les entreprises qu'il forme, tend tou-

jours à l'économie: vous lui paroîtriez une bouche inutile dont il ne voudroit pas charger un de ses bâtimens. Vous pourriez encore apprendre un métier, mais il faut payer un apprentissage. Oh ! mon enfant ! je tremble à vous dire l'unique moyen qui vous reste, pour vous procurer, au sein du meilleur pays qui soit au monde, ce que la terre donne libéralement sous les plus défavorables climats, à ces hommes vivant sans société et sans travaux, que l'on nomme sauvages; il faut entrer en service.... Prendre la livrée, s'écria douloureusement Richard..... Oui, mon enfant, la livrée....

La harangue du chapelain avoit pour but d'amener le jeune homme à cette chûte désagréable, par une cascade moins escarpée; mais il n'y étoit pas préparé. Né sans orgueil, il avoit de l'élévation dans l'ame, et ne put se considérer sous la forme abjecte sous laquelle on vouloit le réduire, sans verser de nouveaux torrens de

larmes. Le chapelain cherchoit à les essuyer, et ne les tarissoit pas.

Pourquoi vous effrayer, mon cher Richard? lui disoit-il. L'état que je propose est humiliant, mais vous n'avez pas à choisir, et la vertu ennoblit tout. Vous n'aurez point l'esprit domestique, vous vous attacherez à vos devoirs; devenu nécessaire à vos maîtres, ils prendront de l'inclination pour vous. Au lieu de mener la vie oisive de vos pareils, vous cultiverez dans le secret ces semences d'instruction, le fruit de vos études; peut-être aurez-vous un jour le sort de mon ami M. Pighman. Il servoit sir Charles Herfford, notre envoyé à Constantinople; la contagion si commune dans cette capitale, et un accident enlevèrent à ce ministre ses deux secrétaires. Sir Herfford avoit des dépêches importantes et secrètes à expédier; il savoit que Pighman écrivoit bien, qu'il avoit de la discrétion et de l'honneur : il l'employa, en fut content.

Que vous dirai-je, mon cher o-Berthon ? mon ami est aujourd'hui retiré dans le comté de Norfolk, avec cent livres sterling de pension, et l'estime de tous ceux qui le connoissent. Ayez du courage ; il en faut plus pour se plier que pour s'élever, surtout la pente y étant contraire ; mais conservez quelque chose du nerf qui va présider à votre décision, pour la suivre, et vous verrez qu'on peut embrasser l'état le plus humble sans en être avili.

Le moyen proposé à Richard le révoltoit; mais on lui en faisoit une nécessité ; son peu d'expérience l'empêchoit d'imaginer des ressources plus honnêtes ; il falloit se déterminer ; il prit le parti des ames douces et confiantes, et foulant aux pieds son amour-propre, et même sa raison, il s'abandonna sans réserve à la conduite de son ami.

Il falloit prendre congé de l'Université, de ses hôtes, du peu de gens qu'il avoit connus à Oxford. Le chapelain

l'aida à remplir ces petits devoirs : la mort d'une mère, et des affaires survenues étoient le prétexte du départ : il ne fut différé que jusqu'au soir. Richard ayant vendu ce qui devoit lui devenir inutile dans son nouvel état, monte en croupe derrière son ami, et se rend avec lui au château de Woodstock. L'ecclésiastique développe son plan ; et lui fait part des mesures déjà prises pour en avancer l'exécution. Vous n'avez que vingt-cinq guinées, mon ami, ces ressources sont bien foibles, et vous ne pouvez trop vous presser de chercher condition. Eloignez-vous des environs d'Oxford : je n'ai pas besoin d'appuyer sur les motifs de cet avis. J'ai un parent pasteur du petit village de Buttorf, dans le comté de Devon, à quelques lieues d'Excester. Son bénéfice est peu considérable ; mais il jouit de quelque considération dans le pays. Je lui ai déjà écrit à votre sujet, en l'instruisant de la partie de votre histoire qui peut l'intéresser en votre faveur ; j'ai

sa réponse, il espère vous placer: prenez mon cheval, et partez.

Richard arrive à Buttorf, le pasteur le reçoit avec bonté; mais cette bonté avoit quelque chose d'un peu humiliant pour celui qui en étoit l'objet. Mon pauvre garçon, lui disoit-on, on fera l'impossible pour vous. Les conditions sont rares; cependant il y aura bien du malheur, si quelque insolent laquais ne se fait chasser d'ici à deux mois d'une bonne maison de ce voisinage; présenté de ma main, je me flatte que vous serez reçu: ensuite vous dépendrez de votre façon de vous conduire.

Richard n'avoit pas prévu qu'il dût éprouver des difficultés ou des lenteurs, dans la poursuite d'un aussi mince emploi. Il demanda sérieusement au pasteur, s'il y avoit des Anglais parmi les domestiques attachés aux maisons dont on lui parloit. On n'en prend pas volontiers d'autres, lui répondit le pasteur. Cette réponse

fut

fut un nouveau sujet d'étonnement. Comment trouvoit-on tant de gens empressés de servir au milieu d'un peuple libre ! Du fond de son collège, il avoit considéré sa nation comme les citoyens de Sparte et de Rome, et comptoit peut-être les trouver entourés d'idoles ou d'esclaves Capadociens.

Il en conclut que la prospérité générale d'un pays n'influe pas toujours sur tous les particuliers, et qu'il devoit y avoir en Angleterre beaucoup de gens aussi malheureux que lui : une nécessité absolue pouvant seule déterminer un homme à avilir, par le choix de sa condition, le plus beau titre qui soit au monde, celui de sujet de la Grande-Bretagne.

Voilà Richard logé à Buttorf, dans un mince cabaret, vivant assez mal, dépensant trop en proportion de ses facultés, et attendant l'effet des bontés de son nouveau protecteur. Trois mois se passèrent dans cette situation

chagrinante ; les moyens pour s'y soutenir s'épuisoient. Il avoit vaqué des places, d'autres l'avoient prévenu. Il s'étoit fait présenter, il avoit paru trop délicat, trop foible. Enfin un matin le pasteur l'envoie chercher ; mon ami, votre condition est trouvée, montez derrière ma voiture, nous allons à Clostern, chez sir Thomas Nettling, baronnet ; vous appartiendrez à milady, vous ne pouviez tomber en meilleure maison : la voiture étoit prête, ils partirent.

Sir Georges Nettling, baronnet, l'un des plus riches de cet ordre en Angleterre, âgé de quarante-cinq ans, n'avoit ni vices, ni vertus. Comme il donnoit volontiers, on démêloit aisément qu'il eût été généreux, s'il ne fût pas né trop riche ; mais les flatteurs, les escrocs l'avoient entouré dans sa jeunesse, et d'après des expériences faites sur ce cercle, il s'étoit persuadé que les hommes ne valoient pas la peine qu'on leur fît du bien par prin-

cipes; aussi laissoit-il aller son argent plutôt qu'il ne le répandoit. Il avoit trop peu de fonds, trop de besoin des autres, pour être misanthrope, et se jetoit dans la société sans s'y livrer. Avec les gentilshommes de son voisinage, il tenoit table sans boire, et chassoit par air jusqu'à se fatiguer. Aux courses de chevaux, personne ne se montroit plus entêté, plus ardent; il parioit des sommes excessives, et apostoit un homme qui couvrît sa mise. Le jour il vivoit à Londres à la taverne, mais sobrement; la nuit on le voyoit dans toutes les maisons où il y avoit du jeu et des assemblées, avec un grand air d'intérêt, mais toujours sans conséquence. Au spectacle, il se mêloit quelquefois avec le peuple pour faire le populaire, et dansoit au Wauxhall et à Renelagw, avec des grisettes, pour faire le libertin. Il se montroit à la cour pour faire l'homme de qualité, se mêloit parmi les ducs et les lords, recherchoit leur familiarité

par toutes sortes de voies, espérant qu'à la fin on le confondroit avec eux ; mais il étoit le seul qui pût oublier la date de son ennoblissement : elle étoit trop fraîche. Membre de la chambre des communes, il étoit toujours vendu au ministère, quel qu'il fût. Tel étoit Sir Georges dans le public. Dans le particulier, son commerce étoit aisé. Il étoit bon dans son domestique, à quelques traits d'emportement près. Possédé de l'esprit de propriété, ce qui lui appartenoit doubloit de prix à ses yeux. Un cheval acheté trente guinées, en valoit soixante, après avoir passé huit jours dans son écurie. Cet esprit se répandoit également sur ses domaines, sur sa famille, sur ses domestiques. Lady Nettling, son épouse, étoit le seul de ses biens sur lequel la propriété n'eût point répandu de fard. Il en parloit en homme désintéressé, vivoit froidement avec elle ; et à ne le considérer que sous ce point de vue, on l'eût pris, lui, en qui d'ail-

leurs on ne démêloit point de caractère, pour un véritable Anglais, même pour un des pairs les plus qualifiés des trois royaumes

Lady Nettling, plus jeune que son mari de quelques années, s'étoit formée dans son commerce, et étoit devenue aussi essentielle que lui.

Dans sa jeunesse, elle avoit fait un voyage à Paris. Elle s'y étoit ennuyée à périr. Tout lui avoit paru impertinent, détestable. A son retour elle avoit fatigué Londres et les échos du comté de Devon, des choses délicieuses qu'elle avoit vues en France .... Jeune, elle avoit eu de la figure; elle conservoit alors ses prétentions à la beauté, bien ou mal soutenues ; se piquoit d'esprit, et vouloit fixer l'attention sur elle, à quelque prix que ce fût; elle y parvenoit, par la méthode singulière d'afficher à Londres les ridicules de la province, et d'étaler dans celle-ci les travers de la ville. Elle jouoit donc la femme de ménage à Londres, ne

tarissoit point sur les détails de campagne, et vantoit sans cesse les douceurs de la vie rustique. De retour dans son château, les aventures de la cour, de la ville, les pièces de théâtre, les gens du bel air, les romans à à la mode étoient le sujet continuel de sa conversation. Elle traitoit les nobles de campagne d'idiots, de brutes ; recevoit les femmes avec des politesses outrées, mêlées de distractions étudiées et très-désobligeantes. A cela près, on pouvoit vivre avec lady Nettling, comme avec le baronnet son mari.

Miss Dorothée Nettling, seul fruit du mariage du baronnet et de son épouse, destinée par les auteurs de ses jours à la plus haute alliance, joignoit à beaucoup de beauté, une ame douce, sensible, et un heureux naturel. Son éducation étoit négligée, le caractère de ses parens ne leur permettant pas de lui donner une attention raisonnée et soutenue : l'un et

l'autre manquoient de capacité, et, à un certain point, d'entrailles. Le plus grand mérite de miss Dorothée, vis-à-vis de son père, étoit d'être sa fille ; lady Nettling la trouvoit trop jolie pour la produire à Londres, et pensoit qu'un cercle de province n'étoit pas propre à la former. Elle la reléguoit dans son appartement, peu curieuse de lui voir acquérir, par l'usage du monde, des talens et des connoissances.

Miss Dorothée, âgée de dix-sept ans, dont la raison s'étoit formée dans l'espèce de solitude où elle se voyoit réduite, ne négligeoit rien pour se procurer l'éducation qu'on sembloit lui refuser. Sa mère avoit attiré, par fantaisie et par air, un musicien italien dans la maison ; la jeune personne avoit, dans le secret, beaucoup profité des leçons du Virtuose, et appris assez correctement le français d'une femme-de-chambre de cette nation, attachée depuis long-tems à milady.

Tels étoient les maîtres destinés à

Richard. Clostern, château où ils faisoient leur principale résidence, étoit éloigné de Buttorf de six milles : cet espace fut bientôt franchi. On présente un domestique; on demande d'où il vient; on examine sa figure : ces circonstances sont trop indifférentes pour mériter d'être détaillées. Si quelque chose donna un air un peu plus neuf à une action si commune, ce fut l'extrême embarras, ce fut la confusion de Richard. Le présent et l'avenir l'humilioient également. Il ne trouvoit rien à répondre aux questions de ses maitres; le pasteur suppléoit à son silence, aidé des instructions du chapelain. Lui, dans l'attitude d'un coupable dont on va prononcer le jugement, trembloit d'être refusé, et craignoit d'être admis. Les Graces, même décontenancées, sont toujours les Graces. La rougeur lui couvroit le front, et animoit sa physionomie. Les bras pendans, les yeux baissés, le corps de travers, il avoit l'air noble, et paroi-

soit toujours bien fait: il ne put prendre une attitude qui parût gauche, et son silence même eut l'air intelligent.

Milady ordonna à Foible, c'étoit le nom de la femme-de-chambre française, de lui faire essayer la livrée : l'habit étoit neuf, et prit un air d'ajustement et de parure, quand il fut sur son corps. La dame très-satisfaite de l'épreuve, ordonna à la suivante de conduire le nouveau domestique à l'office, commission dont celle-ci s'acquitta de l'air de la plus grande satisfaction.

Allons, Richard, lui disoit-elle, c'est votre nom, vous plaisez à Milady, tout le monde ne lui convient pas: voilà vos affaires en bon train. Mangez de ce fromage, c'est du Chester, et cette demi-bierre est excellente, nous n'en buvons point d'autre ici.... Il ne mange point! Il verse des larmes!.... Comment vous pleurez, Richard! Est-ce de joie, mon ami? vous sentez votre bonheur, je vous en félicite....

Mangez donc. Levez les yeux sur moi.... Ils sont beaux vos yeux. En vérité, depuis le jour où Milady et moi partîmes de Paris, je n'ai pas vu de créature plus ravissante.... Mais mangez donc...

Richard céda aux instances de la demoiselle suivante.... Ah, je commence à être contente de vous, continua Foible, buvez ce coup.... Vous commencez à vous remettre.... Vous m'accorderez votre amitié, Richard: je crois l'avoir déjà un peu méritée. Madame ne se décide pas sans mon avis : il ne tiendra qu'à vous d'être de mieux en mieux dans son esprit. Je vous dirai ce que vous aurez à faire. Vous aurez besoin de moi, Richard, il faut de l'expérience, de la conduite: pour se maintenir dans une maison comme celle-ci; il y a beaucoup de monde, force esprits de travers, des idiots, des imbécilles et des brutes..... Vous voilà quatrième laquais de Milady; regardez ses autres femmes,

avec ces grands yeux qui sont faits pour voir si clair, vous ne pourrez les souffrir: à l'égard de vos camarades, il faudra les supporter; mais ne vous enivrez pas avec eux, je vous le défends.... Allons, encore ce coup-ci, Richard, et nous irons arranger la toilette de Milady.... Vous ne dites rien! Parlez-moi donc... Etes-vous content?

Oui, mademoiselle, je le suis, reprit Richard assez tristement....

Vous le serez encore davantage, reprit la demoiselle, du moins je l'espère; faisons notre ouvrage: ce soir, en quatre mots, je vous mettrai au fait du caractère de nos maîtres, et de ceux de toute la maison. Ecoutez-moi, et s'il vous échappe une fausse démarche, vous ne pourrez pas vous en prendre aux mauvais conseils de Foible.

Richard étoit tombé en bonnes mains; mademoiselle Foible avoit le cœur susceptible; un goût très-vif

venoit d'y naître : loin de vouloir s'en défendre, elle s'y livroit entièrement.

Deux ou trois jours se passèrent sans donner lieu à rien d'intéressant. Mademoiselle Foible voyant l'extrême retenue et l'air triste dont Richard n'avoit pu se défaire, lui soupçonnoit quelque chagrin, lui faisoit de tems en tems de petits reproches sur le manque de confiance. Richard, après avoir rempli ses devoirs avec une régularité scrupuleuse, se retiroit ordinairement dans sa chambre. Il n'affectoit point d'éviter sa nouvelle connoissance, mais il ne la cherchoit pas. Foible en faisoit de modestes plaintes. Que faites-vous dans votre chambre? lui disoit-elle : la solitude convient aux gens faits pour se cacher; regardez-vous dans ce miroir, Richard; êtes-vous fait pour elle?...

Je ne me cache point, répondit-il; j'aime à m'occuper: je lis.... Ah! si vous saviez le français, dit la demoiselle...

relle... Je le sais un peu, repartit Richard.... Mais quel charmant petit homme! s'écria Foible, il sait le français.... Je veux être votre maitresse de langue, et vous rendre accompli : il faut que je vous apprenne une chanson de mon pays.... Alors mademoiselle Foible chanta un couplet d'un vaudeville très-répandu ; Richard se laissant aller à la tentation de montrer le peu qu'il savoit, chanta le second : la prononciation étoit défectueuse ; mais la voix étoit flutée et méthodique. La tête pensa tourner à Foible. Oh! nous chanterons ensemble, dit-elle : je vous en montrerai tant que vous voudrez. Il n'a tenu qu'à Miss Dorothée de se perfectionner avec moi ; nous étions en bon train ; mais un escroc Italien, venu ici l'année passée, lui a fait tourner la tête. Elle miaule sans cesse depuis son départ, des jérémiades qu'il lui a montrées. Cette espèce de coffre, dans l'encognure de ce vestibule, est encore un meuble de

cet homme : c'est son épinette.... Un clavecin ! dit vivement Richard, la clef y est-elle ?... Oui, reprit Foible, mais tout y est en désordre : tant qu'il a sonné, Miss n'a cessé de chercher dessus des tons et des accords pour ses airs italiens. Je suis sa maitresse de langue, cela retardoit ses progrès, et comme je l'aime sincèrement, j'ai réduit au silence le complice de ses tems perdus. A propos, Richard, je juge que vous ne déplaisez pas à Miss Dorothée. Je me suis apperçu que ses regards s'arrêtoient sur vous d'un air de bonté, et même de complaisance. Richard, à ce propos de Foible, baissa les yeux, et rougit. Oserois-je, dit-il à la demoiselle, vous demander si sir Georges et milady agréent mon service. Milady, reprit Foible, aime tout ce que j'aime : c'est moi qui lui fais ses goûts, comme je lui monte ses bonnets. A l'égard du baronnet, quand vous vaudriez trois quarts de moins, il suffit que vous lui ayiez appartenu

huit jours, il ne vous troqueroit pas contre les heyducs d'un prince de l'Empire.

Pendant que Foible parloit, Richard examinoit le clavecin, en essayoit le clavier en homme qui avoit quelque habitude... Comment! sauriez-vous toucher du clavecin? dit Foible. Un peu, reprit Richard, et si je pouvois me servir de celui-ci, j'essaierois de le remettre en ordre. Portez-le dans votre chambre, mon ami, dit la suivante. Je sais par cœur les bergeries de Couperin, et vous les montrerai.

Richard étant au collége se délassoit de ses occupations sérieuses par l'étude de la musique. Il étoit bien organisé, intelligent, appliqué, et avoit fait des progrès. Devenu maître du clavecin, il va à Excester, et en rapporte ce qui lui étoit nécessaire pour remettre le clavecin en état, et bientôt après, mademoiselle Foible fut plus d'une fois obligée de venir

l'écouter par le trou de la serrure: car il s'enfermoit avec soin, sous prétexte de n'être point distrait dans ses études.

Tant de froideur ne rebutoit pas la demoiselle. Le cœur dont elle se proposoit la conquête étoit neuf, une éducation sévère l'avoit éloigné de tout commerce de galanterie : mais on lui témoignoit un peu d'amitié, un peu de confiance ; et si on paroissoit trop froid pour elle, on sembloit être de glace pour le reste de la nature. On bâtit un système d'espérances sur des apparences plus frivoles ; d'ailleurs, lady Nettling étoit généreuse, la demoiselle avoit tiré parti de sa condition, elle avoit un petit pécule modeste ; on pouvoit faire entrevoir un mariage, une boutique de modes à Londres, et si la rêverie d'un établissement de cette espèce, partagé avec le plus joli mari du monde, étoit séduisante pour la tête qui s'en étoit remplie, on ne doutoit pas qu'un jeune

homme, réduit par la fortune à la triste condition de porter la livrée, ne dût s'en trouver également flatté.

Foible avoit trente-cinq ans, sa fraîcheur étoit assez conservée, elle avoit la physionomie spirituelle, elle étoit bien faite; ses manières naturellement aisées, paroissoient l'être encore davantage, par leur opposition avec celles des femmes anglaises de son état; plus elle se considéroit, plus elle se trouvoit dangereuse; mais ni ses propositions ni ses charmes ne pouvoient faire d'effet sur le cœur de Richard. Une circonstance malheureuse pouvoit l'avoir jeté dans l'état où il se trouvoit; mais son ame y conservoit de la fierté. Il aspiroit à s'en tirer: un lien sérieux avec une soubrette l'y eût enchaîné pour toujours, et tout autre commerce répugnoit à son éducation et à ses mœurs. Peut-être une passion plus noble, moins convenable à sa situation, et qui devoit le subjuguer pour la vie, avoit-

elle déjà pris naissance dans son cœur. Il voyoit chaque jour miss Dorothée aux heures des repas, et ne pouvoit s'empêcher de rendre justice aux graces touchantes et ingénues dont les moindres actions de cette jeune personne étoient animées. S'il rencontroit ses regards, il lui sembloit qu'il en partoit des éclairs: il baissoit les yeux sur-le-champ, rempli d'un trouble intérieur dont son peu d'expérience l'empêchoit de se rendre compte à lui-même. Plus éclairé et naturellement sage comme il l'étoit, il eût détesté son penchant, et se fût dérobé au danger par la fuite; il ne devoit s'en appercevoir que lorsque l'équilibre seroit rompu, et sa raison entièrement subjuguée.

Cependant les premiers symptômes de sa maladie commençoient à agir puissamment sur son humeur. Le plaisir de voir tous les jours miss Nettling lui faisoit oublier l'humiliation de son état, et lui rendoit chers les instans de loisir qu'il pouvoit donner

à la solitude. Retiré dans sa chambre, sans s'en appercevoir, ses rêveries, ses occupations, tout avoit rapport à elle. Jusqu'à ce jour, les airs vifs avoient été de son goût, il préféroit le mouvement et l'harmonie à l'expression; il commença à prendre du goût aux airs tendres et pathétiques; mademoiselle Foible, par la serrure, eut le désagrément de l'entendre se pâmer en exécutant ces morceaux italiens qu'elle détestoit. Pour le coup la patience lui échappe: à force d'opiniâtreté et de bruit, elle contraint Richard à ouvrir la porte de la chambre. Mais vous devenez fou, mon ami, lui dit-elle; je ne m'étonne pas si vous êtes si rêveur, si triste: vous mourrez bientôt de la consomption. Maudits soient les Italiens! ils ont chassé la gaité de l'Europe, et ont plus contribué depuis six ans en Angleterre, aux progrès du Spléen, que la lecture des gazettes, les brouillards, le charbon de terre, les spectres de Drurylane, l'usage du

thé, du punch et des liqueurs. Touchez des airs écossois, des gigues, puisque je vous fais haïr les français. Mais si vous vous obstinez encore à psalmodier ces ridicules doléances, je lève votre serrure, brise le clavecin, et vous ne serez plus assez habile pour le raccommoder.

La vue, les reproches de Foible arrachèrent Richard à une situation tenant de l'extase et du sommeil. Miss Dorothée, pendant qu'il chantoit, s'étoit offerte à son imagination; il croyoit la voir, et cette rêverie lui avoit fait produire ces sons tendres et pathétiques, si révoltans pour l'oreille de mademoiselle Foible. Revenu à lui-même, il fut embarrassé, la fit asseoir, et pour désarmer un peu sa colère, il exécuta plusieurs petites brunettes qu'il avoit apprises d'elle, de manière à lui rendre la tranquillité.

Tandis que cette scène se passoit à la mansarde du château, la jalousie d'une rivale de Foible préparoit à

Richard des aventures plus brillantes et plus dangereuses pour lui. Molly, femme-de-chambre de miss Dorothée, trouvoit Richard à son gré, et ne pouvant souffrir la française, cherchoit à donner du ridicule à toutes les actions de celle-ci. Miss, dit-elle à sa jeune maitresse, le clavecin du maitre italien a été porté au galetas : mademoiselle Foible a transformé Richard en musicien, tous deux passent leur tems à faire des concerts.

Cela ne se peut, Molly, répond miss Dorothée; Foible ne sait pas la musique, et ne peut l'enseigner. Cela est vrai, miss, repartit la suivante; Foible ne sait rien; mais elle fait accroire qu'elle sait, et Richard perd son tems avec elle.

L'avez-vous entendu, Molly, repliqua la jeune miss?... Oui, répondit Molly, il fait beaucoup de bruit; mais ce n'est sans doute que du bruit... Ce jeune homme est décent, et paroit avoir reçu une éducation au-dessus de

son état, disoit miss Dorothée ; il pourroit savoir des choses que Foible ne seroit pas en état de lui montrer. Mais quand touche-t-il du clavecin ?..... Le matin, l'après-midi, enfin dès que son ouvrage est fait ; car d'ailleurs, je lui rends justice, il remplit ses devoirs, et fait plutôt trop que trop peu, et n'a que le travers d'écouter Foible ; cette intriguante le mènera loin, elle l'obsède continuellement, je le trouve déjà bien changé...

En voilà assez, Molly, dit miss Dorothée ; si vous entendez demain Richard faire de la musique dans sa chambre, s'il y est seul, avertissez-moi ; je voudrois l'entendre. Ce sera beaucoup pour moi si le clavecin de messer Pamfili est en état de me donner le ton.

Le lendemain, vers les dix heures du matin, Molly vint avertir sa maîtresse. Tout étoit tranquille dans le château, sir George chassoit, Foible étoit au lever de Milady, et Richard

à ses études. Miss Dorothée monte, et vient écouter à travers la serrure. Elle attendoit de lui des choses au-dessus de l'état d'un domestique, mais elle étoit bien éloignée de penser qu'il pût être à la fois chanteur et harmoniste. Par un effet du hasard, il exécutoit alors un air italien composé en Angleterre, et fort en vogue; Miss auroit bien voulu le savoir, mais depuis le départ de messer Pamfili, elle avoit désespéré de l'apprendre. Elle fut tentée d'instruire Richard de sa présence, et de se faire ouvrir la porte; mais jugeant la démarche messéante à son sexe, à son âge, à sa condition, elle descendit l'escalier très-émue, et disposée à s'occuper du talent du jeune musicien anglais, plus qu'elle ne l'auroit dû faire pour son repos. Pendant le repas qui suivit cette scène, elle jeta souvent les yeux sur lui. Sans doute elle avoit déjà remarqué sa figure; mais elle ne s'en étoit point occupée. Ses traits, l'élégance de sa taille

l'avoient frappée en général ; mais la physionomie, le parfait ensemble du tout lui avoit échappé : elle y fit attention, soupira, et ce premier soupir vint d'un sentiment de compassion, et d'une réflexion naturelle. Comment d'aussi heureux dons pouvoient-ils être le partage d'un homme destiné à languir toute sa vie dans une condition servile !

Ce que miss Dorothée sentoit se peignoit dans ses regards avec énergie. Richard les rencontra ; ils le pénétrèrent, il sentit un trouble, un désordre inconcevable. Les occupations de la journée amenèrent quelques distractions ; mais le souper ayant donné lieu à une situation toute semblable à celle du dîner, Richard, sans pouvoir manger, se retira dans sa chambre, le cœur saisi au point de ne pouvoir respirer. Il se coucha, s'agita dans son lit sans fermer la paupière, et se leva plus fatigué de beaucoup que lorsqu'il s'étoit couché.

Miss Dorothée n'étoit guère moins occupée de l'ariette qu'elle avoit entendue. Son goût pour la musique redoubloit, par la négligence de ses parens à lui procurer les moyens de s'y perfectionner ; mais comment rapprocher d'elle le clavecin et Richard? Employer Foible pour cette négociation, lui paroissoit un moyen au-dessous d'elle ; en s'adressant à milady Nettling, elle s'exposoit à être contrariée. Il lui sembla qu'elle réussiroit plus aisément et mieux par le moyen de sir Georges. Souvent son père la pressoit de chanter ; elle avoit, selon lui, le plus bel organe de l'Angleterre, et comme il affectoit le bon air, il siffloit volontiers quelques traits de la musique la plus à la mode, lorsqu'il pouvoit les saisir. Il lui arriva naturellement de fredonner quatre tons de l'ariette favorite de miss Dorothée. Ah! dit-il à sa fille, si vous saviez celle-là ! elle est délicieuse : mistriss Bel, notre voisine, croit la chanter ;

cela fait compassion..... Mais cela se pourroit, mon père, dit Dorothée; on dit que Richard, le laquais de milady, l'exécute à ravir..... Lui, dit sir Georges : cela ne me surprendroit pas. Kalender, mon piqueur, est devenu ici en six mois le plus ferme cor-de-chasse de l'Europe : il est engagé pour l'opéra cet hiver. Vous dites que Richard chante : quelqu'un l'a-t-il ouï ?... Molly, ma femme-de-chambre, me l'a dit, répondit Dorothée... Oh! dit le baronnet, Molly est une connoisseuse; mais, mon père, reprit Dorothée, il s'accompagne sur le clavecin; il a remis en ordre celui de messer Pamfili... Quoi, reprit le baronnet, il est facteur! Oh, c'est un habile garçon.

L'impatience prend au baronnet d'entendre le nouveau virtuose; il fallut que Richard quittât le service dont il étoit occupé : on redescend le clavecin à la hâte; on l'établit dans un petit salon donnant sur la terrasse du

jardin, et le concert doit commencer sur-le-champ.

Richard n'avoit jamais eu pour témoin de son exécution qu'un très-bon maître attaché à l'université d'Oxford, dont il avoit pris les leçons. La curiosité, les empressemens, le feu du baronnet le mirent dans le plus grand embarras; naturellement timide, il en savoit assez pour se défier beaucoup de son talent. Il est assis; la partition est sous ses yeux, le clavecin sous ses doigts, et peut-être il n'eût pu trouver un son ni une note, si miss Dorothée, d'une voix angélique, ne lui eût dit : mais chantez donc, Richard. Pressé par des ordres dont il reconnoissoit tout l'empire, il obéit.

D'abord la voix étoit tremblante, peu-à-peu elle se remit, et l'exécution satisfit l'auditoire au point d'occasionner à miss un très-grand plaisir, et de faire pousser au baronnet des cris de triomphe qui percèrent jusqu'à l'appartement de milady.

On en voulut savoir la raison, un domestique la rapporta. Mademoiselle Foible voyant son idole sur le trottoir, flottoit entre l'inquiétude et la joie. Milady disoit froidement, sir Georges imagine toujours des choses extraordinaires. Il entra bientôt lui-même, et donna lieu de croire que rien n'étoit si surprenant. Vous l'entendrez, milady, vous en serez étonnée, charmée : milady ricannoit, et l'on remit la seconde représentation à l'après-midi.

Pourquoi s'appésantir sur de petites circonstances ? Richard chante ; miss Dorothée chante à son tour, accompagnée par Richard. Milady Nettling, le baronnet, toute la famille s'habituent à voir l'héritière de la maison devenir l'écolière du virtuose en livrée. Le maître n'étoit pas consommé ; mais il avoit un goût naturel ; il étoit assidu, patient à l'excès ; l'écolière étoit appliquée ; les progrès furent surprenans, et tout parut s'être arrangé pour le mieux.

La seule mademoiselle Foible n'étoit pas contente. Vouloit-elle donner une leçon de français à miss Dorothée, on n'avoit pas le tems de la prendre : hors de l'appartement de milady et des corridors, elle ne voyoit presque plus Richard qu'à table. Il étudioit dans le salon où le clavecin étoit installé, elle venoit quelquefois se mettre sur ses épaules. On faisoit peu d'attention à elle ; un domestique passoit, la surprenoit dans cette attitude, et une raillerie la forçoit d'abandonner le poste.

Elle aimoit véritablement ; sa situation lui devint insupportable. Selon son calcul, Richard ne devoit pas être de marbre : elle imagina donc d'abord, et sans fondement, que son insensible s'étoit laissé toucher par les charmes de la jeune miss, et les suivant de l'œil l'un et l'autre, elle en acquit bientôt la conviction.

Un jour cachée derrière un rideau, elle voyoit donner la leçon. Tout, dans

le discours, étoit analogue à ce dont on paroissoit occupé ; mais le son de la voix avoit un caractère si tendre, qu'on sembloit se dire des douceurs en parlant de tenues, de trilles et de bémols : tant de complaisance d'ailleurs, d'intérêt, de feu dans les regards, de gêne dans la respiration de l'un et de l'autre, une émotion si bien marquée par de petits tressaillemens, que, pour une connoisseuse, la scène étoit décisive.

L'espion sort de son embuscade, se laisse voir, s'avance. La rougeur, déjà extrême, parut encore redoubler : on se troubla d'abord ; mais on se remit bientôt, et on reprit son étude avec autant d'aisance qu'auparavant, sans s'embarrasser si l'on avoit, ou non, un témoin suspect.

La leçon finit. Mademoiselle Foible s'étoit campée sur le chemin de Richard ; il auroit voulu l'éviter, mais elle l'avoit saisi par la basque de son

habit. Elle l'entraîne. Vous ne pourrez m'échapper, lui dit-elle, il faut que je vous parle.

Etes-vous fou, Richard ? Comment, vous avez l'insolence de lever les yeux sur notre jeune maîtresse ! Vous en êtes amoureux Vous en êtes aimé ! Si sir Georges et milady en avoient le moindre soupçon, on vous traiteroit comme un scélérat, et demain vous seriez envoyé aux colonies et condamné à un bannissement perpétuel.

On peut imaginer l'étonnement de Richard : il étoit criminel sans le savoir. Confus d'être accusé, il fut un instant sans lui répondre.

Moi, dit-il à mademoiselle Foible, j'aurois la lâcheté de trahir des maîtres si dignes de mon attachement et de mon respect ! J'oserois être amoureux de leur fille ! Elle seroit amoureuse de moi ! Vous êtes folle vous-même...

Vous êtes au moins un innocent, repartit Foible, vous ne savez ce que vous faites ; vous ignorez votre état. Laissez votre écolière ; ou mon amitié pour vous et mon zèle pour mes maîtres me feront faire des choses dont nous aurons à nous repentir. Ne faites plus tant le ridicule avec moi, je vous ôterai ces idées de la tête. Tout ce mal, mon ami, vous vient par votre faute...

Du mal, mademoiselle, dit Richard, vous vous moquez de moi : je n'en ai pas, je n'en fais pas. Je prends plaisir à donner des leçons à miss, et elle les reçoit avec bonté ; Sir Georges et milady en sont contens... Et je ne le suis pas, dit Foible. Encore une fois, je ne veux pas que la tête de miss Dorothée tourne pour un laquais ; je ne veux pas que ce laquais parte, malgré lui, pour la Caroline.... On nous regarde.... On me force à vous quitter... Laissez la porte de votre chambre ouverte ce soir, et je vous en dirai davantage.

Richard se sépare de Foible, dans un état difficile à peindre. Il alla s'enfermer dans sa chambre. Il vouloit se refuser à la lumière que Foible lui avoit présentée; mais elle avoit pénétré dans son cœur. Il s'examinoit. Tout le tems écoulé avant d'avoir vu miss Dorothée lui paroissoit un néant dont il étoit sorti: en la quittant, il lui sembloit que ce même néant dût l'engloutir. Toujours pénétré du plus grand respect pour elle, il s'étoit livré au plaisir de la voir, de l'entendre, de passer des heures entières occupé d'elle. Oh ciel! s'écrioit-il, Foible m'auroit-elle dit vrai, serois-je assez malheureux, assez coupable pour aimer?... C'en est fait, réduit au dernier des états par le malheur de ma destinée, le cœur rempli d'une passion outrageante pour mes bienfaiteurs, condamné aux plus affreuses privations, destiné au crime, la mort seule est à desirer pour moi, et il faut la chercher... Mais Foible dit que miss Dorothée

m'aime, cela n'est pas possible. Du sein de l'opulence, environnée des dignités qui la recherchent, elle a pu laisser tomber des regards de bonté sur un pauvre garçon qui ne lui en paroît pas indigne ; mais m'aimer !... M'aimer !... Moi !... Je serois fou, si je pouvois le croire.

Telles étoient les réflexions du pauvre Richard. Foible les interrompit en grattant à la porte : il fit le sourd, puis le malade, et n'ouvrit point. Elle s'en alla furieuse ; mais étoit-il en situation de recevoir une semblable visite ?

Il passa la nuit dans la plus violente agitation. Le lendemain il descendit pour faire son service, changé, comme on l'est à la suite d'une maladie sérieuse. A l'heure de la leçon, il se retira dans sa chambre. Lady Nettling, par hasard, levée plus matin qu'à l'ordinaire, trouva sa fille seule au clavecin. Où est donc le maître ? de-

manda-t-elle; miss Dorothée répondit, il a sans doute des affaires, car il est très-exact. Lady Nettling ordonna qu'on l'allât chercher. Molly se chargea de la commission, avec beaucoup de plaisir : elle avoit cru démêler que ces études n'étoient point du goût de Foible.

Richard vint aux ordres de milady, déjà retirée dans son appartement. Il veut donner leçon, et tremble de tout son corps. Qu'avez-vous, Richard ? dit miss Dorothée, d'un ton capable d'émouvoir un insensible : il ne vous est rien arrivé ? Vous n'êtes pas malade ?... Non, miss, répondoit Richard, et il ne se remettoit point.... On a peut-être, dit miss Dorothée, fait quelque chose qui vous a déplu; j'en serois fâchée : je m'intéresse beaucoup à vous.... Non, miss, répondoit Richard, on a plus de bonté pour moi que je n'en mérite ; mais j'ai mal passé la nuit... Vous êtes peut-être mal couché, Richard : j'en parlerai à

milady, elle donnera des ordres....
Je suis bien à tous égards, miss.....
Non, Richard, vous êtes trop modeste; je sens ce que vous valez : Sir Georges et milady savent vous distinguer comme moi.

Le pauvre Richard étoit bien embarrassé : en commençant la leçon, il crut se tirer d'affaire... Miss veut-elle chanter?.... Très-volontiers, répondit-elle. Commençons par ce morceau de Signor Annibal, que vous m'apportâtes hier; je crois l'avoir bien étudié : il me plaît beaucoup.

Le maître prélude d'une main mal assurée, et miss commence. Voici à-peu-près le sens de la partie qu'elle chantoit : c'étoit un duo :

Si vous comprenez mes regards,
Ils vous disent que je vous aime.

La partie de Richard exprimoit un trouble extrême. Toutes les deux furent rendues avec tant de vérité, que la

la fin de la scène pensa devenir tragique. Miss mettoit une expression singulière dans son chant. Richard se rappelle tout-à-coup les discours de Foible, croit en voir la vérité dans les deux beaux yeux sans cesse attachés sur lui; plein d'une joie involontaire, de remords, d'inquiétude, de douleur, ne pouvant supporter le choc et l'excès de tant de passions opposées, la tête lui tourne, le cœur lui manque : il veut reculer sa chaise pour se lever et prendre la fuite, il tombe sans connoissance aux pieds de miss Dorothée. La jeune personne émue, touchée, embarrassée, appelle du secours : deux domestiques se présentent, on emporte le malade, et le bruit de l'aventure arrive en un moment jusqu'aux oreilles de Foible.

Elle coiffoit alors milady. On peut juger de ses inquiétudes : elle précipite la toilette ; il en coûta plus d'un cheveu à lady Nettling; enfin le devoir rempli tant bien que mal, la sui-

vante vole au chevet du malade : il n'étoit pas barricadé. Qu'avez-vous donc eu, Richard ? lui dit-elle. . . Ce n'est rien, mademoiselle, lui répondit-on d'un air d'humeur et d'embarras. Hier vous me fîtes de la peine... Je ne soupai point. . . Je n'ai pas dormi. . . . Ce matin j'ai eu une foiblesse.

N'est-ce que cela, mon ami ? Ne me déguisez-vous rien, reprit la suivante ? Vous dissimulez, et vous faites mal. Pouvez-vous compter sur personne autant que sur moi ? Ingrat ! je vous adore, et ne conçois point de bonheur au dessus de celui de passer ma vie avec vous. . ...

Laissez-moi, mademoiselle, vous me tourmentez, lui dit Richard. J'ai de l'amitié pour vous : je suis sensible à celle que vous me témoignez. Je vous tromperois en vous en disant davantage. Je vous plains d'attacher votre bonheur à passer votre vie avec moi... Nous ne nous convenons point...

Petit monstre, reprit Foible avec un sentiment amer, je vois la raison de tes mépris. Tu pourrois les colorer si tu voulois ; je suis d'une nation que la tienne hait, et qu'elle affecte de mésestimer ; mais tu ne me crois pas digne d'être amusée par le moindre détour, ma personne t'est odieuse, tu veux que je le sache : tu la crois indigne de tes bontés, et ta vanité souffriroit si je pouvois prendre le change. Eh bien, je te le répète encore, homme sans principes, tu abuses de l'asile qu'on te donne généreusement, tu as l'audace d'aimer miss Dorothée, et tu t'en es fait aimer....

Que la foudre vous écrase, mademoiselle, pour avoir osé prononcer un blasphême aussi déshonorant contre une personne l'objet de mon profond respect et du vôtre .... Sortez de ma chambre, et ne me parlez jamais des horreurs que vous imaginez, ou je vous en ferai repentir...

Personne au monde n'étoit plus

doux que Richard. Il éprouvoit un mouvement de colère pour la première fois de sa vie, mais l'ame ébranlée par une grande passion, demeure ouverte à toutes les autres, et peut se livrer aux derniers excès. Le charmant Richard devient le terrible Richard. Mademoiselle Foible effrayée, tire la porte sur elle, et s'enfuit, saisie de crainte, en proie aux fureurs du dépit et de la jalousie.

La colère a rendu les forces à Richard. Il se lève : il réfléchit. Il peut, en se cachant, donner lieu à des conjectures déshonorantes à miss Dorothée, et autoriser les présomptions hardies de Foible. Sa passion pour Dorothée n'est plus une énigme pour lui. Peut-être en est-il aimé. Le danger de la situation pour l'un et pour l'autre le frappe vivement. Il faut prendre un parti, s'éloigner du comté de Devon pour la vie; mais il faut colorer le départ, pour ne donner aucune prise au soupçon. La poste doit arriver le len-

demain : il supposera une lettre, et prétextera la nécessité de son départ. Le plan étoit digne de la droiture de son cœur ; mais le sort le destinoit à donner au château de Clostern deux scènes, sources pour lui d'évènemens beaucoup plus bizarres. Sorti de sa chambre, après un modeste repas, il a repris son service, avec un air d'activité capable de rassurer les personnes intéressées à sa santé. Il redoubloit ce jour-là de zèle. La compagnie du château revenoit de la chasse ; il va au-devant de sir Georges, qui vouloit descendre de cheval, pour lui tenir l'étrier ; il reconduisoit par la bride le coureur à l'écurie, un domestique maladroit fait partir un fusil à quelque distance, le coup porte sur Richard, il est blessé. En un moment, son visage, son col, sa chemise, le collet, la manche de son habit sont couverts de sang.

Le bruit avoit réveillé l'attention des habitans du château : elle s'étoit

portée du côté où le coup avoit pu frapper; les dames étoient aux fenêtres. Miss Dorothée s'écrie tout-à-coup, oh! ciel! Richard est tué. A l'instant elle se trouve mal, et tombe sur un fauteuil heureusement placé derrière elle. On s'empresse, d'un côté, à la faire revenir, de l'autre on va au secours de Richard. Une poste lui avoit enlevé un bout de l'oreille, et le sang découloit en abondance de cette plaie, quoique légère; un peu d'eau de boule en fut le remède, et miss Dorothée rassurée par cette nouvelle, étant revenue à elle-même, on vit renaître la tranquillité sur les visages de la nombreuse compagnie assemblée alors au château. Il est inutile de dire comment elle étoit composée; il suffit, pour la suite de l'histoire, d'en faire connoître deux principaux personnages. L'un étoit mistriss Brown, douairière respectable du comté de Sussex, sœur de sir Georges, et l'autre le lord Scare-

crew, fils ainé du duc de *** arrivés tous deux de la veille, pour des raisons qu'on aura lieu de détailler. Mistriss Brown étoit une femme d'un esprit borné, d'un caractère excellent, d'une conduite exemplaire; elle étoit sans enfans, et regardoit miss Dorothée comme son héritière.

Le lord Scarecrew, âgé de vingt-six ans, avoit voyagé et vécu : sa figure se ressentoit des fatigues et des amusemens auxquels il s'étoit livré; mais elle étoit noble et imposante. Un air aisé et retenu, un ton hardi : un art d'éluder les questions, et terminer une dispute par un badinage : l'idée de beaucoup de choses, nulles connoissances précises, ce jargon du monde qui sait tout dire avec agrément, sans s'assujettir au terme propre : une politesse exacte, quelquefois haute, souvent froide : tel étoit le personnage. C'étoit un homme de qualité. Le seigneur du château le combloit d'attentions, rapportoit tout à lui : la chasse

du jour étoit une partie arrangée pour l'amuser. On lui destinoit un petit concert pour le soir. Sir Georges ne voulant pas perdre le mérite de la galanterie préméditée, vient à lui. Le coup qui vient de partir, milord, lui dit-il, dérange une surprise agréable que je comptois vous occasionner. Ce domestique blessé touche divinement du clavecin, et je voulois vous régaler de quelques ariettes chantées par miss Dorothée : mais notre accompagnateur est hors de combat.

Le lord ne répond à sir Georges que par une inclination de tête, et se tournant du côté de lady Nettling... milady, comprenez-vous ce que dit le baronnet ? Il m'auroit donné de la musique ; sa fille accompagnée par un laquais ! Je m'étonne que, sachant le monde, vous ne lui appreniez pas que ces assortimens ne sont pas d'usage. On peut dans le secret de sa maison, tirer quelquefois parti de sa livrée ; mais.... Milady repliqua, en pliant

les épaules, que vous dirai-je, milord, vous connoissez sir Georges; et on changea de conversation.

Foible avoit été très-alarmée de la blessure de Richard; elle avoit volé à son secours; mais il préféra les soins de Molly; il repoussa même la française avec un peu de dédain. Enfin, la tête entourée d'un léger appareil, il regagna sa chambre, après avoir désespéré la demoiselle par toutes les rigueurs qu'il put imaginer.

Il ne parut pas le lendemain. Il étoit occupé des idées de son départ; instruit de l'évanouissement de sa jeune maitresse, par Molly, il concevoit clairement la nécessité de s'éloigner. Foible vint pour l'accabler de reproches, il en reçut la moitié dans sa chambre, et le reste par le trou de la serrure; enfin, Molly étant venue, de la part de miss Dorothée, à la porte du blessé pour savoir de ses nouvelles, elle y trouva la française, lui fit un pied de nez : pour le coup la fureur

de celle-ci monta au comble et la détermina à la vengeance.

Le jour suivant, Richard vint reprendre ses fonctions dans l'appartement de milady, avec une mouche de taffetas sur l'oreille. Molly en porte sur-le-champ la nouvelle à miss Dorothée : cette jeune personne venoit d'en apprendre une beaucoup moins agréable pour elle. Molly, dit-elle, je vais au clavecin, dites à Richard de venir m'y trouver, s'il est libre. Richard reçoit les ordres, et ne peut désobéir. Il voit miss Dorothée baignée de larmes : il s'approche d'un air consterné, et sans pouvoir ouvrir la bouche. Richard, lui dit-elle, en essayant de se remettre, je ne prendrai plus de vos leçons, je vais sortir du château : mes parens me marient au lord Scarecrew : tout est arrangé, et ce sera terminé sous peu de jours. Adieu, Richard... Mon changement d'état me sera plus facile à supporter, s'il me met un jour dans le cas de vous

Qu'on s'arme qu'on courre ! Qu'on le saisisse !

faire du bien... Je vous en voulois beaucoup.... Je vous en ferai, si je puis.... Ne m'oubliez pas....

Miss Dorothée sentit de nouveau couler ses larmes ; elle s'apperçut que Richard en versoit abondamment. Ne pleurez pas, lui dit-elle... Vous me pénétrez.... Adieu.... Richard, hors de lui-même, met un genou en terre, pour baiser la main qu'elle lui tend. Tout-à-coup sir Georges furieux, une épée nue à la main, entre, et veut fondre sur le jeune homme; il se heurte contre un siége, se renverse, se relève pour s'élancer de nouveau. Richard, malgré l'agitation où l'avoit mis la scène avec miss Dorothée, poussé plutôt par un instinct naturel, qu'obéissant à un mouvement raisonné, évite son agresseur, et saute par une fenêtre ouverte donnant sur la terrasse.

Sir Georges mugit, écume, parcourt la maison, appelle ses domestiques, ceux des étrangers. Qu'on s'arme !

Qu'on coure ! Qu'on le saisisse ! Qu'on l'arrête ! Qu'on le livre au bourreau : l'infâme ! le ravisseur !

On accourt. On voit miss Dorothée étendue sur le parquet, pâmée, sans connoissance, sans sentiment. On demande au baronnet de qui il a à se plaindre, qui il faut saisir. Richard, répondit-il, l'infâme Richard. Il est dans le jardin. Sir Georges à l'instant sort lui-même, à la tête du monde ramassé autour de lui, pour aller à la poursuite.

Foible et Molly ont emporté miss Dorothée dans son appartement. Milady s'entretenoit à sa toilette avec le lord Scarecrew. Ils entendent le vacarme, et sortent pour apprendre le sujet. Les gens de milady hésitent à le lui dire. Le valet-de-chambre du lord ne lui déguise rien. On peut juger de l'effet d'une semblable aventure sur un homme disposé à se marier par arrangement Il tire sa montre, considère le tems qu'il fait, ordonne à ses

ses gens d'atteler sa voiture, fait une inclination profonde à milady, en lui demandant ses ordres pour Londres.

Vous partez, milord, dit lady Nettling, étonnée de cette brusque résolution... Oui, milady, il vient de me survenir une affaire indispensable; je ne puis prendre congé du baronnet, et vous prie de lui faire agréer mes excuses. En disant cela, il tourne sur le talon, et va hâter les apprêts de son départ.

Milady est enfin instruite de l'aventure, ornée des circonstances que faisoient imaginer la fureur de sir Georges, la fuite de Richard, et la situation équivoque de miss Dorothée. La dame avoit le caractère léger, mais un semblable événement sembloit perdre de réputation, sans ressources, sa fille unique, l'exposoit elle-même aux discours d'un public assez mal disposé en sa faveur, et sur-tout la privoit de l'honneur tant recherché d'être la mère d'une duchesse. Rem-

plie de trouble et de chagrin, elle passe à l'appartement de sa fille. Elle vouloit l'interroger pour en tirer des détails et l'accabler ensuite de reproches; la jeune miss n'étoit pas en état de satisfaire à sa curiosité, ni d'entendre ses invectives. Trop effrayée, trop saisie, elle n'étoit pas encore revenue de son évanouissement. La bonne mistriss Brown, sa tante, la tenoit dans ses bras, et essayoit de la ranimer.

Le baronnet parcouroit ses potagers, ses boulingrins, son parc, et ne trouvant point ce qu'il cherchoit, ordonnoit à ses gens de monter à cheval pour battre la campagne. Une sécurité imprudente lui avoit fait fermer les yeux sur les longs tête-à-têtes de sa fille avec un jeune homme; une confiance téméraire l'avoit empêché de les observer. Le mariage du lord Scarecrew se fût fait, miss Dorothée prévenue d'une inclination que l'orgueil et la raison désavouoient, eût cherché à

oublier Richard ; la fureur jalouse de Foible changea tout-à-coup la situation. Molly passe pour aller chercher Richard de la part de miss Dorothée. La française va trouver le baronnet, lui dit ce qu'elle croit savoir, ce qu'elle devine, le conduit sur le lieu de la scène qui va se passer. Sir Georges arrive au moment où Richard, un genou à terre, baisoit la main de miss Dorothée, en prenant congé d'elle. Les visages étoient enflammés, les yeux baignés de larmes ; le baronnet en vit plus qu'il n'y en avoit, plus qu'on ne lui en avoit dit, entra dans une fureur ridicule, suivie des démarches les plus imprudentes de sa part.

Foible étoit vengée ; mais ses remords et ses craintes lui faisoient acheter bien chèrement une aussi triste satisfaction. Elle n'avoit point le cœur mauvais, et sa jeune maîtresse étoit déshonorée. Elle aimoit Richard de tout son cœur ; s'il étoit arrêté, il

étoit perdu. Sa jeunesse, son inexpérience, sa foiblesse le livroient à un homme puissant ; les lois alloient tourner contre lui.

Voilà le tableau des passions dont les habitans du château de Clostern étoient agitées, tandis que Richard s'enfuyoit à toutes jambes, sans savoir où. Du jardin il avoit gagné le parc, sauté, à plusieurs reprises, un ruisseau large de huit pieds, qui l'embarrassoit dans ses détours. Parvenu à la clôture formée par une palissade de planches, il l'avoit franchie. Il se trouvoit dans une campagne couverte de houblons, la plante et les échalas embarrassoient sa marche, mais la couvroient de manière à la rendre un peu plus sûre. Il fit près d'une lieue de cette façon, sans suivre aucune route frayée. Enfin, ayant perdu de vue le château, il s'abandonne à suivre celui des sentiers qui semble devoir l'éloigner le plus de Clostern.

Il marchoit aisément, sa taille étant

dégagée ; mais ses forces n'étoient point en proportion, il étoit obligé de s'arrêter souvent pour reprendre haleine. Parti à onze heures du matin, à sept heures du soir à peine avoit-il fait douze milles. Il arrive à la porte d'une petite ferme écartée, périssant de lassitude et de besoin. Il entre ; on lui offre de bonne grace des rafraîchissemens. Il mange peu, et demande un lit pour se reposer : on le lui donne, il se couche, et la fièvre le prend. Il n'avoit dans sa poche qu'une guinée : le reste de son trésor demeuré avec son linge et ses hardes au château, montoit à dix livres sterlings. Il donna sa guinée à la fermière, pour aller lui chercher les secours dont il avoit besoin. Francy étoit le nom de cette femme : elle étoit âgée, veuve, mère de plusieurs enfans déjà en âge de l'aider dans l'exploitation de la ferme. Francy alla chercher les choses nécessaires pour faire du bouillon au ma-

lade. Il eût besoin d'autres secours. L'esprit, le cœur étoient encore plus travaillés que le corps. Inquiet pour miss Dorothée, pour lui-même, sachant qu'il étoit poursuivi, il se voyoit assiégé par la honte et le châtiment. Il avoit manqué à ses maîtres. Le pasteur de Buttorf, le chapelain de Woodstock, toute la nature étoit devenue son ennemie. Comment pourroit-il échapper ? Le seul habit qui lui restât étoit la livrée de l'homme déterminé à le poursuivre. Ses seules ressources étoient dans un endroit d'où il lui paroissoit impossible de les tirer. L'idée de miss Dorothée, qu'il adoroit, dont il alloit faire le malheur, dont il se voyoit séparé pour la vie, ajoutoit encore au désordre de son imagination.

La fièvre dura trois jours sans relâche. Francy et ses enfans, entr'autres Dolly, une de ses filles, âgée de dix-huit ans, ne cessoient de lui rendre

les soins les plus charitables. Le quatrième jour, le sang se calma, Richard dormit, et à la suite d'une sueur abondante, l'accès tomba entièrement.

Le malade, quoique foible, voulut se lever. Il s'assit dans la chambre de ses hôtes, servant à la fois de salle, de cuisine et de magasin. Là, les deux coudes sur la table, et la tête appuyée sur les mains, il rêvoit tristement; des éclats de rire, et beaucoup de caquet qui se faisoient entendre à la porte, l'interrompirent.

Une de ces femmes, désignées communément sous le nom de Bohémiennes, tenoit la main de Dolly, lui prédisoit un mariage prochain, une aisance honnête, une famille nombreuse et toute jolie, une vieillesse avancée, de la santé, de la joie, du bonheur en tout genre. La jeune personne ne se possédoit pas, enchantée par la perspective d'un avenir aussi flatteur; et la sorcière, pour la combler, char-

geoit sans cesse ses prophéties de circonstances plus agréables. Miss Dolly entre pour faire part à sa mère de sa bonne aventure, la Bohémienne la suit, attirée, en apparence, par l'espoir d'une tartine de beurre et d'une tasse de lait, dont on devoit récompenser son savoir et sa complaisance. C'étoit une femme d'une taille fort au-dessus de l'ordinaire, le teint basané, l'œil vif et parfaitement beau, une physionomie aquiline, et dont on étoit saisi au premier aspect. Richard en fut frappé, il sortit de sa rêverie pour la considérer : elle-même le fixa pendant quelque tems sans rien dire, d'un air d'intérêt ; enfin, elle approche de lui, et l'apostrophe.... Oh! oh! beau jeune homme, que faites-vous ici ?...

A ce propos, Richard, occupé surtout à se cacher, se croit reconnu, et rougit. Savez-vous qui je suis, bonne femme ? lui dit-il d'un air inquiet.....

Peut-être, lui répondit-elle, mon

métier est de connoitre les gens, souvent mieux qu'ils ne se connoissent eux-mêmes. N'ayez pas de frayeur cependant, je ne trahis personne, encore moins les jeunes gens aimables : au contraire, je suis toute à leur dévotion.

Richard la tire par la manche, la conduit un peu à l'écart. Parlez, bonne femme, me connoitriez-vous, en effet ?

Ou je ne suis pas sorcière, répond la Bohémienne.... Si vous n'êtes que sorcière, dit Richard, vos connoissances ne me donnent point d'inquiétude, et je n'ai rien à vous demander.

Mais voyez le petit incrédule ! dit la Bohémienne ; vous avez donc bien du mépris pour mon art. C'est à Oxford que vous l'avez puisé.

A Oxford, reprend Richard avec précipitation ; que parlez-vous d'Oxford, madame ? Le pasteur de Buttorf vous auroit-il dit....

On ne me dit rien, répliqua la de-

vineresse. Soyez moins incrédule, plus complaisant, et bientôt nous en saurons tous deux plus que le chapelain de Woodstock, le ministre de Buttorf, et tout le clergé d'Angleterre ne pourroient nous en apprendre. Sortons : venez avec moi sous ce maronnier. Richard la suit : ils s'asseyent. Allons, lui dit-elle, donnez-moi votre main.

Et qu'y pourrez-vous lire? reprit Richard avec humeur, et soupçonnant toujours le ministre de Buttorf d'avoir parlé sur son compte.

Bien des choses, repartit la Bohémienne; cette main, ces yeux, ce front sont un excellent livre.

Richard levoit les épaules. On peut, lui disoit-il, vous avoir donné sur mon compte le peu de lumières dont vous faites parade; mais je suis trop prévenu contre votre art, pour attendre rien de raisonnable.

Que vois-je? repliqua la Bohémienne, un esprit fort de dix-huit

ans sous un habit de livrée ! Cela me surprendroit, si j'étois moins faite aux prodiges. Regardez-moi entre deux yeux, et faites attention à ce que je vais vous dire. Dans un moment d'ici, je vous le pronostique, vous m'accorderez plus de confiance que je n'en voudrai, et me demanderez plus de choses que mon art, tout étendu qu'il est, ne me permettra de vous en apprendre. Dites-moi votre nom, votre âge....

Je ne vous dirai pas un mot, madame, vous faites profession de deviner, commencez par les petites circonstances dont vous paroissez curieuse : c'est vous mettre à une très-légère épreuve.

Quelle obstination, s'écria la moderne pythonisse ! Vous en dégoûteriez une autre ; mais nous avons des livres, et en cherchant bien, on y trouve des secrets d'une toute autre importance. Alors elle tire de sa poche un petit livret de la grosseur et de la

forme d'un calendrier, le parcourt, marmotte, et prenant un ton un peu emphatique, elle lit : « *Richard o-Ber-* » *thon, né à Londres, il y a eu dix-* » *huit ans, le jour de Pâques dernier.* »

Elle s'arrête, ferme le livre, et prenant Richard par la main ; eh bien! mon ami, nous avons, vous le voyez, le moyen de nous procurer les connoissances que l'on nous refuse.

Une sueur froide avoit saisi Richard de la tête aux pieds. On lui disoit un surnom déguisé avec soin depuis son départ du collége. On lui rappeloit des circonstances apprises dans sa jeunesse à Southam, de mistriss Hallen sa bienfaitrice, et presque oubliées depuis. Ses principes sont renversés. Il n'ajoutoit aucune foi aux devins et aux sortilèges, il y va donner trop de confiance.

La Bohémienne le fixoit, le pénétroit. Allons, jeune homme, lui dit-elle, je vous étonne un peu, mais je ne dois pas vous effrayer. Je ne sau-

rois être dangereuse pour vous. Votre vue m'a occasionné un plaisir surprenant, je suis éprise d'une affection singulière pour ce qui vous touche ; abandonnez-vous à moi, je vous réponds d'un bonheur au-dessus de vos espérances.

M'abandonner à vous, madame ! reprit Richard, en la fixant à son tour avec une sorte d'effroi. Hélas ! en vous regardant, je ne m'y sens que trop porté. Un certain je ne sais quoi, au moment où je vous ai vue, a ému mon cœur ; mais votre profession si justement décriée, m'inspiroit de la répugnance, maintenant vous me forcez à connoître la vérité de votre art ; vous m'inspirez de l'effroi ! et je m'abandonnerois à vous.....

Mon enfant, dit la Bohémienne, en le regardant d'un air attendri, et lui parlant d'un ton plein de douceur, écartez la défiance et l'effroi. Puis-je vouloir vous tromper ? Vous êtes jeune, malheureux, abandonné, pour

ainsi dire, de toute la nature. Quelles seroient mes vues? Et si je ne me sers de mon art que pour découvrir vos besoins, vos foiblesses, vous secourir et vous défendre; si mes conseils ne contrarient jamais les règles de la morale la plus scrupuleuse; s'ils ne vous engagent que dans le sentier de la vertu et du bonheur, comment pourrez-vous vous défendre de les suivre, et de vous attacher à moi?

Richard regardoit la Bohémienne avec des yeux étonnés; il la fixoit; elle ne baissoit point la vue, soutenoit ses regards: un certain air de vérité, de noblesse, de dignité même perçoit dans sa physionomie, se répandoit sur son action, et triomphoit de l'habillement bizarre et délabré qui la couvroit.

Voyant que Richard restoit dans le silence, elle fut un moment sans l'interrompre; puis, démêlant dans ses regards une sorte de décision: les momens sont chers, reprit-elle, ou

mon art me trompe, ou votre ame est déchirée par bien des passions dont il faut modérer l'activité. Vous êtes inquiet de votre sûreté, de votre existence, et ne l'êtes pas pour vous seul...

Oh, qui que vous soyez ! s'écria Richard, mortelle, ange ou démon favorable qui venez me secourir dans cette solitude, puisque rien n'échappe à votre connoissance, dites-moi qui je suis, où je dois aller, comment pourrai-je me tirer d'un séjour si dangereux pour moi ? Comment pourrai-je m'éviter moi-même ? Je me hais, je m'abhorre, je me déteste.

Modérez ces excès, reprit la Bohémienne, ils tiennent d'un désespoir qui n'est ni raisonnable, ni même fondé. Donnez des bornes à votre curiosité. Vous en êtes où je vous avois promis que vous en viendriez bientôt. Vous ne vouliez rien apprendre de moi ; maintenant vous voulez tout savoir, et même les choses dont il seroit dangereux de vous instruire avant le

tems. Vous n'êtes point ce que vous paroissez être, il ne m'est pas permis de vous en dire davantage. Malheureux être, dégradé par la faute des auteurs de vos jours, méritez par votre résignation, votre douceur, votre patience, de revenir à votre place. Ignorez-vous jusque-là. Laissez-moi prendre soin de votre conduite : je veux une obéissance aveugle. Sir Georges lassé de ses vaines poursuites, a abandonné votre trace, qu'on a su lui dérober. Ses gens sont de retour, et un déguisement va vous mettre hors d'état d'être découvert en sortant d'ici. Sous quelque forme que vous me voyiez, n'en concevez point de surprise, aucune ne me sera naturelle; mais tout sera relatif à votre repos, à votre sûreté, à votre bonheur, devenu désormais l'objet de mes desirs les plus chers.

Rien n'égaloit la surprise, l'agitation de l'ame du pauvre Richard; le prodigieux savoir de la Bohémienne,

dont il demeuroit convaincu, l'imposant de sa figure et de ses discours, ce qu'il y avoit de flatteur dans ses promesses, auroient pu l'ébranler, sans mériter sa confiance : un mouvement plus fort l'entraînoit. Partagé entre la crainte et le respect, il sentoit son cœur se porter vers elle, lui baisoit la main, et la mouilloit de ses larmes.

J'ai vaincu, Richard, lui disoit-elle, vous êtes désormais à moi. Allons, mon fils, permettez-moi dès aujourd'hui ce nom si tendre, vous m'entendrez un jour vous le donner avec plus de satisfaction.

Hélas ! dit Richard, jamais personne ne me l'a donné... Je le sais, mon ami, repliqua la Bohémienne, vous avez été privé d'une grande douceur, et je veux vous en dédommager ; mais il faut m'ouvrir votre cœur, avec toute la confiance due à celle que vous nommerez d'un nom si tendre...Avez-vous oublié miss Dorothée.

Oh ciel ! madame, s'écria Richard,

vous me percez le cœur... Non, je ne l'oublierai jamais ; ses bontés si mal reconnues, la tendresse, l'estime de ses parens que je lui ai peut-être fait perdre, feront le malheur de ma vie. Hélas ! madame, le fond de mon cœur étoit innocent, ou me paroissoit l'être. On voulut me désiller les yeux : je ne voulus pas les ouvrir ; mais j'étois, sans le savoir, coupable de la dernière ingratitude : elle a pensé me coûter la vie... Vous étiez bien imprudent, mon enfant, repartit la Bohémienne. Sir Georges et milady l'ont été plus que vous...

Je suis bien puni, reprit Richard. J'ai offensé miss Dorothée... Je ne puis la voir ; je ne puis vivre séparé d'elle : je ne tarderai pas à mourir....

Il ne faut pas, mon fils, vous livrer à des idées si funestes ; vous aimez ardemment. Il est sans doute malheureux pour vous d'avoir conçu une passion si violente pour une personne dont l'état paroît avoir aussi peu de

proportion avec le vôtre ; mais... la fortune a ses vicissitudes.

Ciel ! s'écria Richard, comblez toujours de vos faveurs l'aimable Dorothée, ne permettez pas qu'elle tombe jamais assez bas, pour que je puisse aspirer à elle sans la faire rougir.

Voilà un sentiment noble, mon fils, il vous rend digne d'un meilleur sort. Je ne vous conseille point de vous livrer à des espérances trop flatteuses ; mais conduisez-vous sagement ; les circonstances peuvent s'arranger de manière que miss Dorothée puisse accepter un jour votre main, sans être dégradée à ses yeux, ni aux vôtres....

Elle m'épouseroit un jour ! dit Richard, avec un transport qui tenoit de la convulsion. Vous voulez que je l'espère, madame....

Je ne veux, reprit la Bohémienne, ni de ces transports, ni de ces folles confiances ; pensez que la prudence humaine, aidée des secours du ciel, peut opérer d'heureux changemens en

votre faveur, si vous y contribuez par votre retenue, par votre sagesse. Livrez-vous entièrement à ma conduite, et commencez à quitter l'habit que vous portez, il vous exposeroit beaucoup, en tout autre lieu que dans cette espèce de désert. Rentrons dans la maison, je vais vous en donner un propre au déguisement qui vous est nécessaire.

La Bohémienne se fait conduire par Richard au petit cabinet où il avoit passé la nuit ; elle lui ordonne d'y rester, de l'y attendre. Un quart-d'heure après, elle rentre les mains pleines de hardes de femmes très-simples, mais très-propres, achetées de la bonne femme Francy, et aide à Richard à s'en revêtir. Dès qu'il fut habillé, elle le fait asseoir. Ecoutez-moi bien, lui dit-elle. Je mets en œuvre un innocent stratagême. Vous en connoîtrez un jour toute l'utilité. Songez maintenant, soit par vos actions, soit par vos discours, à ne pas me démentir.

La fermière et sa famille demeurent persuadées que vous êtes fille de Tom-Cawsson, gentilhomme du comté de Kent : votre nom est Arabelle. On vouloit vous donner un mari d'un âge peu proportionné au vôtre ; vous avez fui la maison paternelle pour vous dérober à ce lien. Vos parens ont donné commission de vous chercher dans toute l'Angleterre. Votre père oubliant votre égarement, vous tend les bras; suivant vos traces, depuis trois mois, il a découvert votre séjour dans un château des environs, il est à dix milles d'ici. Je pars pour l'avertir; il viendra sans doute vous chercher après-demain matin ; tenez-vous prête à le recevoir. Adieu, miss Arabelle Cawsson, vous ne tarderez pas à me voir.

A peine la Bohémienne étoit sortie, que Dolly et sa mère entrent. Ah ! ah ! miss, lui dirent-elles, nous avions toujours soupçonné la vérité. Vous avez l'air délicat, la voix flutée, et

cet habit de livrée vous alloit si mal ; on voyoit bien qu'il n'étoit pas fait à votre taille. Enfin tout ira bien pour vous ; Master Cawsson votre père doit arriver après-demain. Tranquillisez-vous. Vous ne mangez rien depuis trois jours : cette conduite n'est pas raisonnable.

La harangue embarrassa Richard; il étoit peu fait au mensonge, rougissoit aisément, et en gardant le silence, il joua très-naturellement son rôle. La différence du sexe avoit rendu jusqu'alors Dolly et sa mère très-réservées avec lui ; dégagées de toute crainte, elles lui firent des caresses un peu vives, et rendirent son personnage plus difficile à soutenir. Cependant la soirée et la journée du lendemain se passèrent sans qu'il se fût démenti.

Le jour désigné pour le départ de la fausse miss Arabelle pointoit à peine, deux hommes paroissent à la porte de la ferme ; ils étoient à cheval, et en conduisoient un en lesse proprement

harnaché. On étoit levé, et miss Arabelle préparée à toute aventure.

Les cavaliers descendent, un d'eux s'adresse au frère de Dolly, et demande si miss Arabelle Cawsson n'est pas dans cette maison. A cette question, la fausse miss elle-même se présente; le plus apparent des deux cavaliers, le visage presque couvert d'un colet de redingotte, vient à elle avec précipitation, l'embrasse avec tendresse. L'autre cavalier lui amène sa monture, l'aide à monter. Le père de miss paroissoit occupé à parler aux gens de la ferme, et à les remercier. Toutes ces opérations furent vives, et la compagnie un moment après étoit en route.

Richard travesti, marchoit sur les traces des deux conducteurs inconnus de lui: sans doute ils étoient envoyés par la Bohémienne. Mais de quelle nature étoit cet être secourable dont il recevoit des secours ? Les études avoient décrédité dans son esprit la

chiromancie, la magie et tous les prétendus arts de cette espèce. Il ne pouvoit concevoir un devin ou un sorcier, qui ne fût pas un fripon. Par quelle médiation d'ailleurs les prodiges qui le surprenoient pouvoient-ils s'opérer? Sa religion lui permettoit-elle d'accepter des secours dont la source étoit inconnue, et pouvoit être suspecte? Mais on lui parloit de le conduire dans le sentier de l'honneur et de la vertu: un être corrompu par essence, et mal intentionné, pouvoit-il tenir ce langage, et prendre de semblables engagemens? Flottant entre tant d'idées qui se contrarioient entr'elles, plein de la lecture des ouvrages de Platon et d'Apulée, il se rappelle le démon de Socrate; un instant après il va plus loin encore en fait de crédulité, il rêve de génies et de fées. Rien ne lui paroît vrai: il trouve de l'apparence à tout, mais il se promet bien d'examiner scrupuleusement les conseils qu'il pourra recevoir, ou les ac-

tions dans lesquelles on l'engagera, pour en démêler les principes.

Après trois heures d'une marche assez vive, la cavalcade arrive à Honyton, à la porte d'une auberge. Un des cavaliers prend les devants, et entre dans la maison ; l'autre reste pour donner la main à la fausse miss, à la descente de cheval. On la fait entrer dans une salle basse. Elle y étoit seule. Un jeune homme assis sur la porte en dehors paroissoit être dans le plus violent désespoir, et jetoit les hauts cris. Richard s'assied en silence, trop plein de sa propre aventure pour pouvoir s'occuper de celle d'autrui. Un instant après, une servante d'auberge vient lui dire de la suivre. Monsieur votre père, lui dit-elle, vous attend dans la chambre qu'il a choisie pour se reposer, et je vais vous y conduire ; Richard la suit. La servante lui montre la porte, et se retire : il entre, et trouve un homme d'une taille mince, mais assez haute et proportionnée,

d'une figure noble, très-revenante, d'un maintien aisé, décent; cavalier de trente à trente-cinq ans, à-peu-près. Cet homme l'aborde d'un air familier et libre à la fois, l'embrasse. Eh bien, lui dit-il, ma chère miss, êtes-vous fatiguée ?.

Richard très-embarrassé des politesses de l'inconnu, les reçoit froidement, l'examine de la tête aux pieds, et ne se rappelle point de l'avoir vu nulle part. Celui-ci rit de son embarras. Vous ne remettez point ma physionomie, ma chère miss ; cependant je n'en ai pas pris une absolument méconnoissable. Il y a deux jours, vous étiez garçon, vous vous appeliez Richard, et j'étois votre mère ; ce matin vous étiez fille de Tom Cawsson, et j'étois votre père ; mais je ne suis plus un lourd gentilhomme campagnard, je suis le capitaine Sentri, officier, attendant la réforme, et vous êtes ma fille. Allons, poursuivit-il avec gaité : vive miss Bekit Sentri, et faites-moi

connoître qu'elle est digne par ses sentimens d'appartenir à un homme dont l'Etat est content, et qu'on en récompensera bientôt, en le mettant sur le rôle des mortes-paies.

Hélas! répondit Richard, vous êtes ce qu'il vous plaît d'être, dites-moi ce que je dois être moi-même. Je reste fille; cela vous plaît; mais ce ne sera, je m'en flatte, qu'en apparence.

Le soi-disant capitaine sourit de la frayeur de sa fille prétendue. Le rôle d'une jeune et jolie personne, lui répondit-il, n'est pas à dédaigner; mais je ne prétends point gêner votre goût à cet égard. Le bien de vos affaires exige ce déguisement pour un tems; songez à ne pas vous écarter de votre rôle, et s'il vous confond avec des personnes du sexe dont vous avez l'apparence, préservez-vous surtout des écarts du vôtre; si vous veniez à vous oublier, je suis vindicatif, et ne répondrois de rien.

Cette menace faite d'un ton sérieux, fit faire quelques réflexions à Richard, et lui fit paroître son ajustement plus incommode. Sans doute, dit-il au capitaine, vous me délivrerez bientôt de cette sujétion.

Au contraire, répliqua celui-ci, vous aurez tout le tems d'en prendre l'habitude : je ne sais pas même si vous resterez anglaise ; cela ne convient point à vos intérêts ni à mes vues.... Vous serez galloise.

Galloise ! moi, cela ne se peut. Je ne saurois être Gallois ni Galloise ; je n'ai jamais été au pays de Galles.... Je n'entends pas un mot du jargon....

Tout dans ce monde n'existe qu'en apparence, répliqua le capitaine. Moi, qui vous parle, je ne suis pas moi, mais un autre, et vous me connoîtrez un jour. Vous ne serez ni miss Bekit Sentri, ni Galloise ; vous paroîtrez l'être : au reste, il ne faut pas employer le merveilleux à tout. Nous allons prendre le chemin du pays de

Galles : vous y serez en bonne maison, et quand vous serez instruite comme vous devez l'être, je vous produirai sur la scène où je veux vous faire réussir.

Richard, la tête pleine de tant de discours énigmatiques, restoit dans le silence : sa physionomie caractérisoit son étonnement et son embarras. Le pauvre enfant, disoit le capitaine, il est absorbé : il faut que je lui parle de miss Dorothée.

Miss Dorothée ! reprit vivement Richard, avez-vous quelque chose à m'en apprendre ?... Vous lui tenez bien au cœur, reprit le capitaine... Elle est donc bien malheureuse, reprit Richard ... Elle a, répond le capitaine, reçu quelque légère consolation. Elle avoit bien des reproches à essuyer; mistriss Brown sa tante, femme pleine de bonté et d'indulgence, l'en a défendue. Qu'elle sorte de la maison, cette fille sans sentiment, disoit sir Georges. Je la recevrai dans la mienne, disoit

la bonne tante... Je la déshérite, ajoutoit le baronnet... Elle aura tout mon bien, répondoit la dame... C'est une ordure, c'est une horreur, disoit milady Nettling, je ne puis la voir. Et moi, répondoit la tante, je ne pourrai la voir assez. Je la chasse de chez moi, crioit le baronnet. Et moi, disoit mistriss Brown, je l'emmènerois sur-le-champ à ma terre, si on pouvoit la transporter sans risques.

Elle est donc malade? s'écria Richard d'un air alarmé.

Tout est calmé, dit le capitaine, elle va mieux. Elle suivra sa tante. Déjà elle n'est plus obsédée par son père et par sa mère. Ils sont partis tous deux pour une de leurs terres dans le comté de Derbent; et je me trompe fort, ou les plus grandes inquiétudes de miss Dorothée roulent aujourd'hui sur l'incertitude du sort de son pauvre Richard.

Cette chère miss, dit Richard; elle m'aimeroit! elle s'inquiète pour moi:

ah! Monsieur, vous voulez me flatter... Mais dites-moi... Je ne puis vous en dire davantage, ma chère Bekit, dit le capitaine, en s'éloignant un peu d'un air distrait, et paroissant arrêter ses regards sur quelque chose qui se passoit dans la cour de l'auberge. Le compagnon de voyage du capitaine et de Richard y parloit à ce jeune homme éploré que le dernier avoit vu à la porte du salon, lors de son entrée à l'auberge. Cet homme, domestique en apparence du capitaine, abandonnant la conversation dont il étoit occupé, monte dans la chambre, et vient avertir la jeune miss et son père qu'on va leur servir à dîner.

Tom, lui dit le capitaine, quelle raison a ce jeune homme de se désoler.

C'est, répondit Tom, le fils d'un fermier du voisinage Pendant l'absence de son père, il a pris un cheval de la ferme pour aller voir une course à Culliton. En revenant, un voleur le

rencontre dans un sentier creux et détourné, à un mille d'ici, le force à changer de surtout avec lui, et lui enlève le cheval. Le jeune homme n'ose retourner chez son père.

Tom, dit le capitaine, le voleur ne savoit pas le mérite du surtout dont il s'est défait. Dites au jeune homme de fouiller au fond de la poche droite, il y trouvera une bourse et des guinées, dont la vue consolera son père de la perte d'un assez mauvais cheval.

Tom descendit avec précipitation, et bientôt après le capitaine et Richard, par la fenêtre, furent témoins de la joie excessive du paysan, à la vue du trésor qu'on venoit de lui découvrir. C'étoit en apparence une vingtaine de guinées. Pendant qu'on examinoit cette scène, le dîner fut servi. On mangea, et on se remit en route.

A rendre compte de la situation de l'esprit de Richard, de ses idées, de ses réflexions, de ses imaginations, de ses surprises, on tomberoit dans la

monotonie. La petite troupe, après avoir marché lestement, arriva le soir à Bridgewater. Richard à peine remis de la fatigue occasionnée par un violent accès de fièvre, et quatre jours de diète, témoigna de l'inclination pour le repos ; il fut décidé que la marche seroit suspendue le lendemain. Dès le même soir, Tom, ce domestique apparent du capitaine, fut envoyé, on ne sait où, sous prétexte d'une commission dont le maître se réserva la connoissance.

Des Français, prisonniers de guerre, remplissoient l'auberge où le capitaine et sa fille prétendue étoient descendus. Il y avoit parmi eux un enseigne de vaisseau, deux gardes-marine, un chirurgien et deux pilotes. Ces étrangers, trompés par le déguisement de Richard, et frappés des agrémens de sa figure, en le voyant, s'écrièrent assez haut pour être entendus de lui ; voilà une très-jolie miss. Le capitaine et miss Bekit parurent ne point faire at-

tention à un compliment indirect fait en langue étrangère, et peut-être assaisonné d'une exclamation tant soit peu marine. Richard se coucha, et dormit la grasse matinée. Le capitaine sortit de très-bonne heure.

Vers les onze heures, Richard venant de se lever, aidé par une fille de l'auberge, cherchoit à donner de la bonne grace à son ajustement, lorsqu'on entendit beaucoup de bruit dans la maison. Les officiers français y entroient en jurant. La populace les suivoit, et leur jetoit des pierres. Ils ferment la porte sur eux. Bientôt après un connétable, armé de son bâton, l'assiège, frappe à grands coups, et ordonne d'ouvrir de la part de la justice. L'hôte vouloit obéir ; les Français l'en empêchoient. En dedans, en dehors de la maison, c'étoit un vacarme épouvantable.

Richard, curieux de son naturel, sortit de sa chambre, et demanda en français aux prisonniers, le sujet de la

dispute. Ceux-ci, charmés de trouver une demoiselle anglaise instruite assez pour les entendre, répondirent : *Les gens du peuple nous ont insultés et frappés mal à propos, nous les avons repoussés. Il est étonnant qu'on se soit porté contre nous à de tels excès ; nous sommes sous la sauve-garde du gouvernement : on veut sans doute pousser plus loin l'insulte ; mais avant de le souffrir, nous nous ensevelirons sous les ruines de la maison.* En disant cela, ils s'armoient de leurs épées, et délibéroient s'ils feroient, ou non, une sortie sur la canaille.

Richard ignoroit le fond de l'aventure, n'entendoit rien au droit des gens, et ne sut à qui donner raison. Il voyoit beaucoup de colère et de résolution en dedans la maison ; il mettoit la tête à la fenêtre, et distinguoit un homme de bonne mine, simplement vêtu, animé de fureur, et excitant celle de la populace. *J'en aurai vengeance,* crioit cet homme ; *J'irai au juge de paix, à l'amirauté, au parlement,*

au roi. Qu'on enfonce la porte, qu'on démolisse, s'il le faut, la maison.

Le désordre étoit extrême, et le danger assez grand pour les deux partis. Tout-à-coup le capitaine Sentri paroît dans la rue, il aborde d'un air honnête l'homme qui haranguoit la foule, et le connétable.

M. Orchard, leur dit-il, et vous M. l'officier de paix, les personnes que vous prétendez arrêter ici par violence, sont des prisonniers de guerre dignes de vos égards. S'ils vous ont offensés, s'ils ont troublé le bon ordre, s'ils doivent des réparations, des dédommagemens, je les connois, et me rends caution pour eux de dix mille livres sterlings. S'ils doivent aller chez le juge de paix, ils y viendront avec moi sans contrainte. Faites écarter la foule. Dès que serai entré dans la maison, la porte s'en ouvrira pour vous, et lorsque vous vous serez instruit de l'affaire, vous vous saurez gré d'avoir observé les ménagemens que je vous conseille.

Le

Le connétable se tourne vers M. Orchard. Monsieur, lui dit-il, il y a dans dix mille livres sterlings de quoi payer bien des têtes cassées, et remplir toute l'étendue des dommages-intérêts prononcés par un jugement. Ce monsieur, en montrant le capitaine Sentri, parle en honnête homme qui sait les lois du royaume, et, comme officier de justice, j'opine que vous devez vous tranquilliser et le laisser faire.

M. Orchard fut obligé de déférer à l'avis du connétable : celui-ci fait un signe de son bâton et un cri. La populace entend le signal, s'écarte, et le capitaine se présente à la porte, qui lui est ouverte sur-le-champ. Il aborde les officiers Français d'un air aisé, et leur adressant la parole dans leur langue, avec une facilité surprenante ; messieurs, leur dit-il, un homme d'honneur, un des plus riches fermiers des environs se croit offensé par vous ; je connois votre innocence, et puis la

faire connoître ; mais il faut l'en convaincre lui-même, et mettre l'officier de justice en état de faire son rapport. Tous deux sont disposés à entendre raison, et vous leur devez, par égard pour votre repos, les éclaircissemens qu'ils désirent.

Les officiers Français se rendent à des propositions aussi raisonnables. La porte s'ouvre. M. Orchard et le connétable sont admis. On les fait asseoir, et le capitaine Sentri entre en matière.

De quoi vous plaignez-vous, M. Orchard ? Ces messieurs n'entendant point notre langue, je me charge de répondre pour eux.

Ces Français, reprit le bon fermier, rencontrent une de mes filles au sortir de l'église, comme elle traversoit le pré pour se rendre à la maison, ils sont trois : ils l'insultent. Quelques jeunes gens du village surviennent, et veulent prendre la défense de ma fille, on les a assommés. Pendant ce tems, on a vu un camarade des agresseurs

enlever mon enfant. Je sors de l'office, j'apprends ces outrages...

Calmez-vous, M. Orchard, dit le capitaine, votre fille n'a point été insultée; elle n'est point enlevée. Ces trois messieurs ayant chacun un bouquet, se sont trouvés sur son passage, lui ont fait la politesse de le lui offrir: elle s'en défendoit; ils n'entendoient pas son langage: elle ne comprenoit rien au leur. Pendant une conversation aussi mal suivie, cinq jeunes gens de la paroisse se sont avancés, ont attaqué ces messieurs, en ont été bien reçus: votre fille effrayée étoit prête à se trouver mal, un honnête Anglais est venu lui offrir le bras, et l'a reconduite chez vous; elle y est. L'origine de la dispute, les trois bouquets, sont encore sur le champ de bataille.

Vous m'assurez de cela, monsieur, dit le fermier au capitaine? Oui, monsieur, répondit celui-ci, et je m'offre pour caution de la vérité de mon rapport. En ce cas, reprit le fer-

mier, ceux qui ont été maltraités peuvent aller chercher des dédommagemens où ils voudront, et faites agréer, je vous prie, à ces étrangers, les excuses que je leur fais de m'être prêté aux emportemens de quelques étourdis de ma nation. Vous voudrez bien ensuite m'accompagner chez le juge de paix avec le connétable, pour arrêter les suites de cette affaire.

Pendant la négociation, les officiers avoient les yeux attachés sur le capitaine et le fermier; ils ne concevoient rien à la conversation; mais ils voyoient la physionomie de M. Orchard se calmer comme par degrés, tandis qu'il régnoit un air de mécontentement sur celle du connétable. Le capitaine s'approche des Français : tranquillisez-vous, messieurs, leur dit-il, le tulmulte est appaisé. M. Orchard reconnoît son tort, et vous prie d'oublier la part qu'il a prise à l'insulte dont vous avez droit de vous plaindre. Les Français firent une inclination à M.

Orchard, il la leur rendit, et les trois Anglais sortirent.

Richard, seul témoin de l'aventure, (l'intelligence des deux langues l'avoit mis à portée de n'en pas perdre un mot) resta avec les étrangers. Le plus âgé des trois s'approcha de lui : aimable miss, lui dit-il, nous ne comprenons que la moitié de ce qui se passe; mais, selon toute apparence, nous avons les plus grandes obligations à M. votre père. Convenez-en : il parle un français trop pur, il montre trop d'inclination à nous servir, pour ne pas être Français lui-même.

Il vient de faire le devoir d'un véritable Anglais, répliqua Richard : *il l'est sans doute.* Cette réponse coûta quelque chose à sa franchise. Plus il voyoit le capitaine, et moins il parvenoit à le définir. Une heure s'étoit à peine écoulée, lorsque celui-ci rentra dans l'auberge. Miss, dit-il à la fausse Bekit, prenez votre chapeau et

vos gants : l'honnête M. Orchard nous engage à dîner, et nous y allons.

L'air sérieux du capitaine, et la tournure de la proposition déconcertèrent presque Richard. Assurément, monsieur, répondit-il, fait comme je le suis, vous ne devriez pas chercher à me montrer : quel personnage voulez-vous que je joue parmi des inconnus ?

Celui, répondit le capitaine, d'une jeune personne sans usage du monde et sans maintien, que tout embarrasse ; celui de ma fille, enfin. Vous avez bien des dispositions à le remplir ; mais vous avez besoin de vous y perfectionner. Je ne suis pas mécontent de la façon dont vous vous êtes conduite hier dans le chemin, et ce matin dans cette auberge ; mais il faut vous essayer sur un théâtre plus étendu, où l'on vous voie plus long-tems, et de plus près.

Richard, déterminé jusqu'à un certain point à se laisser conduire, obéit, sans faire d'autres représentations au

capitaine, et tous deux se rendirent au lieu de l'invitation.

Sous le plus grand air de simplicité, la maison de M. Orchard respiroit l'aisance et même l'abondance; la candeur, la bienveillance étoient peintes sur la physionomie des personnes dont sa famille étoit composée. Mistriss Orchard, et trois filles éblouissantes de fraîcheur, de jeunesse et d'agrémens, viennent au-devant de Richard, et le préviennent par les embrassemens les plus affectueux; deux grands garçons nerveux, et bien bâtis, lui tirent leur révérence, d'un peu moins bonne grace, mais cependant avec une modeste assurance. On se met à table; on peut se figurer un repas fait à la campagne, chez un riche fermier: plus de propreté que de recherche et d'élégance; plus d'abondance que de goût; du bon cœur sans démonstration, des attentions sans ménagemens, de la franchise sans ouverture, de la bonne humeur sans gaîté, des mets

succulens sans être assaisonnés ; de la bierre du tems du roi Jean, et de six sortes de poudings. On vouloit deviner les goûts du capitaine et de Richard, et on les servoit sans relâche. La fausse miss étoit l'objet des agaceries des jeunes demoiselles, qui la regardoient comme leur compagne, et des œillades amoureuses des jeunes gens, qui la trouvoient fort à leur gré. Le repas fini, M. Orchard et ses fils demeurèrent à table avec le capitaine; Mistriss Orchard et ses filles conduisent Richard dans une autre chambre où on avoit dressé un cabaret chargé de liqueurs.

Quand les femmes se crurent seules entr'elles, les filles de mistriss Orchard jusque-là retenues dans les avances qu'elles avoient faites à Richard, se livrèrent un peu davantage, et lui firent les caresses les plus vives, les plus capables de le flatter. La situation de la fausse miss étoit très-embarrassante : l'ingratitude n'étoit

point dans son caractère ; et la bienséance vouloit qu'il rendît honnêteté pour honnêteté. S'il se livroit un peu, il craignoit bientôt de se livrer trop. Les objets étoient agaçans : il se voyoit au moment de repousser ou de fuir. Heureusement MM. Orchard et le capitaine entrèrent. L'aîné apportoit un violon, et le cadet un tambourin ; on proposa de danser, et le capitaine Sentri ouvrit le bal avec madame Orchard, et dansa l'orn-pipe, avec les graces d'un homme de cour, le feu, la légèreté, la force d'un jeune homme. Mlles. Orchard firent admirer à leur tour leurs graces naïves. Tout alloit bien, lorsque l'aîné de la maison vint prier Richard à danser ; celui-ci s'en excusoit sur son ignorance. Allons, Bekit, disoit le capitaine, vous n'avez jamais dansé ; mais la compagnie est remplie d'indulgence. Il faut, ma fille, savoir s'amuser, et contribuer à l'amusement des autres. On a d'abord mauvaise grace ; on ne sait ce qu'on

fait : ensuite on se perfectionne par l'exercice. Faites deux tours de chambre ; écoutez la mesure, et figurez. Richard ne put se dispenser d'obéir. Il s'en acquitta mal. Partout ailleurs on auroit ri. Où il étoit, on lui sut bon gré de sa complaisance : elle lui valut les embrassemens des dames, et par-dessus tout, ceux du capitaine, qui le serroit dans ses bras avec une tendresse extraordinaire. L'heure du thé survint : on en prit, et on se sépara, en se promettant de ne jamais s'oublier.

Richard revenoit à l'auberge avec le capitaine. Je ne puis, lui disoit celui-ci, ma chère Bekit, trop applaudir à votre complaisance pour mes volontés: elle achève de vous gagner mon cœur. Je vous aurois fait chanter tantôt ; mais vous vous en acquittez trop bien, et si je vous eusse fait développer devant nos hôtes, un talent aussi correct, dont ils ne sont pas à portée de faire l'école, la politesse n'auroit pas été obligeante pour eux. J'ai mieux aimé vous faire danser ; votre mala-

dresse même a prouvé l'envie que vous aviez de leur être agréable.

Richard s'entendant toujours traiter de Bekit ou de miss, dit avec douceur. Vous m'avez, monsieur, habillé en fille : oubliez-vous que je ne le suis pas; ces jeunes personnes tantôt....

Je vous entends, dit le capitaine, elles vous auront mis dans l'embarras; mais il faut des épreuves de cette nature pour vous préparer à de plus grandes. Quittez ce petit ton boudeur et mécontent, surtout ni de monsieur, ni de madame avec moi. Je suis votre père ou votre mère, selon l'occasion, et vous proteste, soit que je vous sois l'un ou l'autre, que le ciel ne pouvoit vous en donner un plus tendre. Le capitaine craignant d'avoir mortifié Richard par cette petite réprimande, l'embrassa avec une tendresse si marquée, que celui-ci en fut ému, et y répondit. Ils entroient à l'auberge. Un homme en uniforme aborde le capitaine. Eh bon jour, lui dit-il, mon

brave commandant. Ah ! ah ! c'est vous, sergent ? Oui, mon commandant, c'est votre serviteur Harry Baggot.... Je vous croyois à Bath, Baggot, on vous avoit donné un congé pour aller prendre les eaux. J'y allois, mon commandant. J'ai trouvé un de mes anciens camarades, tenant taverne : il m'a proposé d'essayer de son cidre et de sa bierre; je sens que je me rétablis : si cela continue, je laisserai couler l'eau à la mer.

Mais, Baggot, dit le capitaine, on vous a envoyé votre congé absolu à Bath. Vous êtes libre désormais. Votre décompte est fait, votre argent consigné à l'amirauté : vous pouvez le recevoir sur votre quittance. La somme est honnête, Baggot, et vous mettra en état de vous établir avec agrément dans quelque endroit de l'Angleterre que vous vouliez choisir.

Que le ciel vous en récompense mille fois ! s'écria Baggot dans l'enthousiasme où le mettoient tant de bonnes

nouvelles. J'apprends que cette jeune demoiselle est votre fille; puissiez-vous tous deux être comblés de bénédictions! Ah, miss, pardonnez-moi la hardiesse, vous avez pour père le plus brave, le plus digne officier qui soit dans les troupes.

Je suis, mon cher Baggot, dit le capitaine, bien sensible à ces témoignages de votre amitié et de votre bon cœur; puis se tournant du côté de Richard : ma fille, lui dit-il, je n'ai pas d'argent sur moi, donnez au sergent de quoi boire à notre santé.

Richard regarda le capitaine d'un air étonné; mais, mon père, comment donnerai-je de l'argent? je n'en ai pas. Vous devez en avoir, ma fille, reprend le capitaine : souvenez-vous de l'histoire de ce jeune homme que nous rencontrâmes hier, et cherchez dans vos poches.

Richard cherche, et parmi de petites nippes propres à l'usage d'une femme dont il ne se croyoit pas pos-

sesseur, il trouve une bourse remplie d'or, assez bien nourrie, en tire une guinée, et la donne au sergent. Celui-ci remercie et prend congé. Richard, la bourse à la main, se tourne du côté du capitaine; que ferai-je, monsieur, de cet argent-ci ?..... Du bien, ma fille; je vous conseille de n'en pas perdre une seule occasion : elles sont toutes précieuses.

Vous me choisissez donc pour votre aumônier, dit Richard : je me tiens honoré de l'emploi, et m'en acquitterai.

Le lendemain, le capitaine et son élève partirent de grand matin. Le jour se passa sans événement. Le soir ils s'arrêtèrent dans un petit village. Un bouchon en assez mauvais ordre étoit le seul gîte où l'on pût y passer la nuit. Une chambre unique, un lit qu'il faut partager, en sont toutes les ressources. Après un léger repas, Richard, jeune, et peu fait à la fatigue, s'endormit sur-le-champ, et resta sur

une oreille jusqu'à neuf heures du matin. Le soleil dardant alors sur son lit, il se réveille ; il ouvre les yeux, et ne voyant pas le capitaine Sentri à côté de lui, il écarte un peu le rideau, et le cherche dans la chambre. Le capitaine n'y étoit pas.

Une femme, assise contre une table, le dos presque tourné au lit, dans un déshabillé leste, et couverte d'un peignoir, faisoit sa toilette.

Richard, surpris de cette apparition, s'avance doucement sur le pied du lit, pour regarder le nouvel hôte admis à partager leur petit appartement.

C'étoit une femme entre deux âges, d'un air extrêmement noble, le teint uni et assez frais, sans beaucoup d'éclat, ayant de beaux cheveux, parfaitement noirs, qu'elle paroissoit très-attentive à arranger ; elle jeta, par hasard, les yeux sur le pied du lit, et vit la tête de Richard sortant entre les rideaux.

Elle se lève, vient précipitamment au lit; eh bien, dit-elle d'un air caressant et gai, d'une voix douce, comment ma petite miss a-t-elle passé la nuit?

Richard ouvrant ses yeux de toute leur largeur, envisage la femme qui lui parle, l'examine pendant quelque tems, compare ce qu'il a vu à ce qu'il voit. Il croit reconnoître quelques traits de la Bohémienne et du capitaine, mais très-embellis. La taille semble plus haute, le maintien est tout autre: ce n'est plus la même action, le même jeu de physionomie.

Oh ciel! dit-il, madame, c'est vous. Encore, madame! reprend la femme en peignoir. Vous êtes une petite entêtée. Je suis votre mère aujourd'hui, et qu'il ne vous arrive pas de l'oublier. Levez-vous, venez m'aider: il faut acquérir de l'adresse pour pouvoir par la suite être utile à soi-même.

Richard se lève, prend ses jupons, et vient montrer, en servant sa mère,

plus de bonne volonté que d'expérience. La dame, quoique décemment, lui laissa voir assez de choses pour le convaincre qu'elle étoit parfaite dans le sexe qu'il lui avoit plu d'adopter pour ce jour-là. Dès que la toilette fut faite, la dame ordonne à Richard d'aller faire seller les chevaux : il obéit. Les hôtes du bouchon voyant la métamorphose opérée chez eux, en furent un peu surpris. Ils n'etoient pas en droit d'en demander compte : ils étoient bien payés. Ils virent partir les dames sans rien dire, et leur souhaitèrent un bon voyage.

Richard n'avoit pas le loisir de s'ennuyer en route. N'eût-il pas eu le cœur rempli d'une grande passion, les actions et les métamorphoses de son guide, leur lien, si difficile à comprendre, avec le bien qu'on lui permettoit d'espérer, eussent fourni une matière suffisante à ses rêveries.

Il falloit qu'on le conduisit par des chemins bien détournés; l'endroit où

on le fit arrêter ce jour-là pour dîner étoit encore, pour l'apparence et les commodités, au-dessous du gîte malaisé où ils avoient passé la nuit.

Richard descendu de cheval étoit assis seul dans une chambre assez grande, mais où tout étoit en désordre. La dame s'étoit écartée, sous quelque prétexte.

Trois hommes d'assez mauvaise mine, du fond d'un cabinet où ils sont attablés, voient la fausse Bekit, se lèvent, viennent à elle; l'un lui dit qu'elle est jolie : l'autre la prend par le menton : le troisième veut lui faire une caresse un peu vive. Richard se défend, crie, et donne un soufflet à l'insolent : tous trois, peu rebutés par ses rigueurs, s'acharnoient sur lui, quand la dame arrive.

Ces trois hommes avoient l'épée au côté, la dame tire du fourreau la première des trois qui lui tombe sous la main, et frappe à grands coups sur ceux qu'elle appelle les ravisseurs de

sa fille. Un des trois bandits se retourne pour lui faire tête; elle croise le fer qu'on lui oppose, et d'un coup de fouet désarme son adversaire.

Ce trait de vigueur a suspendu les attaques tournées contre Richard. La dame, l'épée haute, a l'air de Médée en fureur : ses yeux étincèlent ; elle prononce d'un son de voix rauque et élevé, des paroles dont le sens est inconnu : le son même en est effrayant. Les trois hommes, la terreur peinte dans les yeux, la regardent, l'écoutent, sortent avec précipitation, regagnent leurs chevaux attachés près de là à une palissade, prennent le galop, et disparoissent.

La dame sort un moment, va dire quelques paroles à l'hôte du bouchon, et rentre d'un air aussi tranquille que s'il ne se fût rien passé d'extraordinaire; Richard ne demandoit compte de rien; l'usage de son guide n'étoit pas d'en rendre : on dina, et on partit bientôt après, sans entrer en éclaircissement.

On ne doit point imaginer cependant que nos deux voyageurs gardassent toujours le silence en marchant. Au contraire, la conversation étoit ordinairement suivie, nourrie et animée, dès que le terrein leur permettoit de s'approcher assez l'un de l'autre.

Les différentes productions de la nature étoient presque toutes inconnues à Richard : on lui détailloit avec complaisance les façons de les cultiver, de les multiplier, et leurs différens usages. On lui faisoit connoître avec soin les lieux qui se trouvoient sur le chemin, et, si l'histoire les avoit rendus fameux, on rapportoit briévement les actions auxquelles ils étoient redevables de leur célébrité ; Richard en écoutant, pensoit lire un des meilleurs livres qu'il eût lu de sa vie.

Ils marchoient depuis deux jours dans des terreins difficiles, lorsque la dame s'adressant à son compagnon de voyage : voici, lui dit-elle, ma

chère Bekit, la frontière du pays de Galles, et nous touchons de près au terme de notre voyage. Ce soir je vous conduirai chez une dame de la connoissance de votre bon ami, le capitaine Sentri; vous savez que vous êtes sa fille : apprenez que je suis sa sœur. La bonne Galloise chez laquelle vous allez trouver un asile, a deux filles très-aimables : elles seront vos compagnes. Dans le commencement, elles ne comprendront rien à vos discours, les leurs ne seront pas plus intelligibles pour vous; c'est un avantage dont vous connoîtrez l'utilité : il vous débarrassera de beaucoup de questions épineuses, si vous n'aviez pas le tems de réfléchir et d'arranger vos réponses. Quand les dames pourront vous entendre, elles vous demanderont bien des choses relatives à leur ami le capitaine, à vous, à moi. Voici ce que vous pourrez leur répondre. Vous aviez perdu votre mère de très-bonne heure : emporté par son

goût pour les voyages, ou par les devoirs du service auquel il s'étoit attaché, votre père avoit confié votre éducation à un honnête fermier de Bridgewater, appelé William Orchard, et vous ne l'avez vu que fort peu. Vous ne me connoissiez pas davantage, moi qui suis sa sœur. Vos réponses doivent être courtes : évitez toute espèce de confidence ; votre bonheur dépend de votre discrétion. Le capitaine Sentri a eu l'attention de prévenir la dame de notre arrivée, ainsi nous devons nous attendre à être bien reçues. Demain je vous quitte ; cette séparation sera douloureuse pour moi, ma chère Bekit ; mais je veillerai sans cesse autour de vous ; cependant mes attentions vous seront inutiles, si vous ne veillez à votre tour sur vous-même. Vous pourrez vous ennuyer dans la retraite où je vous ensevelis. Tant mieux, ma chère fille, il faut apprendre de bonne heure à souffrir cette espèce d'affection de

l'ame. On y est sujet dans les plus brillantes situations de la vie, et si on ne sait pas la supporter, on est toujours malheureux, et difficilement sage.

Vous aurez ici une occupation nécessaire : c'est d'apprendre la langue du pays, pour parvenir à vous y faire entendre. Vous vous saurez gré, par la suite, d'avoir fait cette étude : et comme votre tems ne se trouveroit pas suffisamment rempli, vous pourrez vous délasser en faisant de la dentelle. Les filles de Mistriss Bullcock entendent parfaitement ce petit travail : elles vous enseigneront avec plaisir. Vous acquerrez en même tems de l'adresse, et prendrez une contenance habituelle, convenable à une personne du sexe.

Mais, madame, interrompit Richard, d'un air un peu mécontent, vous me parlez toujours de mon sexe de fille : le garderai-je encore longtems ?

Ecoutez, ma fille, reprit la dame

d'un ton fâché, il viendra peut-être un tems où vous serez au désespoir de ne l'être plus; mais, madame, dit Richard.... Mais, Bekit, reprit celle-ci, je ne suis point madame; avez-vous oublié que je suis votre tante, et croyez-vous, par vos indocilités, vos impatiences, vos aigreurs, me paroître plus digne de conserver le sexe dont je ne vous ai fait perdre encore que l'apparence. Vous êtes à moi : vous êtes ce qu'il me plaît que vous soyez, agissez pour m'obéir, et parlez pour me plaire.

Richard jeta les yeux sur la tante, et vit la sévérité dans ses regards. Porté à la respecter, à lui déférer par inclination, par habitude, par instinct, il crut l'avoir mécontentée, et fut alarmé. La dame, craignant d'avoir poussé la réprimande un peu trop loin, lui jette les bras au cou, l'embrasse de tout son cœur; il lui rend ses caresses, et l'intelligence est rétablie.

On arrive chez mistriss Bullcock; c'étoit

c'étoit le nom de la dame Galloise. Les visages, les habits, la langue, les usages, tout étoit neuf pour Richard. On accueillit la dame avec beaucoup de respect, et lui, comme la fille du meilleur ami de la maison. Il eut une chambre commode ; la mère et les filles s'étudièrent à lui rendre leur compagnie agréable, et sa tante, en partant, lui laissa lieu de se flatter que sa nouvelle société ne lui pourroit être à charge, faute d'attention de la part des personnes dont elle étoit composée. Dès le lendemain, Richard se trouva seul au milieu d'un petit peuple tout gallois ; déjà lui-même en avoit l'apparence ; une des filles de mistriss Bullcock étoit de sa taille, on lui en avoit fait prendre les habits : il ne lui fut plus permis de les quitter.

Il est naturel de vouloir écouter les autres, et s'en faire entendre ; on ne doit point s'étonner si Richard s'appliquoit au gallois de tout son

cœur. Ses progrès, quoique rapides, n'étoient pas surprenans, l'esprit et la mémoire ayant été cultivés de bonne heure par l'étude. Au bout de quinze jours, il en savoit assez pour ne se laisser manquer de rien ; quinze jours après, il pouvoit nommer par leurs noms tous les objets qui entrent dans le cercle des idées communes ; bientôt il eût été en état de soutenir une conversation ordinaire. Cette application se joignant à l'apprentissage de la dentelle, remplissoit une partie de ses momens; les rêveries, et quelques promenades solitaires autour de la maison, occupoient passablement le jour. Les nuits étoient plus longues. Il les passoit à rêver à Dorothée, à concilier les espérances qu'on lui donnoit de la voir, de la posséder un jour, avec les moyens singuliers employés par son guide. Pesant avec soin les actions dont il avoit été témoin, si quelques-unes lui sembloient extravagantes, et confondoient sa raison ; tout

étoit beau, sage, noble dans le petit nombre de celles dont il pouvoit être juge. Un desir ardent de le revoir étoit le résultat de ce combat de réflexions. Mistriss Bullcock et ses filles animoient sans cesse ce sentiment, en lui parlant tous les jours du capitaine Sentri, et témoignant leur inquiétude de ne pas recevoir de ses nouvelles. Il pensa pouvoir tirer de ces dames quelques lumières, et leur demanda si leurs liaisons d'amitié avec le capitaine son père étoient anciennes. Il y a plus de dix ans, chère miss, répondit mistriss Bullcock, qu'un de ses amis et des nôtres nous l'amena. Depuis, il nous a presque toujours regardés comme sa famille, le pays de Galles comme son pays; il nous a donné tous ses loisirs.

Mais, dit Richard, saviez-vous qu'il fût marié?... Je l'appris, il y a cinq ans, par occasion, reprit mistriss Bullcock. Une dame du voisinage, de figure revenante, d'un bon

âge, bien accommodée de la fortune, veuve d'un juge de paix, prit beaucoup d'inclination pour lui ; il paroissoit avoir de l'estime pour elle. Je fus comme chargée de négocier cette affaire. Le parti étoit très-avantageux. Je fus surprise de l'éloignement de votre père pour un semblable établissement : je le pressai, et ce fut alors, qu'en me demandant le secret, il m'avoua qu'il étoit engagé, et avoit un enfant : j'ignorai même, ma chère miss, si vous étiez fille ou garçon.

Vous connoissiez sa sœur, madame, reprit Richard. Non, répondit mistriss Bullcock. Jamais homme ne parla moins de lui, de ce qui lui appartient, que le capitaine. Ce n'est point par un effet de cette réserve de caractère naturelle à sa nation, nous autres Gallois ne sommes pas plus ouverts, pas plus francs que lui, mais il s'oublie avec les autres, et semble se perdre entièrement de vue.

Trouvez-vous, ajouta Richard, des

traits de ressemblance marquée entre ma tante et lui ?

Beaucoup, reprit la dame ; elle est moins brune, a la physionomie plus ouverte ; mais si elle mettoit la perruque blonde de son frère un peu en avant sur le nez, ce seroit son portrait.

Richard, pour ne pas s'exposer à des questions embarrassantes pour lui, cessa d'en faire ; d'ailleurs, lui disoit-on rien de propre à l'éclairer ? Voici la conclusion naturelle qu'il en tiroit. L'être singulier qui s'est chargé de me gouverner, a pris l'apparence d'un homme connu et très-estimé, pour me donner entrée dans cette maison ; mais qu'y fais-je ? A quoi peut aboutir ce stratagême ?

Six semaines s'étoient passées de la sorte, quand le capitaine Sentri surprit agréablement Richard et ses connoissances, par son arrivée imprévue. Richard ne s'avança point pour le rece-

voir, ne sachant si c'étoit le vrai ou faux capitaine. Bientôt ses inquiétudes se dissipèrent : un regard de connoissance, un coup-d'œil caressant le mirent à son aise. Le capitaine, entouré de la famille, rendoit compte des raisons de son silence : des affaires embarrassantes, heureusement terminées, en avoient été la cause. Il venoit de rendre des comptes très-importans, et relatifs aux emplois dont il avoit été chargé. Errant jusqu'alors dans les trois royaumes, il s'étoit déterminé à asseoir sa petite fortune dans le comté de Sussex, et venoit chercher sa chère Bekit pour l'y conduire. Mistriss Bullcock lui reprocha avec amitié d'avoir choisi un séjour éloigné d'elle : il s'en excusa sur des raisons d'intérêt assez fortes, et disposa les dames à le voir partir le lendemain. La conversation étoit toute en Gallois, et le capitaine remarqua avec plaisir l'air d'attention et d'intelligence de Richard.

Le lendemain on se sépara avec des marques d'affection réciproques. Richard, dans la route, marchoit derrière le capitaine, examinoit sa grace à manier un cheval, son air délibéré militaire.

A quoi rêvez-vous, ma fille? lui demanda le capitaine, en langage gallois.

Avez-vous oublié l'anglais, capitaine? répondit Richard.

Non, reprit le capitaine; mais vous ferez bien de l'oublier. D'ailleurs, je puis être le capitaine Sentri tout court pour ceux dont je suis connu; mais vous et moi, ma fille, ne nous devons-nous pas des noms plus tendres?

Je vous demande pardon, dit Richard; nous changeons si souvent ensemble de relation, qu'en vous parlant, j'oublie si je dois m'adresser à mon père ou à ma tante.

Je veux, dit le capitaine, vous

mettre à l'abri désormais de vos oublis et de vos distractions. Vous me verrez sous cette forme-ci jusqu'au moment où vous reprendrez un nouvel être. Alors je paroîtrai à vos yeux sous celle qui m'est naturelle: puissiez-vous par votre bonne conduite donner lieu à d'heureuses transformations.

LE LORD IMPROMPTU,

NOUVELLE ROMANESQUE.

SECONDE PARTIE.

NOS voyageurs arrivèrent au comté de Sussex, sans aventures dignes d'être rapportées. Ils s'arrêtèrent dans un village considérable, nommé Corn-Trée, à la porte d'un assez grand château, vis-à-vis duquel le capitaine avoit loué une maison petite, de peu d'apparence, meublée simplement, mais avec propreté. Une servante courte et robuste en composoit tout le domestique. Le capitaine Sentri renvoya sur-le-champ ses chevaux, et le petit ménage fut installé.

Le lendemain, Richard, à son réveil, trouva à côté de son lit un ajustement gallois neuf, complet, et du meilleur goût; il le considéroit : le capitaine entra. Ma chère Bekit, lui dit-il, vous devez paroître ici une franche Galloise : le jargon que vous parlez est encore trop plein d'anglicismes ; il vous décéleroit : mais la décoration, que vous allez prendre, rendra l'illusion parfaite. Je vais vous aider à arranger ce corps de jupe, à avancer ce beguin sur vos yeux et sur vos tempes. Votre physionomie conservera ce qu'elle a de piquant, votre taille ne perdra rien de son élégance : vous serez très-gentille, ma chère Bekit. Vous n'aurez plus de fatigues à prétexter maintenant; prenez l'habitude de vous lever de bonne heure. Je vous fais l'intendante de mon petit ménage : la pourvoyeuse attend vos ordres, et sur-tout parlez gallois; s'il vous échappe une phrase anglaise, je vous reconduis au pays de Galles,

et vous me perdrez de vue pour six mois. Votre gallois n'étant pas correct, la pourvoyeuse vous devinera à-peu-près ; en tout cas je vous traduirai.

Richard, novice dans son nouvel emploi, s'acquitta d'abord assez mal du rôle de maitresse de maison ; mais habitué depuis deux mois à se plier à tout, il se mit au fait de son détail, et partagea son loisir entre ses occupations domestiques, et le tabouret à faire de la dentelle.

Le capitaine sortoit et rentroit à ses heures réglées. Arrivoit-il à la maison ? il venoit à Richard avec un empressement qui paroissoit toujours nouveau, et s'en séparoit avec un regret aussi marqué. Les attentions de sa part étoient portées à l'excès. Son humeur étoit toujours égale, mais il n'aimoit pas à être contredit. Si son élève lui faisoit des questions, il répondoit avec une patience et une complaisance infinie à toutes celles

qui ne sortoient point des bornes prescrites à la curiosité du jeune homme, parloit volontiers de miss Dorothée; et toujours pour en donner des nouvelles consolantes, et se plaisoit à nourrir la douce espérance de la revoir un jour. Lui demandoit-on des choses relatives à la constitution du gouvernement, et aux mœurs des différens Etats de l'Europe, à leurs usages? on recevoit les réponses les plus satisfaisantes, les plus capables d'éclairer. Les idées étoient précises, les définitions courtes, les différences caractérisées; mais quelquefois l'élève, ou par curiosité, ou pour embarrasser son instituteur, cherchoit à jeter la conversation sur les sciences abstraites, sur les mystères de la nature. Ne me tentez point, Bekit, répondoit le capitaine d'un ton sérieux. Quand je saurois toutes les vérités, ce qui n'est pas de l'essence d'un être fini, je vous cacherois même celles que vous devez apprendre. Etudiez, arrachez, si vous le

le pouvez des secrets à la nature, c'est l'unique moyen de devenir capable et judicieux : savant, vous ne pouvez pas l'être ; il seroit sans doute dangereux pour vous de le devenir trop. Après ce trait de morale, le capitaine quittoit le ton sévère, et retomboit dans le familier et le badin.

Un matin il rentra d'assez bonne heure avant dîner Bekit, dit-il à Richard, il faut doubler notre ordinaire. Un de nos amis vient dîner avec nous ; vous m'aiderez à lui faire nos honneurs. C'est le ministre de la paroisse, un galant homme ; il aura de la peine à entendre votre gallois ; mais je vous servirai d'interprête ; du reste, il parle anglais comme vous et moi, vous ne perdrez rien de ce qu'il dira. Peut-être vous étonnera-t-il beaucoup, Bekit, mais soyez maitresse de vous-même. Réglez votre attitude, vos mouvemens. Je jugerai par la façon dont vous allez vous conduire, du fond que je puis faire, pour la suite,

sur votre prudence : ayez attention surtout de paroître moins froide à mon égard. Vous êtes du pays de Galles, on y respecte ses parens, mais on les aime encore davantage. Après cette courte instruction, Bekit préparée à quelque chose de nouveau, alla donner ordre à son ménage, et le ministre arriva pour l'heure du diner.

Il s'appeloit M. Jackmann, homme qui tiroit sur sa cinquantaine, d'assez bonne mine, de peu d'esprit, mais d'ailleurs l'apparence d'un honnête homme, et d'un bon ecclésiastique. Il avoit beaucoup d'appétit, et parla peu pendant le repas ; cependant il laissoit de tems en tems échapper des regards du côté de Bekit : elle baissoit les yeux, déjà couverts de son beguin gallois : cependant il en admira la beauté, et en fit compliment au capitaine. Ensuite il demanda à la jeune miss, si c'étoit par attachement pour la façon de se mettre dans son pays, qu'elle ne s'habilloit point à l'anglaise. Bekit crut

devoir répondre, qu'elle suivoit moins son propre goût, que celui de son cher père. La réponse étoit en gallois, mais assez mêlée d'anglais, pour pouvoir être entendue du ministre, à-peu-près.

Bekit vous trompe, mon cher pasteur, dit le capitaine; elle quittera la mode de son pays, lorsqu'elle parlera bon anglais. Bekit ne répondit rien, et la conversation tourna sur d'autres objets.

Vous avez bien fait, capitaine, disoit M. Jackmann, de venir vous établir dans ce village. La situation en est charmante, l'air y est sain, le terrein fertile, le peuple y est bon, vous ne pouviez mieux choisir un séjour dans toute l'Angleterre, pour y manger agréablement votre demi-solde. La dame du lieu, Mistriss Brown, veuve d'un homme de distinction, est une femme respectable à tous égards. Je vous en ferai faire la connoissance. Nous avons déjà parlé

de vous : elle m'a même chargé de l'excuser, sur ce qu'elle n'a pu vous rendre votre visite ; elle est incommodée depuis quelques jours. Elle vit d'ailleurs dans une grande retraite, et presque vis-à-vis de miss Dorothée Nettling, sa nièce, que les suites d'une aventure assez ridicule ont forcée de se jeter dans ses bras... Vous en aurez ouï parler, capitaine : cette affaire a fait beaucoup de bruit.

Non, répondit le capitaine, je suis très-peu instruit des aventures de la contrée...

Oh ! il faut que je vous raconte celle-ci, reprit M. Jackmann ; elle est singulière ; je la tiens de Mistriss Brown : elle s'est passée sous ses yeux.

Milady Nettling avoit un laquais beau comme un ange, chantant à ravir. Le laquais et miss Dorothée faisoient tous les jours de la musique ensemble ; il paroissoit régner entr'eux beaucoup d'intelligence. Sir Georges

crut avoir surpris son laquais faisant violence à sa fille. Il tira l'épée, fit un vacarme étonnant, ordonnant à tous ses gens de monter à cheval pour courir sur le ravisseur, qui, dit-on, s'étoit évadé. Un grand seigneur, venu de Londres exprès pour épouser miss Dorothée, s'en retourna comme il étoit venu. La jeune personne étoit déshonorée ; le croiriez-vous, monsieur ? ce laquais, ce galant, ce ravisseur étoit. . . . . (Il montroit du doigt Bekit) étoit aussi dangereux que cette jeune miss ; c'étoit une fille.

Une fille ! reprit le capitaine, en a-t-on des preuves ? Ne dites-vous pas qu'il s'étoit sauvé ?

Mille preuves, reprit le pasteur, cent mille preuves plus claires que le jour. Mistriss Brown elle-même les a vues, les a tenues dans ses mains ; le château, les domestiques, tous les paysans des environs en son convaincus. C'étoit la fille de Tom Cawsson, un riche particulier du comté de Kent :

il est venu la réclamer, l'a conduite chez lui... C'étoit une fille, vous dis-je; c'en est encore une, à moins qu'elle ne soit mariée. La réputation de miss Dorothée est parfaitement rétablie, et tout le monde a blâmé le baronnet de ses vivacités et de son indiscrétion.

Rien n'est plus singulier, dit le capitaine. Il faut étouffer de rire, dit le ministre... Miss Bekit ne rit point! peut-être ne m'a-t-elle pas entendu?. Pas tout-à-fait, dit le capitaine; mais je lui expliquerai l'aventure, et elle en rira à son tour. En finissant ce propos, le ministre acheva de vider une bouteille d'excellent vin, se leva de table, et sortit.

Richard étoit demeuré stupéfait, la bouche béante. Quoi! dit-il en anglais, dès qu'il se vit seul avec le capitaine, Dorothée est à Corn-Trée! elle croit que je suis une fille! on lui en a donné des preuves plus claires que le jour.. C'est vous, monsieur, qui m'avez joué

ce tour, vous avez aposté quelque fantôme...

Doucement, doucement, Bekit, reprit le capitaine; vous en êtes aux invectives, et vous oubliez le gallois et mon nom. Jusqu'ici j'ai été plus sage que vous; pourquoi doutez-vous de moi? Votre maitresse est à Corn-Trée: vous êtes à deux pas d'elle, vous respirez le même air, et vous vous plaignez Sa réputation étoit compromise, et peut-être perdue; elle étoit brouillée avec toute sa famille, et exposée pour l'amour de vous aux chagrins les plus amers; d'un coup de baguette j'ai changé la scène, j'ai mis les rieurs de son côté, et fait tomber le ridicule sur ceux qui méritoient plus qu'elle d'en être chargés. Je l'ai même vengée du Lord Scarecrew : il est bien mortifié aujourd'hui de l'avoir aussi légèrement dédaignée.

Elle me croit fille, ajoutoit Richard. Je ne trompe, répondit le capitaine, que ceux que j'ai intérêt de tromper;

supposez qu'elle eût cette opinion, elle ne seroit pas tout-à-fait déraisonnable; vos impatiences, votre humeur m'engageroient bientôt à la justifier. Persuadez-vous qu'il m'est aussi facile de vous faire ma fille, comme de me faire votre père. La punition seroit forte, et vous ne me pousserez point à ces extrémités. Je veux vous trouver plus docile, être content de vous, vous rendre heureuse. Cessez de vous inquiéter, quand je veille pour vous. Prenez votre tabouret : achevez ce réseau de dentelle. Je sors, et ne veux pas trouver à mon retour la trace d'humeur la plus légère. Le capitaine sortit en effet : Richard prit son ouvrage, sans savoir ce qu'il faisoit, ce qu'il devoit espérer ou craindre.

Tout avoit plu au ministre dans la maison du capitaine, ses façons, sa table, son vin, et surtout les beaux yeux de Bekit. Tant d'attraits l'attiroient vers le petit ménage, qu'il s'y rendit bientôt familier, et pour deve-

nir utile et intéressant, s'il étoit possible, il proposa d'enseigner l'anglais à la jeune Galloise. Le capitaine fit très-sérieusement part à son pupille des bonnes intentions du pasteur : celui-ci s'en défendoit, comme d'une étude inutile; il savoit mieux l'anglais que son instituteur prétendu. Apprenez toujours, ma chère Bekit, disoit le capitaine : dans le monde, si l'on ne veut désobliger personne, on est tous les jours dans le cas de se laisser enseigner les choses que l'on sait par des gens qui les ignorent. Richard n'osant persister dans son refus devient, malgré lui, l'écolier du ministre. La leçon étoit longue et pesante, car il falloit affecter une grande ignorance. Cependant le maître étoit facile à tromper. S'il échappoit à Richard de prononcer un mot d'une manière trop correcte pour un commençant, le précepteur regardoit cette mal-adresse, dans l'exécution du rôle, comme

un progrès rapide, en attribuant au moins la moitié de ce succès prétendu à sa propre suffisance. Il redoubloit le zèle pour presser les études, et fût devenu insupportable, s'il n'eût parlé souvent des personnes du château. Pendant plusieurs jours il en avoit donné des nouvelles assez indifférentes; mais il en apporta un matin qui pensèrent mettre Richard au désespoir.

Sir Archibald Hottwel, chevalier baronnet très-riche, ami de la maison de Mistriss Brown, arrivoit de ses voyages. C'étoit un homme de bonne maison, un cavalier très-aimable : il étoit amoureux de miss Dorothée; la tante favorisoit ouvertement cette inclination, et les deux familles, de concert, pressoient une alliance également convenable aux deux partis.

Richard, déconcerté par ce récit, se fût trahi par une exclamation, si le capitaine, attentif à ses mouvemens, ne l'eût rassuré d'un coup-d'œil. Le

ministre termina sa visite et donna lieu par sa retraite aux explications.

Voilà le terme de mes espérances, disoit Richard. Je serai venu dans cette ridicule mascarade pour être témoin du mariage !.. Eh ! qui suis-je, après tout, pour disputer le cœur d'une personne riche et charmante à un homme brillant de tous les avantages de la nature et de la fortune.

Vous êtes, reprit le capitaine, une petite Galloise très-inquiète, très-défiante, toute entière à vos premiers mouvemens. Un mariage projeté, est-il achevé ? Sur ce pied, je dois vous appeler mistriss Jackmann ; car mon ami, le ministre, m'a proposé de se donner à vous, avec cent livres sterlings de rente, dont il jouit de son patrimoine, deux cents livres qu'il retire de son bénéfice, les bijoux, la garde-robe, et tous les effets de feue madame Jackmann. Mistriss Brown, miss Dorothée, tout le monde désire cette union; vous me feriez presque

souhaiter qu'elle eût lieu ; cependant vous croyez-vous mariée ?

M. Jackmann m'épouser ! moi ! et vous l'entretenez dans cette idée !

Je ne le flatte point, reprit le capitaine, je ne le désespère point. Je suis bon père, et ne veux pas forcer votre inclination....

Mais, dit Richard, me proposez-vous sérieusement de me marier avec cet ecclésiastique ?

Je vous propose, dit le capitaine, de ne rien croire légèrement, d'en user obligeamment avec les personnes dont les vues nous font honneur. M. Jackmann prêche demain, et nous invite à venir l'entendre : nous lui devons cette marque d'attention.

L'heure du sermon arriva. M. Jackmann vint chercher Bekit et son père pour les placer, à ce qu'il disoit, de la manière la plus avantageuse. On s'arrête à la porte d'une chapelle ; on entre ; on fait asseoir Richard : il étoit, sans le savoir, dans le château. Il lève

les yeux : miss Dorothée, dans une tribune en face de lui, est le premier objet qu'il apperçoit. Elle étoit belle comme un ange. Un cavalier, qui ne cédoit en rien du côté des avantages extérieurs, étoit assis derrière elle, et lui parloit.

Que la fausse Galloise fut déconcertée à ce spectacle imprévu ! Que de passions s'élèvent dans son ame ! l'amour, la jalousie, la crainte d'être reconnue.... Le capitaine, attentif à tout, lui serre la main, lui parle à l'oreille, lui ordonne de prendre courage. L'office étoit commencé, les dames étoient à leurs prières, et Richard eut le tems de se remettre, avant de devenir l'objet de leur attention ; mais il ne put éviter les lorgnades de sir Archibald. Ce cavalier profite d'un intervalle entre l'office et le sermon, se penche à l'oreille des dames, et montre la Galloise : bientôt toute la tribune a les yeux de ce côté.

Ce qui n'étoit qu'un objet de curiosité pour mistriss Brown, en devint un de surprise et même de saisissement pour Dorothée. La ressemblance la frappa. Ne se croyant point observée, elle ne détourna point les yeux de dessus Richard ; éloignée de soupçonner que ce pût être lui-même, elle ne revenoit point de l'étonnement que lui occasionnoit une aussi parfaite ressemblance ; et M. Jackmann acheva de débiter son homélie, sans s'être attiré la plus légère attention de sa part. Richard, toujours lorgné par sir Archibald, observé avec tant d'attention par Dorothée, beaucoup regardé de Molly, n'avoit pas levé les yeux. Le capitaine avoit un air froid et désintéressé, comme s'il n'eût rien su, rien vu, n'eût pris aucune part à ce qui se passoit. Il se préparoit à retourner chez lui. M. Jackmann, suivi d'un domestique du château, vient l'engager à dîner de la part des dames. Le capitaine accepte; Richard est entraîné :

il se trouve vis-à-vis de miss Dorothée, sans avoir eu le tems de réfléchir sur l'embarras d'une pareille entrevue. Il étoit entré les yeux fermés, pour ainsi dire. Mistriss Brown lui fit, ainsi qu'au capitaine, un accueil caressant. On examina l'ajustement gallois, on en loua la propreté, l'arrangement. On dit des choses obligeantes sur la figure. Miss Dorothée ne disoit mot, et regardoit avidement, surprise de trouver tant et aussi peu de différence. Le béguin gallois, avancé jusque sur les yeux et sur les tempes, changeoit la physionomie, et en quelque sorte les traits. La taille, les habitudes du corps étoient dénaturées, le tout ensemble représentoit, d'une manière vraie, une Galloise jeune et timide, fille d'un officier réformé, recherchée en mariage par M. Jackmann: mais cela ressembloit étrangement à Richard.

On sert le dîner. Placé en face de sir Archibald et de Dorothée, Richard ne pouvoit lever la vue sans rencon-

trer la leur attachée fixement sur lui. Le baronnet adressoit souvent la parole à la jeune miss; il donnoit un tour galant à ses expressions : Dorothée, quoique d'un air un peu distrait, lui répondoit avec douceur et poliment. Chaque mot de cet entretien étoit un coup de poignard pour la fausse Galloise; dans son idée, mistriss Brown regardoit déjà ce cavalier comme son neveu, et la nièce le traitoit en amant. Le chagrin, la jalousie étoient à leur comble; heureusement, le caractère habituel de sa physionomie n'étoit pas assez connu, pour que le désordre pût en être remarqué; déjà l'attention étoit entraînée d'un autre côté; profitant d'une question que lui avoit faite sir Archibald, le capitaine racontoit un fait assez extraordinaire dont il avoit été témoin. Sa narration étoit pleine de feu, de précision, d'agrément, d'intérêt; on s'y attacha, et Dorothée seule, demeurant occupée de la figure et des mouvemens de Richard, il eut

le tems de respirer et de se reconnoitre.

Le repas finit, l'heure de se séparer arrive : mistriss Brown témoigne beaucoup de satisfaction au capitaine d'avoir fait sa connoissance et celle de sa fille ; elle et Dorothée embrassent Bekit, et on se quitte.

La jeune miss fut sensible à l'éloignement de la Galloise ; le mouvement dont elle étoit agitée étoit confus ; quelque chose de plus fort qu'une inclination naissante lui parloit en faveur de cette jeune étrangère : d'ailleurs, peut-on se séparer sans regret du portrait d'un amant chéri ? Pour Richard, il étoit hors de lui-même. L'impression du baiser que lui avoit donné Dorothée avoit passé dans son cœur ; il étoit encore sur ses lèvres imprimé avec des traits de feu, la raison étoit égarée, la tête étoit perdue. M. Jackmann et le capitaine le reconduisoient en le tenant sous le bras, et le portoient pour ainsi dire. Le bon ministre

félicitoit son ami de l'effet prodigieux de sa visite dans le château : son mérite y avoit subjugué tout le monde, et sir Archibald lui-même déclaroit hautement qu'il feroit toutes les avances pour gagner son amitié, s'il lui étoit possible d'y réussir.

D'après ce discours du bon ministre, on ne doit point être surpris de voir s'établir une liaison intime entre les deux maisons. Sir Archibald fait toutes les avances imaginables au capitaine ; mistriss Brown et Dorothée visitent exactement sa prétendue fille, et Bekit devient leur compagnie de tous les jours ; mais elle ne rentroit jamais chez elle de bonne humeur.

Ma fille, lui disoit le capitaine, je ne vous conçois pas ; vous jouissez de la vue, de la conversation, de la familiarité de la personne que vous aimez, et vous ne paroissez pas contente ?

Je n'aimois qu'éperdûment, répondoit Richard, et vous me faites aimer

à la fureur. Je ne vois que des choses qui m'enchantent, me mettent hors de moi et me désespèrent, mon bonheur devient impossible.

Impossible! dit le capitaine : Oui, reprit Richard ; voulez-vous que je ne le croie pas ? Voulez-vous m'épargner le plus affreux tourment ? Eloignez sir Archibald....

Vous ne le voulez pas pour rival, repartit le capitaine, il faut donc l'avoir pour amant....

Pour amant ! moi ! s'écria Richard, quelle nouvelle ridiculité !... Que cela soit ridicule ou non, dit le capitaine, vous prendrez patience, autrement vous m'exposeriez à la perdre. En finissant cette petite dispute, le capitaine sortit, et laissa Bekit seule. Cela ne lui étoit pas arrivé depuis quelque tems. Il étoit très-assidu à la maison, et lui avoit tenu fidèlement compagnie.

Il n'y avoit pas un quart-d'heure qu'il étoit absent, quand sir Archibald

entra. Surpris de ne trouver ni monsieur Jackmann, ni le capitaine, il aborda Bekit d'un air d'enthousiasme. Quelle nouveauté, belle enfant, vos gardiens éternels vous ont abandonnée ! Cela tient du prodige. Bekit voulut répondre que le capitaine l'aimant beaucoup, ne se séparoit d'elle qu'à regret. Et non, non, mon petit ange, reprit le baronnet, il n'y a pas d'excès dans son attachement. Veuf et jeune encore, vous devenez un embarras pour lui, et pour se mettre à son aise, il prémédite de vous faire l'économe et la garde-malade d'un vieux curé de village, et il vous obsède, de crainte qu'un ami ne vous éclaire sur les suites d'un engagement aussi absurde, aussi peu fait pour vous. Richard regardoit fixement le joli baronnet, attendant avec curiosité la suite d'un entretien annoncé par un semblable début. Sir Archibald se voyant écouté, suivit sa pointe. Que j'ambitionnois, dit-il, le moment de

vous parler tête-à-tête! Je n'ai pu vous voir sans émotion, ma chère Bekit : dès le premier jour, vous avez dû le démêler dans mes regards ; nous avons toujours été observés, il a fallu me contraindre : jamais on n'aima plus vivement, plus ardemment que je vous aime.

En faisant cette déclaration cavalière, le baronnet s'étoit saisi d'une main et la baisoit. Richard la dégagea. Vous vous trompez, sir Archibald, lui dit-il, vous pensez être auprès de miss Dorothée.

Non, je ne me trompe point, charmante Bekit, repart vivement le baronnet. Dorothée a du mérite, nos parens veulent nous arranger, et je me prête à cette union sans répugnance ; mais quelle différence entre l'estime que je ressens pour elle, et le goût passionné qui m'emporte vers vous ! Je vous adore, ma chère Bekit ; je ne puis vivre sans vous posséder ; j'y sacrifierois ma fortune et ma vie ; mais

laissez-moi vous dérober à ce mariage disproportionné, à cette vie frugale et mesquine, à ce misérable petit village. Londres vous attend, venez-y partager ma fortune, venez-y faire votre sort et le mien...

Sir Archibald, emporté par sa passion, étoit tombé aux genoux de Richard, les lui serroit, cherchoit à lui dérober quelques petites faveurs; on le repoussoit avec des bras assez potelés, mais très-nerveux: on entend du bruit, le baronnet reprend une attitude décente. M. Jackmann entre; le capitaine le suit de près, et trouve la Galloise l'air fort allumé entre ses deux prétendans. Elle attendit que la compagnie fût retirée pour exhaler sa petite chaleur. Se voyant seule avec le capitaine; vous me l'aviez promis, monsieur, lui dit-elle; vous n'avez pas tardé à me tenir parole, la tête tourne à sir Archibald, autant qu'à M. Jackmann. Je ne mets point les passions burlesques que je fais sur le

compte de mes tristes charmes; les vôtres y peuvent plus que les miens. Cela peut vous être utile, et à moi; je le veux croire, mais ces gens vous comblent d'amitiés. Ce sentiment qu'ils vous témoignent en toute occasion, a été jusqu'ici la mesure des égards, des ménagemens que j'ai eus pour eux. M. Jackmann m'ennuie à périr; je n'aimois point sir Archibald; je le regarde maintenant comme votre victime, et il me fait pitié. Quelle conduite dois-je tenir avec eux? Prévoyez-vous une fin à mon embarras et à leur folie?

Mais sérieusement vous me grondez, Bekit, reprit le capitaine d'un air enjoué. Je pensois avoir mérité plus d'amitié, de confiance de votre part, et que vous seriez plus tranquille sur ce qui se passeroit autour de vous, soit que j'y prisse part ou non; mais vos passions vous rendent difficile à gouverner; vous lasseriez peut-être la patience d'un autre, mais la mienne

est égale à ma tendresse pour vous, et par conséquent n'a point de bornes; jusqu'ici vous avez été contente de moi : refuserez-vous de vous conduire encore quelque tems sur mes avis ? Doutez de tout ce que vous voyez ; suspendez votre jugement sur mon compte, sur celui d'autrui, et laissez-moi suivre mes desseins sans les troubler.

Mais comment, dit Richard, dois-je me conduire avec les étranges courtisans que vous m'avez faits ?

Ne leur battez ni froid ni chaud, reprend le capitaine, ils suivront leur petite pointe, mais ils n'iront pas loin.

Richard est encore une fois résigné. Il voit tous les jours sir Archibald dans la maison du capitaine et au château ; mais ne se trouvant jamais seul avec lui, il en est quitte pour recevoir quelques œillades lancées à la dérobée par le baronnet, ou pour un tendre serrement de main : c'étoit fort peu

peu de choses; mais un soir il trouva ce billet dans son métier à dentelles:

A la charmante Miss Bekit.

« Vos malheurs et les miens touchent à leur comble. J'ai ouï le capitaine, mistriss Brown et Jackmann » s'entretenir de votre mariage, il se » décide sous huit jours. Oh, mon ange, » vous laisserez-vous sacrifier à ce » vieux prêtre ? On n'a nul ménagement pour vous, en aurez-vous » pour quelqu'un, au hasard d'être » malheureuse toute votre vie ? Prenez conseil, ma chère Bekit, de votre cœur et de votre amant. Dérobez-» vous à des vues mercenaires, bourgeoises et économiques ; disposez » de moi et de ma fortune. Votre discrétion à mon égard me persuade » que je ne vous suis point indifférent. » Oh quelle vie délicieuse ! Quel enchaînement de plaisirs nous attendent ! Une voiture se trouvera de-

» vant votre porte le soir que vous vou-
» drez la souhaiter. Elle vous conduira
» à Londres. Un petit appartement
» commode, une compagnie agréable
» et complaisante vous y recevront, y
» charmeront l'ennui de votre solitude
» pendant le peu de jours que mes af-
» faires et la nécessité de cacher notre
» intelligence me forceront à rester
» ici. Que j'aurai à souffrir, ma chère
» Bekit, pendant ce court intervalle
» qui doit éloigner nos plaisirs ! Avec
» quel ravissement vous rejoindrai-je.
» Mais peut-être dois-je à vos seules
» bontés le secret que vous avez gardé
» au capitaine sur ma passion. Ne me
» désespérez pas, ma chère Bekit;
» qu'un regard de vos yeux, un mot
» de votre main m'apprennent que
» vous approuvez la tendresse et les
» projets de l'amoureux

ARCHIBALD HOTTWELL. »

Tenez, monsieur, dit Richard, en remettant cette lettre au capitaine,

épouserai-je Jackmann ? Me laisserai-je enlever ?

Les deux partis sont violens, reprit le capitaine, et je pense que nous en pourrons prendre un autre plus avantageux pour vous; en disant cela, il mettoit froidement la lettre de sir Archibald dans sa poche, il la retire un instant après, et la déchire. J'ai, poursuivit-il, reçu des lettres de la province de Cornouailles, elles me forcent de prendre de petits arrangemens où vous avez part. Je sors, et vous expliquerai à mon retour le succès de mes soins.

Richard demeura seul, rêvant à la lettre, aux projets de sir Archibald, à l'air froid et dégagé dont le capitaine prenoit ces événemens.

Un moment après, raisonnant avec lui-même: il force, disoit-il, par des moyens surnaturels, un jeune homme à m'aimer, peut-il ne pas excuser les déréglemens d'une passion qu'il a fait naître ?... Il a reçu des lettres de Cor-

nouailles, il doit prendre des arrangemens à ce sujet : j'y aurai part !... Qu'ai-je à démêler avec la province de Cornouailles ?... Plus je vais en avant, moins je pénétre les vues de cet homme... Que dis-je, cet homme ! Ne sais-je pas qu'il est femme quand il lui plait ? Sais-je ce qu'il est ? Il me retient sous ce déguisement bisarre, exige de moi des démarches ridicules, expose tout ce qui m'environne à en faire, et je m'oublie ; cependant je me plais avec lui ! Veux-je contester quelque chose, je me sens forcé de me rendre ; subjugué par l'ascendant qu'il a pris sur moi, je ne démêle même pas la nature de la violence que j'éprouve, elle ne m'est point pénible, elle semble prendre sa force dans mon propre cœur ; la résistance m'est impossible, l'obéissance aisée ; aucun remords ne la suit ; mon ame s'y repose comme dans l'accomplissement d'un devoir... En vérité je m'y perds.. Je suis ensorcelé comme Jackmann,

comme Archibald, comme tous ceux que le hasard approche du...

Le capitaine, en rentrant, mit fin à ce soliloque. Ma chère Bekit, dit-il, mes affaires me forcent à m'absenter pour quelques jours. Il falloit vous laisser seule dans cette maison, vous y abandonner à la discrétion d'un domestique. Je me suis confié à M. Jackmann; on vient de prendre un arrangement, sans doute plus agréable pour vous : vous passerez au château le tems que doit durer mon voyage, vous y ferez compagnie à miss Dorothée.

A miss Dorothée, dit vivement Richard; et verrai-je encore continuellement sir Archibald ?

Il faudroit donc le bannir du château, dit le capitaine d'un air rêveur; eh bien, Bekit, ajouta-t-il après un instant de silence, vous me forcez à faire des choses extraordinaires..... Vous ne verrez plus sir Archibald; oubliez la part que vous avez à son

aventure, et ne prononcez pas même son nom. Mais après ce trait de complaisance, je puis exiger de vous que vous continuiez de régler votre conduite sur mes avis. Vous touchez au moment d'une épreuve bien délicate ; pourrez-vous soutenir du matin au soir la vue, et peut-être les caresses, de la personne que vous aimez, sans trahir votre secret ? Cependant votre bonheur dépend de ce point essentiel. Si vous êtes démasqué, Dorothée est compromise, mon honneur devient suspect, votre personne exposée, et vous n'avez pour perspective qu'une retraite obscure dans le pays de Galles. Mais si, oubliant que vous n'êtes pas une fille, vous étiez capable d'abuser de la confiance que votre déguisement vous attirera, vous savez que je puis quelque chose ; la vengeance suivroit de près l'intention, et préviendroit infailliblement la faute, par la métamorphose la plus humiliante pour vous.

Le capitaine n'eut pas le tems de donner de l'étendue à l'instruction. M. Jackmann venoit de la part des dames prendre Bekit pour la conduire auprès d'elles.

Le capitaine est parti. La Galloise n'a point trouvé sir Archibald au château ; elle est devenue la compagne de Miss Dorothée, passe tous les jours avec elle, et les nuits dans un cabinet joignant à la chambre de la jeune personne, et où couchoit déjà Molly ; on la caresse, on la sert avec attention ; on va au-devant de ses moindres fantaisies. La situation étoit assez douce ; cependant elle se vit exposée à un revers dès le lendemain du départ du capitaine. On propose de l'habiller à l'anglaise : elle devoit être charmante sous cette parure ; on suit cette idée avec feu, la garde-robe est étalée ; Richard a beau s'en défendre ; on lui suppose un petit entêtement qui ne peut avoir de motif raisonnable : Molly a la main sur le beguin gallois pour

l'arracher. Le jeune homme se voyant au moment d'être découvert, perd la tête, et bientôt l'usage des sens : c'est ici où le danger redouble. On va couper son lacet ; on va le mettre presque à nu. Heureusement M. Jackmann arrive ; il voit sa pauvre Bekit étendue sur le parquet. On lui dit la raison de cet accident, le bon ministre vient à elle, la prend dans ses bras, gronde tout le monde. Richard revient au son bruyant de la voix de son protecteur, reçoit un verre d'eau de sa main. L'évanouissement, la garderobe, tout se dissipe, et les dames ont renoncé à leur projet.

Miss Dorothée disoit à sa tante, comment M. Jackmann peut-il, à son âge, penser à lier son sort à celui d'une petite sauvage ? C'en est une : elle est jolie ; mais elle n'a pas le sens commun.

Elle ressemble à Miss Cawsson comme deux gouttes d'eau, disoit Molly, mais ce n'est que par la figure.

Ce discours de Molly faisoit monter la rougeur aux joues de Dorothée, mais on n'y faisoit pas d'attention.

De son côté, Richard s'appercevoit bien du mauvais effet de son peu de complaisance; mais il abandonnoit volontiers son caractère gallois à la critique, pourvu qu'il se vît à l'abri d'une aventure de l'espèce de celle dont M. Jackmann venoit de le tirer.

Miss Dorothée lui pardonnant ses préjugés, ses petits travers, lui témoignoit ses bontés ordinaires, passoit les matinées entières avec lui, répétoit les airs qu'il lui avoit appris à Clostern, jetoit les yeux sur lui dans les endroits les plus tendres, et si Richard sembloit ne pas la regarder, elle levoit les épaules.

Un moment après, elle prenoit un livre. Elle avoit l'habitude de lire haut du français le matin, pour se perfectionner dans la prononciation de cette langue. En lisant elle jetoit les yeux sur la fausse Galloise, et continuant

de parler français du même ton dont elle auroit lu dans son livre : Pauvre Richard ! disoit-elle, voilà vos traits ; mais où est votre ame ?.... Je n'entends plus parler de ce digne Ecclésiastique qui vint à Clostern m'entretenir de votre part. Aimable miss Cawsson, toujours Richard pour moi, qu'il me fit de plaisir en m'apprenant votre innocente ruse, les ménagemens délicats que vous aviez pour ma réputation ! Qu'il soulagea mon cœur en m'apprenant que votre naissance ne faisoit pas de honte à la mienne ; que je pouvois me livrer à mon penchant sans rougir. La fortune, ajoutoit-il, est la seule barrière. Et peut-être... Où est-il cet homme bienfaisant ?... Il m'a promis de revenir. S'il connoissoit ma tendresse, mes impatiences, mes inquiétudes, mes alarmes.. Ah ! Richard, mon cher Richard ! Un toit de chaume avec vous me sembleroit préférable aux richesses, aux dignités, aux honneurs dont on me flatte. Non,

je n'aimerai que vous.... Je le jure devant cette idole qui vous ressemble; je vous aimerai jusqu'au dernier soupir.

Miss s'interrompit un moment, et reprit avec vivacité toujours en français. Cette sotte Galloise me regarde avec les yeux de Richard. Elle me fera tourner la tête. Les larmes suivirent ce petit emportement.

Qu'on s'imagine ce qui se passoit dans l'ame de Richard. Que de choses surprenantes, flatteuses, attendrissantes pour lui ! Quel étoit ce généreux ecclésiastique, se disant envoyé à Clostern de sa part, instruit du mystère ignoré de lui-même ? Quoi ! sa maitresse uniquement occupée de lui, le préférant à toute la terre, tourmentée d'inquiétudes si vives sur son compte ! Que d'efforts il falloit faire pour ne point se trahir, se précipiter aux genoux d'un objet adoré et adorable ! Il souffroit à ne pas lui découvrir tout ce qu'une ame sensible, recon-

noissante, passionnée à l'excès peut souffrir ; mais il pouvoit encore se maîtriser lui-même jusqu'à ce qu'il eût vu Dorothée verser des larmes. Alors il cesse un moment de se posséder, il jette son métier à dentelles, se lève l'œil enflammé, les bras ouverts.... Il va parler. A l'instant les menaces du capitaine reviennent à sa mémoire, et frappent vivement son imagination. Il se rappelle qu'il va perdre Dorothée pour toujours. L'odieuse jupe qu'il porte semble déjà prendre racine sur lui. Il retombe sur son siége. Qu'avez-vous, dit-il, dans son demi-gallois, d'une voix altérée, tremblante, aimable miss ? Il me semble que vous pleurez.

Ce n'est rien, Bekit, reprit Dorothée, un peu confuse et trop préoccupée pour avoir remarqué le désordre de la fausse Galloise.. Je lis un roman français. Il m'a attendrie, et feroit le même effet sur vous si vous pouviez le lire comme moi. Après cette réponse,

Dorothée

Dorothée alla s'enfermer dans son cabinet, sans doute pour ne pas avoir de témoin de ses larmes : se reprochant d'avoir laissé voir tant d'émotion à une étrangère, qui pouvoit, malgré son peu d'expérience et d'esprit en pénétrer en partie les motifs.

De son côté, Richard rendu à lui-même goûtoit la sensible douceur d'aimer et d'être aimé aussi tendrement. Il faisoit couler des larmes: il eût donné son sang, sa vie pour les faire cesser; mais la crainte de faire évanouir des espérances si chères à tous les deux, le forçoit à garder son secret. Il appréhendoit néanmoins des épreuves un peu plus vives, il souhaitoit et craignoit d'être témoin d'une scène semblable à celle qui venoit de l'enivrer de joie en lui déchirant le cœur: heureusement il ne s'y trouva pas exposé. Miss ne voulut plus se compromettre, et le capitaine revint du comté de Cornouailles. Il s'informa de la conduite de sa fille, reçut des répon-

ses dont il eut sujet d'être content; remercia les dames des bontés dont elles avoient comblé Bekit, et la reconduisit à sa petite maison.

Tout va bien, Bekit, Jackmann viendra aujourd'hui; nous lui recommanderons notre maison, et partirons pour la province de Cornouailles, où d'importantes affaires nous appellent.

Je ne reverrai donc plus miss Dorothée? dit Richard.... Vous reprenez demain l'habit cavalier, répondit le capitaine; pensez-vous pouvoir vous présenter au château avec assurance dans cet équipage?..

Je serai demain habillé en homme, dit Richard.... Vous en aurez du regret, ma chère Bekit, repartit le capitaine, et je vous l'avois prédit. Rendez justice à mon art; prenez plus de confiance en moi... Je n'en manquai jamais, mon cher père, répondit tendrement Richard, et après les biens que j'ai reçus de vous, je puis m'y abandonner entièrement... Nous ver-

rons, Bekit, reprit le capitaine. Vous croyez pouvoir compter sur vous-même; moi je vous connois, et vous crains par rapport à vous : vos sentimens chancelleront encore.

Richard se croyoit à l'abri de toutes ses défiances. Dans la meilleure intelligence possible, il accompagna son père au château, prit congé des dames et de M. Jackmann. Le capitaine conservant sa maison à Corn-Trée, et n'annonçant qu'un voyage pour quelques semaines au plus, l'espoir de se revoir bientôt rendit à tout le monde l'idée de la séparation supportable.

Le lendemain le capitaine réveille Richard avant le jour, et lui fait prendre les habits annoncés de la veille, ils étoient dans une grande simplicité. Une voiture à deux, aussi étoffée que commode, se présente; des chevaux de poste y sont attelés : on part.

Jusqu'au moment où l'on entra dans le comté de Cornouailles, Richard ne vit rien de neuf dans sa situation, hors

les noms de Richard et de mon fils que lui donnoit constamment le capitaine. Du moment qu'on eut mis le pied dans la province, la conversation prit un tour aussi sérieux qu'extraordinaire.

Jusqu'ici, dit le capitaine au jeune homme, mon cher fils, il ne m'a pas été permis de penser à assurer votre fortune et votre état. Il est tems de donner une attention réfléchie au choix que vous devez faire. Vous êtes homme : vous vous devez à la société : il faut que vous y jouiez un rôle. Consultez vos dispositions et vos penchans. Je ne prétends gêner, ni vos goûts, ni vos inclinations : prenez un parti, Richard : je vous ouvre la porte à tous les emplois que vous connoissez, et vous impose la seule nécessité d'arrêter votre choix et de le suivre en homme d'honneur.... Vous ne me répondez point, Richard ! Doutez-vous de mon affection, de mes bontés ?.... Sont-ce les bornes de

mon pouvoir qui vous alarment?... Essayez de me croire, mon fils, et décidez-vous.

Richard encore une fois défiant, malgré lui, crut devoir ne pas se laisser pénétrer. Je m'ignore moi-même, répondit-il; à peine connoissant les différens états par leurs noms, comment en balancerois-je les inconvéniens, les devoirs, avec mes propres ressources et mes besoins?

Le capitaine s'engage à l'aider dans son choix. Tous les états passent en revue; moins ils peuvent convenir à l'époux de Dorothée, moins ils ont d'attraits pour Richard. Naturellement le jeune homme rapportoit tout à cette idée, même en regardant la conversation comme un simple jeu d'esprit. Le moyen qu'une personne riche, autant qu'aimable, devînt le partage d'un commerçant, d'un simple gentilhomme campagnard, d'un ministre ecclésiastique, d'un juge de paix, ou d'un officier subalterne? On

trouvoit de l'inconvénient à tout. Cependant, mon fils, disoit le capitaine, il faut vous décider : il faut être quelque chose. Je vous ai proposé des conditions communes. Je vous eusse vu vous y attacher sans regret. Le bonheur ne dépend pas du degré d'élévation; mais votre ambition se porteroit-elle plus haut ? Voudriez-vous être un membre de la chambre des pairs ? Un lord d'Angleterre ?

Vous insultez à mon néant, par ce triste badinage, reprit Richard; mes vues doivent être plus modestes. Trève de modestie, reprit le capitaine : en vous mettant à portée de choisir, je n'ai pas prétendu vous borner. Expliquez-vous : voulez-vous être lord, Richard ?

Comme il vous plaira, répliqua le jeune homme, impatienté, et voulant faire finir la plaisanterie : je veux être lord : je veux être pair : où est ma pairie ?

Votre pairie, reprend le capitaine; faisons arrêter nos chevaux.... On en

découvre plusieurs du haut de la montagne où nous sommes.... Choisissez... Ce château me paroît plus élevé, plus considérable, plus noble que les autres; vous conviendroit-il ? Oui, reprit Richard, qui aspiroit à un dénouement quelconque.... Eh bien, ajouta le capitaine, je vous embrasse, milord, comte de Westfield, accordez vos bontés au capitaine Sentri, qui s'honorera désormais du titre de votre gouverneur.... Postillon, droit au château de Westfield...

Le postillon obéit. La chaise vole, Richard pense que son guide, son ancien père, sa mère, sa tante, son nouveau gouverneur, etc. a perdu le sens, ou croit lui-même rêver.

On entre dans la cour du château. Des valets-de-pied, couverts de livrées, viennent d'un air attentif présenter la main au capitaine pour lui aider à descendre; il la refuse honnêtement. Aidez à milord, leur dit-il, en leur montrant son compagnon de voyage.

Alors les domestiques s'emparent avec respect de Richard, le soulèvent, pour ainsi dire, de la voiture, et le portent sur l'escalier du perron, tenant au vestibule du château. Alors son gouverneur le prend par la main, lui fait traverser des appartemens superbes, au milieu de beaucoup de gens qui s'inclinent en les voyant passer. Ils entrent dans un cabinet. Un homme modestement vêtu y étoit assis; il se lève en les voyant, vient au-devant d'eux. Le capitaine lui dit deux mots à l'oreille : aussitôt cet homme passe une porte, la tire après soi et disparoit.

Richard ouvroit de grands yeux, et regardoit autour de lui d'un air tenant de la stupidité. Tout-à-coup il entend du bruit : la même porte s'ouvre à deux battans : un homme de cinquante ans, d'un aspect vénérable, en sort : l'ordre de la Jarretière éclate en broderie sur son habit. Il aborde affectueusement le capitaine, regarde

quelque tems Richard, l'embrassed'un air satisfait. Brave Sentri, dit-il, je suis content, et vous aurez sujet de l'être. Notre monde est ici, conduisez le Lord dans son appartement; il doit avoir besoin de repos. Il faut lui faire faire une toilette; car je veux qu'il paroisse à son avantage. J'en use familièrement avec lui, il le trouvera bon. Je le laisse entre vos mains: nous nous reverrons à dîner.

Richard, sans ouvrir la bouche, suivit son gouverneur. On le conduisit dans un très-bel appartement: deux valets-de-chambre s'emparent de lui, le déshabillent. On lui fait prendre une robe de chambre de satin d'hollande à fleurs d'or : on la couvre d'un peignoir; on le frise. Un surtout d'écarlate, relevé d'une broderie aussi légère que brillante, prend la place du déshabillé, et rend l'ajustement complet.

Pendant la toilette, le capitaine assis à côté d'une croisée lisoit tranquille-

ment une brochure tombée par hasard sous sa main. Les valets-de-chambre ont disparu. Richard, magnifiquement vêtu et tout d'une pièce, est vis-à-vis d'une glace sans se reconnoître, pour ainsi dire sans se voir.

Comment se trouve votre seigneurie, milord, lui demande le capitaine? Se peut-il que l'heureux changement de ses affaires ne lui occasionne point de satisfaction?

Je dors, j'en suis sûr, dit Richard. Ceci n'est qu'un rêve, ou vous m'entourez d'illusions. Comment dois-je vous regarder?

Ce ne sont, milord, ni des illusions, ni des rêves, répond le capitaine, et votre gouverneur n'est pas en peine de la façon dont vous le regarderez aujourd'hui : cependant il vous conseille de quitter cet air d'étonnement qui éclipse en partie vos avantages naturels. Vous allez paroître dans le grand monde; faites-vous un effort; prenez un peu d'aisance, sans perdre

de votre modestie ; en attendant que vous fassiez des preuves plus essentielles de votre vertu, montrez-vous digne par une honnête assurance du rang où votre choix vous a placé.

Un domestique interrompit le capitaine : il venoit avertir Richard que sa seigneurie étoit attendue pour diner. Le capitaine le prend gaîment par la main et le conduit dans la salle à manger. Le même seigneur, à qui le capitaine avoit présenté Richard, y étoit déjà rendu ; il vient au-devant de son nouvel hôte, de l'air le plus caressant, le fait asseoir à côté de lui. Deux hommes de qualité, d'environ trente ans, distingués par des ordres, et le capitaine Sentri formoient toute la compagnie.

Il ne se dit rien d'intéressant pendant le repas. Lorsque l'on eut desservi, les domestiques étant retirés, le seigneur, à côté duquel Richard étoit assis, le prend par la main, et s'adressant aux deux autres assis vis-à-vis de

lui : milords, leur dit-il, je vous ai proposé de prendre le nom et les armes de ma maison ; vous ne l'avez pas voulu ; vous avez pensé sans doute que mes ancêtres et moi lui avions fait trop peu d'honneur pour qu'elle valût la peine d'être relevée. J'en ai l'entêtement ; mais vous croiriez-vous dégrader par cette complaisance, et je cesse de l'exiger. Voici un jeune homme plus téméraire. Il veut bien se charger, après moi, d'empêcher ce vieux château de tomber en ruines, et de perpétuer en Angleterre l'humble et médiocre race des comtes de Westfield.

Cette harangue parut confondre ceux à qui le lord s'adressoit. Ils regardoient Richard avec des yeux étonnés. Lui, devenu plus rouge que son habit, paroissoit beau comme un ange.

Vous ne répondez rien, disoit l'ancien lord aux autres : vous devez me connoître. Vous pensez à vous, et ne faites cas que de ce qui vous touche.

Trouvez-vous extraordinaire que j'aie quelque retour vers moi ?

Mais, milord, reprit un des jeunes seigneurs, on ne donne pas le bien de ses enfans par fantaisie: on ne fait pas porter un nom comme le vôtre, et qui nous touche d'aussi près, par un premier venu.

Premier venu, ou non, reprit le lord, il me plaît, je l'adopte, et ne suis pas en peine d'être applaudi du choix. Cependant j'ai une proposition à vous faire. Je ne veux ni blesser la justice, ni mécontenter les miens. Vous connoissez mon porte-feuille : il est à moi, et je suis sûr que vous en faites cas : je le donne à ce jeune homme, si le dessein dont je vous ai fait part vous révolte.

A cette proposition, les jeunes lords, presque de concert, s'écrient : milord est maître de ses volontés ; on le croit soigneux de son honneur, judicieux ; on ne s'opposera jamais....

Ne pas s'opposer, milords, ce n'est

pas me servir, reprit l'ancien, et je n'ai que vous pour faire mes affaires ; j'ai besoin de la cour, et n'y veux connoître personne. Nous allons passer dans mon cabinet, et je vous donnerai les instructions et les papiers nécessaires pour réussir. Ce n'est pas tout : je veux marier mon comte de Westfield, et richement : il doit tenir un état dont vous et moi n'ayons pas à rougir, et si vous le voulez, cela devient possible, sans trop intéresser notre fortune.

Les jeunes lords répondirent qu'ils étoient entièrement dévoués à milord. Votre complaisance me charme, ajouta celui-ci : il y a, poursuivit-il, dans le comté de Devon un baronnet d'une extraction mince, de peu de mérite, mais d'une fortune très-ample : il a une fille unique dont on dit du bien : je la veux ; mais il ne me convient pas de faire des démarches auprès de cet homme : vous-mêmes n'avez pas besoin d'en faire ; c'est une

créature de votre ami le lord Hallifax : il vous le livrera pieds et poings liés : il me faut six mille livres sterling de rente, en fonds de terre. Voilà le gros de mon projet. Passons dans mon cabinet, vous en apprendrez les détails. Capitaine Sentri, dit le lord, en se retournant de son côté, prenez soin de votre élève Les lords sortirent. Le capitaine conduisit Richard dans le parc du château.

Ils marchoient tous deux sans rien dire. Ils arrivèrent dans un endroit couvert, et obscurci à dessein par la quantité des arbres que l'on avoit fait croître autour sans ordre et sans symétrie. C'étoit une de ces solitudes ménagées à plaisir, pour jeter de la variété dans un parc où l'on voyoit d'ailleurs des beautés de tous les genres. Un tronc d'arbre, en apparence renversé par le vent, étoit le seul siège qu'on y trouvât. Richard s'assied, le chapeau enfoncé sur les yeux, les bras croisés sur la poitrine, dans l'atti-

tude d'un homme absorbé par ses rêveries.

Milord a l'air triste, dit le capitaine. Ne m'appelez point milord, répondit Richard Je ne le puis être : je ne veux pas l'être. Je vole ici l'état à quelqu'un, et ne veux point m'élever par une bassesse. On me flatte, on m'enivre des plus douces espérances qui puissent toucher mon cœur; on fait tout pour ébranler ma religion; mais on ne l'a pas détruite. Vous-même me parlez sans cesse de vertu; mais vous ne me guérissez point de mes défiances. Un mouvement de tendresse m'emporte vers vous, et je le regarde comme mon plus dangereux ennemi. En un mot, Magicien, Fée, Esprit, Ange, Démon ou Diable; qui que vous soyez, faites-vous connoître de moi. Vous avez toujours lu dans mon cœur, ainsi je ne saurois avoir de secret pour vous. Vous m'avez connu de la douceur, de la fléxibilité, de la déférence; mais vous ne m'avez sur-

pris dans aucun de ces mouvemens de pusillanimité ou de crainte dont j'aie à rougir devant vous. Quittez cette apparence qui vous est sans doute étrangère, montrez-vous à moi; vous ne m'effraierez point : ou le malheureux Richard se regardant comme votre jouet, vous quitte, et tente les moyens les plus extrêmes pour vous éloigner de lui à jamais.

Non, mon fils, mon cher fils, lui répondit-on, en l'embrassant avec tendresse, nous ne nous séparerons point : vous me connoîtrez, vous m'aimerez, vous serez ma consolation et ma joie. Non, je ne suis ni Fée, ni Magicienne, ni Esprit, ni Ange, ni Démon; je suis un être de votre espèce, et quelque chose encore de moins. Je suis une femme, une foible femme : enfin vous êtes dans les bras de Rebecca Westfield, sœur du maître de la maison où nous sommes, veuve de sir Patrice o-Berthon, et mère de ce pauvre Richard que j'embrasse.

Vous, femme ! vous, ma mère, s'écria o-Berthon transporté... Où suis-je ? Qu'ai-je fait ? Je me suis refusé aux tendres mouvemens qui m'emportoient vers vous ; j'ai voulu vous fermer mon cœur ; je vous ai méconnue ; j'ai été assez malheureux pour vous manquer ! J'embrasse vos genoux.

Vous n'avez point de tort, mon cher fils, ou votre mère en est complice... Mais, reprit o-Berthon, quel enchaînement de merveilles ! Comment, par quels moyens les avez-vous opérées ? Tout vous obéit dans la nature.

Hélas ! reprit sa mère, mon cher fils, votre imagination seule m'a obéi. Je m'apperçus que je l'avois étonnée, la première fois que je vous vis sous le déguisement de Bohémienne, qu'un hasard m'avoit fait prendre ; vous étiez dans une espèce de danger, il falloit vous en tirer. Je devois travailler à fixer notre état encore incertain. J'avois besoin de votre soumission, de

votre confiance entière : je voulois vous connoître et vous éprouver. L'idée du prodige vous ayant saisi, je résolus de la fortifier pour m'emparer de vous par ce moyen ; un peu de bonheur, un peu d'adresse et votre heureuse simplicité m'ont fait réussir. Mes vues d'ailleurs sont remplies : voilà tout le merveilleux; mais comme toute espèce de déguisement devient désormais inutile entre nous, il est tems que vous acheviez de nous connoître tous deux.

Vous apprendrez avec le tems l'histoire de notre maison ; elle est noble et ancienne ; mais ce mérite nous est étranger : il faut éviter de s'en prévaloir. Si l'on avoit des avantages personnels, l'orgueil en terniroit l'éclat.

Je suis fille d'Edwart, comte de Westfield, et de lady Sara Tranquill. Le ciel avoit béni leur mariage par la naissance de six enfans. Vous connoissez l'aîné : C'est Georges, à présent

comte de Westfield. Lady Heat-Moore, que vous verrez et William, évêque aujourd'hui de Lincoln, la suivoient; ensuite un frère que nous perdîmes jeune; Edwart, mort à la guerre, dont je conserve un tendre souvenir, et moi, la cadette de tous.

Mon père possédoit les fiefs de la maison, devenus depuis l'appanage de notre aîné. La dot de ma mère devant être le partage des autres, nous nous voyions réduits à de médiocres espérances. Mon père, attaché à la cour par un poste distingué, y vivoit. Son épouse, devenue infirme de très-bonne heure, se retira ici. On envoya mon frère aîné à l'université de Louvain pour faire ses études et ses exercices. Au sortir de l'académie, il parcourut les différentes cours d'Allemagne et revint en Angleterre, âgé de vingt-cinq ans. Je le vis alors pour la première fois.

Le château paternel ne l'arrêta pas long-tems. Mon père vouloit l'atta-

cher à la cour, et le força de rester à Londres : ainsi je ne l'ai presque pas revu depuis. L'évêque de Lincoln, encore enfant, fut envoyé à Oxford. Peu après, le lord Heat-Moore rechercha ma sœur aînée et l'épousa.

J'avois treize ans moins que ma sœur. Le lord Heat-Moore, en me voyant, prit du goût pour moi, il fut au moment de changer de vues ; mais les intrigues de mon aînée le ramenèrent à elle. J'étois trop jeune pour avoir des desseins, et n'avois rien fait pour l'attirer : je le vis reprendre sans nul regret ses premiers engagemens ; mais ma sœur me regarda comme sa rivale, et ne m'a jamais pardonné de l'avoir été.

Le plus jeune de mes frères étoit mort à Westminster, où on le faisoit étudier. Edwart avoit une lieutenance dans le régiment des gardes, et à la réserve des tems que son emploi lui permettoit de venir passer avec nous, je restois ici seule avec ma mère, que

ses infirmités réduisoient à garder la chambre, supportant avec beaucoup d'impatience la solitude où j'étois confinée.

La lecture des romans français, dont j'avois acquis l'intelligence, étoit ma seule occupation ; elle m'entretenoit dans le dégoût de la vie sédentaire, m'inspiroit de la curiosité pour des choses qu'il m'étoit inutile de connoître, réveilloit en moi le germe d'une passion fatale à mon repos, et me donnoit de fausses idées des hommes, du monde, et de la nature en général.

Une plaisanterie de mon frère Edwart me fit prendre le goût d'un amusement encore plus dangereux. J'étois à-peu-près de sa taille, et nos traits avoient beaucoup de ressemblance. Il s'avise un jour de me faire essayer un de ses uniformes; vous me voyez en habit d'homme : brillante de jeunesse, je dus paroître encore mieux aux yeux d'Edwart sous ce travestissement :

pour le rendre complet, il fut décidé qu'on feroit un habit exactement sur ma mesure, et le projet fut exécuté.

Sous ce nouvel habit je me présentai dans les maisons du voisinage, et y fus d'abord méconnue. On me prenoit pour le plus jeune de mes frères dont on ignoroit la mort. Ce succès m'encouragea; et en continuant de me masquer ainsi, je pris la contenance hardie, naturelle, enfin le maintien cavalier: j'appris à manier un cheval avec adresse, et instruite par un valet-de-chambre de mon frère, Français, et autrefois prévôt de salle à Paris, je devins consommée dans l'art de l'escrime. Mes matinées entières étoient employées à ces exercices; à peine reprenois-je l'habillement de mon sexe pour paroître dans l'appartement de ma mère. Le goût de la chasse se joignant à mes autres fantaisies, bientôt tous mes momens furent remplis par ces occupations si peu séantes à mon état.

Le départ d'Edwart pour Londres suspendit mes cavalcades ; mais la manie en devint plus forte. J'attendois son retour avec impatience pour m'y livrer de nouveau : il fut assez prompt : ayant obtenu un congé au bout de trois mois, il revint accompagné d'un officier de son corps, nommé sir Patrice o-Berthon. C'étoit un cadet d'Irlande, fils d'un lord des plus qualifiés et des plus pauvres du royaume. Il avoit environ trente ans. Sa figure étoit belle, noble, prévenante ; son esprit agréable, adroit, insinuant : Edwart avoit beaucoup d'amitié pour lui, et il le mit en tiers dans toutes nos parties.

Sir Patrice s'attacha à me plaire, et n'eut pas de peine à réussir : je n'étois pas sur mes gardes. Il me fit un aveu assez libre, et je le reçus cavalièrement ; mon habit m'inspiroit de la hardiesse et autorisoit la sienne. Je n'avois qu'un moyen à opposer à ses attaques : l'état de notre fortune devoit nous éloigner de penser l'un à l'autre.

Je

Je connoissois les préjugés de mon père et de mon frère aîné contre les Irlandais; mais je ne pouvois alléguer honnêtement ce motif, trop bien démenti dans mon propre cœur. Sir Patrice, prétextant une grande passion, ne fut pas rebuté par une aussi foible défense; il redoubla d'empressement, continua ses assiduités au château avec mon frère et sans mon frère; et voyant que ses affaires n'avançoient point assez, il usa d'un moyen peu digne d'un galant homme, pour me mettre dans le cas de rechercher moi-même sa main.

Dans ces entrefaites, mon frère Edwart, pourvu d'un brevet de colonel, est tué à la tête de son régiment en faisant son devoir. Cette mort touche vivement mon père, le grand âge et le chagrin le conduisent au tombeau: bientôt après, ma mère languissante depuis quinze ans, achève sa pénible carrière. Lady Heat-Moore et mon frère, alors docteur d'Oxford, étoient.

venus lui fermer les yeux, tandis que le nouveau comte de Westfield se faisoit recevoir au parlement, alors assemblé.

Ma conduite, peu éclairée jusqu'alors, ne tarda pas à être connue de mesparens. J'avois perdu dans Edwart le seul ami, le seul protecteur sur lequel j'eusse pu compter parmi les miens. De vieux domestiques zélés, ou croyant l'être, déclarèrent à Lady les particularités de mon commerce avec sir Patrice, dont notre indiscrétion pouvoit leur avoir donné connoissance.

J'étois majeure; nos affaires étoient arrangées; j'avois reçu en billets, sur la banque, cinq mille livres sterlings, faisant le fonds de ma fortune. Je fus avertie qu'on avoit écrit au lord Westfield de se rendre promptement chez lui. On attendoit lady Francy, son épouse, sous peu de jours. Cette dame étoit du caractère de lady Heat-Moore, et très-liée avec elle. Je craignis de

voir ma famille se réunir contre moi, et résolus d'aller secrètement à Londres chercher sir Patrice; la jouissance de ma liberté et de ma fortune me permettant de prendre hardiment la qualité et le titre de son épouse.

Un domestique affidé me tint des chevaux prêts, et je partis en habit d'homme; je pouvois le paroître aux yeux des autres; mais dans un voyage assez long, les incommodités d'une grossesse avancée de quatre mois ne m'avertissoient que trop que je ne l'étois pas.

Sir Patrice logeoit en Piccadilly. J'allai le matin le surprendre dans l'appartement qu'il occupoit. Ce fut une surprise en effet pour lui. Ses vues ne quadroient pas avec les miennes: une minute après mon arrivée, j'eus lieu de m'en assurer. Il me reçut sans aucun empressement, avec un air d'embarras et de contrainte. Je le croyois peu instruit de mes affaires, et lui fis le détail de mon état, de nos ressources,

Il parut encore plus rêveur, plus froid. Je le pressai, et voulus le piquer d'honneur : il devint ironique, insultant. Le résultat fut que le métier de soldat, que je faisois, ne quadroit pas avec le lien sérieux dans lequel je voulois m'engager. Je tombai à ses genoux, le conjurant d'avoir pitié de l'enfant dont j'allois devenir mère. Il me repoussa d'une manière outrageante. Je sus me modérer, et déterminée à le pousser à bout, je me retirai consternée en apparence et furieuse au fond du cœur.

Je me cache dans une chambre garnie aux environs de la demeure de sir Patrice ; mon domestique, par mon ordre, se met sur ses traces et éclaire ses actions ; attaché à la veuve d'un riche jouaillier de Londres, dans l'espérance de l'épouser, il avoit perdu de vue ses anciennes connoissances et lui donnoit tout son tems. Le soir, il se retiroit chez lui, seul et sans précautions. Je m'arme de résolution : je

me mets en embuscade au coin de la rue : je le vois venir d'un bout de la place à l'autre, je m'avance au-devant de lui et le rencontre au milieu ; nous nous reconnoissons à la clarté de la lune. Traître, lui dis-je, rends-moi justice. Il me répond par une invective, et cherche à m'échapper. Je mets l'épée à la main : forcé de tirer la sienne, il veut appeler, recule, se bat en retraite ; je le presse, il ne fait que parer : je le blesse, il devient furieux, m'attaque à son tour, se précipite sur mon fer en voulant me désarmer, et se fait une blessure mortelle. Il la jugea telle dès qu'il l'eut reçue : il tombe. Ah ! Rebecca, me dit-il, vous m'avez tué ! Ce mot me rendit à moi-même. Cher Patrice ! m'écriai-je.... Malheureuse ! qu'ai-je fait ?... Vous vous êtes vengée, Rebecca, et je vous pardonne, prenez soin de moi.

Je cours à l'autre bout de la place, je trouve une chaise à porteur : je la conduis ; je mène le blessé à son ap-

partement, et tandis que son valet-de-chambre le couche, s'attache à arrêter le sang qui coule des blessures, je vole pour chercher des secours. Je reviens bientôt avec un chirurgien habile. On pose le premier appareil. Je ne voulois pas me retirer. Rebecca, me dit sir Patrice, allez vous reposer; venez demain matin dans des habits plus convenables. Fasse le ciel que j'aie le tems de réparer les torts dont vous avez à vous plaindre.

Je vins de très-bonne heure le lendemain. Sir Patrice avoit fait assembler chez lui un ministre, deux gens de loi, deux de ses amis; tout étoit prêt pour notre mariage; le propriétaire de la maison et un parent de son épouse me servirent de témoins, et la cérémonie se fit, avant la levée de l'appareil, avec toutes les précautions qui pouvoient en assurer la solidité.

Votre père étoit blessé à mort. Il l'étoit de ma main; il m'étoit cher...,

Je passe rapidement au moment douloureux où je le perdis, huit jours après notre union. Je lui rendis les tristes devoirs qu'il devoit attendre de moi, m'éloignai du quartier de Piccadilly, et vins m'établir, jusqu'au moment de mes couches, dans un petit appartement, sur la paroisse de St.-Paul. J'avois envoyé mon domestique affidé aux environs du château de Westfield, pour savoir comment ma famille auroit pris mon évasion. Tout étoit ligué contre moi, il n'étoit question que de partis violens. Mon frère le docteur, élevé depuis peu à l'évêché de Lincoln, épousoit la haine de lady Heat-Moore; lady Francy, épouse du comte de Westfield, s'y prêtoit; tous trois de concert animoient notre aîné, et l'avoient rendu furieux.

J'estimois le lord mon frère; mais je craignois ses préjugés, ses emportemens, son caractère. Je conçus la nécessité de m'éloigner de ma famille,

de dérober à la haine de ma sœur le spectacle de ma situation, et de chercher un asile où je pusse vivre tranquille et dans l'aisance, avec la médiocre fortune dont je me trouvois maitresse.

Je ne pouvois le trouver dans Londres Mes fonds, en y comprenant ce que j'avois recueilli de la succession de sir Patrice, se montoient à six mille six cents livres sterling; elles étoient en actions sur la banque; le revenu n'en étoit pas suffisant pour me soutenir avec décence dans une ville aussi grande et où tout est à si haut prix. Je pouvois me retirer dans une province éloignée, ou aller vivre en France. Je balançai quelque tems entre ces deux partis; enfin, mon goût et mes habitudes l'emportèrent. En vivant en Angleterre, il falloit m'assujettir aux occupations, à la conduite ordinaire d'une personne de mon sexe, ou, en affichant une singularité, renoncer à la considération des personnes

parmi lesquelles j'aurois à vivre. En passant en France sous mon habit cavalier, je perdois de vue les gens que je voulois fuir, j'échappois à toute espèce de contrainte, je doublois, pour ainsi dire, mes revenus en acquérant ma liberté. Ce projet me séduisit et je m'y arrêtai.

Le tems de mes couches arriva. Vous prîtes naissance, mon cher Richard. De tous les amis de notre maison, M. Sterlook, banquier de la cité, étoit le seul avec qui j'eusse conservé des liaisons et qui eût connoissance de mes aventures. Il fut votre parrain; deux amis de sir Patrice furent témoins du baptême dans la paroisse de St.-Paul; l'acte fut revêtu de tout ce qui pouvoit le rendre authentique.

Vous fûtes envoyé en nourrice à Backway. De là vous deviez passer à Southam, comme vous l'avez fait pour y recevoir la première éducation dans la maison d'une honnête veuve,

nommée mistriss Hallen. Quoiqu'on cherchât soigneusement à cacher qui vous pouviez être, on ne déguisa pas votre nom de famille : il est très-connu en Angleterre, surtout en Irlande ; mais il vous étoit commun avec beaucoup d'enfans nés de la maison o-Berthon, et vous confondoit avec eux. Cette précaution, suggérée par M. Sterlook, achevoit d'éloigner tous les doutes qu'on auroit pu former par la suite sur votre naissance. Notre famille et celle de votre père étoient pourvues d'héritiers qui vous éloignoient alors de toute prétention à une meilleure fortune, mais je voulois vous ménager les ressources de l'avenir, et pour mettre obstacle aux intrigues qui auroient pu vous en priver, je laissai tout le monde dans l'ignorance sur votre sort et sur le mien.

Après avoir pourvu à ce qui vous regardoit, je vous recommandai à M. Sterlook : je mis entre ses mains ma petite fortune ; je lui confiai mes des-

seins, le lieu de ma retraite, et m'embarquai pour la France en habit d'homme.

J'errai long-tems dans les différentes villes dont les côtes maritimes de ce royaume sont bordées, sans pouvoir me fixer dans aucune : enfin la situation de Marseille me plut, et je m'y arrêtai. La langue, les usages du pays m'étoient devenues familiers, et ce fut alors, mon cher Richard, que d'après ce que je voyois chaque jour de ce peuple folâtre et caressant, confondue au milieu d'eux, ne voyant pas leurs chaînes, et me trouvant moi-même parfaitement libre, tenant toujours à mes idées anglaises, je me demandois si la France étoit un hospice général, sacrifié entièrement au plaisir des étrangers qui y abordent, où le peuple, gémissant sous une contrainte qu'il déguise, fût forcé par un mouvement secret de rire et de danser toute l'année pour l'amusement de ses hôtes.

J'aimois la dissipation : elle m'étoit nécessaire. Déplacée comme je l'étois à tous égards, j'avois besoin de me fuir. Je ne formois point de liaison particulière : la légèreté française m'effrayoit : il ne me convenoit pas de faire mon ami d'un homme, et le commerce des femmes m'étoit insipide. Je me livrois à tous les goûts que je vous ai fait connoître. J'avois des chevaux, des chiens. Mais m'appercevant enfin que ces fantaisies dispendieuses dissipoient trop promptement mon médiocre revenu, je cherchai des ressources dans les arts, dans les livres, la compagnie des gens instruits et les spectacles. Ce fut dans ce nouveau cercle d'amusemens que je puisai l'envie de voir Paris. Le peuple de cette capitale me parut plus dissipé et moins gai que celui de Marseille ; j'y trouvai d'ailleurs ce qui pouvoit flatter mes inclinations dans tous les genres. Les académies d'exercice m'offroient de quoi passer les matinées, des

des cours de sciences abstraites, mises à ma portée, remplissoient les après-midi; et les spectacles, le reste du vide de la journée. Le soir je rentrois extrêmement fatiguée, et achevois de m'oublier dans les bras d'un sommeil profond que je m'étois rendu nécessaire. J'avois pris le nom de Sentri que j'ai gardé jusqu'à ce jour.

Dans les académies que je fréquentois, j'avois occasion de voir beaucoup de jeunes gens de ma nation; mais je ne me faisois pas connoître d'eux pour Anglais, dans le dessein de les étudier plus à mon aise; ils me prenoient, à mon parler provençal que j'avois un peu conservé, pour un gentilhomme de ce pays-là. Il y avoit dans notre commerce je ne sais quoi de haut, de froid et de dédaigneux. Ils me traitoient comme un Français, moi je les regardois comme des gens dont on auroit pu faire des hommes, en adoucissant leurs mœurs, et en rectifiant

des préjugés révoltans pour l'humanité; tels qu'ils étoient, ils me paroissoient insoutenables ; n'étant point soupçonnée de savoir leur langue, je leur entendis tourner en ridicule un de leurs compagnons d'exercice, avec tant d'aigreur et si peu de retenue, qu'il me prit envie de me lier avec lui. Ils ne lui reprochoient pas un défaut dont un être raisonnable n'eût pu s'applaudir comme d'une bonne qualité. Il étoit modeste, doux, honnête et reconnoissant, au point de se piquer d'être l'ami des Français dont il avoit reçu un accueil obligeant ou quelques légers services. Il soutenoit qu'on ne devoit pas insulter chez elle une nation qui n'y insultoit personne, et pensoit lui-même n'avoir pas des raisons suffisantes pour la mésestimer. Ne pouvant le corriger de ses travers, ses camarades l'abandonnèrent, et il resta seul avec moi. Il se nommoit Estevan, il étoit Gallois. Lorsqu'il fut seul je l'abordai, et lui parlai si bon

anglais, qu'il eut lieu d'en être surpris. Je m'avouai pour son compatriote et pour son complice dans la façon de penser : enfin, mon fils, à la suite de cette ouverture nous devînmes amis et presqu'inséparables, nous le serons toute la vie. Il n'y eut jamais d'ame plus douce, plus vraie, plus sensible que celle d'Estevan. Je pourrois vous en dire mille biens ; mais vous le connoîtrez, et vous en apprendrez davantage par son commerce. Vous lui avez déjà quelques petites obligations indirectes ; et quand vous le reverrez, sa figure ne vous sera pas étrangère.

Je n'avois jamais connu que l'amour, et n'avois pas eu sujet de m'en louer. Mon ame se livra à l'amitié avec toute la chaleur dont elle étoit susceptible. Estevan, peu riche, ayant dissipé pour son éducation au-delà de la somme qu'il pouvoit raisonnablement sacrifier, songeoit à repasser la mer ;

je me déterminai à faire ce voyage avec lui.

Nous passâmes à Londres. Je vis M. Sterlook ; je sus de vos nouvelles. On se louoit de votre douceur, de votre application. Je conférai avec cet honnête banquier sur le parti que je pourrois vous faire prendre.

L'état des familles n'avoit pas changé, mes ressources n'étoient point augmentées, vous étiez d'un tempérament délicat ; il fut décidé qu'on vous enverroit à Oxford, comme un jeune homme destiné à l'état ecclésiastique.

Estevan prit bientôt après le chemin de Galles, et je l'y suivis. Son patrimoine étoit mince, une partie en étoit abandonnée pour la subsistance d'une mère âgée et respectable; nous n'étions pas fort à notre aise, mais un ami tient lieu de bien des choses. Je passai six mois avec lui sans m'ennuyer, m'occupant à détruire les renards dont son petit territoire étoit

infesté : et je revins en France, déterminée à retourner désormais tous les ans au pays de Galles.

Cependant j'en fus deux sans tenir parole. A mon second voyage je trouvai Estevan dans l'embarras. Il étoit amoureux de la fille aînée de mistriss Bullcock que vous connoissez : elle n'avoit que quatorze ans alors. Il n'osoit parler de sa passion ni à miss Anna, qui l'avoit fait naître, ni à la mère, ni à personne. Les circonstances étoient au plus défavorables pour lui. Mistriss Bullcock venoit de perdre son mari, le bien qui lui restoit se trouvoit engagé à une espèce de juif pour 150 livres sterling. Cette homme pressoit pour se faire payer ; la famille étoit dans la désolation et au moment de sa ruine. Mon ami Estevan n'y pouvoit apporter de remède. Comment préméditer un mariage dans un état aussi désespéré ? En supposant le bien de mistriss Bullcock libéré, il n'étoit pas même raisonnable d'y penser. J'en-

gageai mon ami à réserver l'aveu de ses sentimens pour des tems plus heureux, et déterminée à passer l'année entière avec lui, je sacrifiai la plus grande partie de mes revenus pour tirer d'affaire cette estimable et malheureuse famille. Je voulois qu'Estevan prît ce petit service sur son compte, mais il me nomma à madame Bullcock : voilà l'origine des liaisons que j'ai conservées avec elle.

L'année étant révolue, je retournai à Paris. L'Europe étoit en paix, et paroissoit devoir y être long-tems. J'eus occasion de connoître un mousquetaire, issu d'une bonne maison de la province de Lancastre. Il se nommoit Fitz-Martin. Croyant appercevoir en moi de l'attachement pour la France, il me dit qu'à vingt-quatre ans, que je paroissois avoir, il étoit étonnant que je ne cherchasse pas à entrer dans le service, seul état convenable à un homme de condition. Lui, né à S. Germain, n'ayant que

quinze cents francs de pension, il subsistoit avec agrément et avec l'espérance de s'avancer.

M'ennuyant de ce que j'avois fait jusqu'alors, la fantaisie d'être mousquetaire me saisit. Fitz-Martin me présente à son commandant, comme un débri de la fortune des Stuarts.

Je plais : on m'agrée. De nouveau je me trouve monter à cheval, mais par état. Je vais souvent à Versailles, le goût pour la chasse se réveille ; bientôt le roi de France ne force pas un cerf sans m'avoir pour compagnon ou pour témoin de son succès. Cela vint au point de me faire remarquer.

J'arrivois un jour un peu tard pour les abois. Le roi, habitué sans doute à me voir, dit assez haut pour être entendu de moi : Ah ! voilà mon mousquetaire ! Trop flattée d'avoir mérité cette distinction, je cherchai à me faire remarquer de plus en plus ; mais j'avois doublé, triplé mon écurie, et M. Sterlook m'avertit que j'avois al-

téré mon capital. Je pris la résolution de m'aller confiner pour quelque tems auprès de mes amis, dans mon pays de Galles, et partis de Versailles munie d'un bon congé.

Pendant que je vivois chez Estevan, la guerre avec l'Espagne se déclare : nos politiques disoient que la France ne tarderoit pas à se mettre de la partie J'aimois la personne du roi; mais je ne pouvois le servir contre ma nation. Je fus forcée de prendre mon parti, et j'envoyai ma démission à mon commandant.

Sir Thomas Collwill levoit alors, avec commission, une compagnie franche pour suivre l'amiral Anson dans son expédition des Indes Nous nous étions vus en France ; il m'offrit la lieutenance de sa compagnie, et je l'acceptai. Cette compagnie m'offroit des moyens de ménager notre petite fortune, et peut-être de l'augmenter.

Je vous recommandai à M. Sterlook, et m'embarquai sur le *Contre-*

Amiral, avec un détachement de cent cinquante hommes. Je ne vous parle pas du voyage et de l'expédition, tout vous est étranger, hors le fruit que j'en ai recueilli.

Après une absence de quatre années, et des aventures extraordinaires de tout cet armement redoutable, il ne revint en Angleterre qu'une petite poignée de monde sur un vaisseau délabré, écrasé de richesses, et j'eus le bonheur d'en être. Nous dûmes notre conservation au génie plein de ressources qui nous commandoit, et à la fortune qui nous conduisit au port à travers une escadre ennemie, à la faveur d'un brouillard. Sir Collwill étoit mort, et de droit j'étois devenue capitaine d'un corps de troupes composé de cinq cents hommes au départ, et réduit pour lors à trente-six.

J'arrive à Londres. Je vole chez M. Sterlook, âgé de soixante-dix-sept ans, il étoit tombé en enfance; sa famille venoit de le faire interdire;

mes fonds étoient en sûreté. Je réclamois des papiers ; l'inventaire n'étoit pas encore fait. On ne put me dire un mot de mon pauvre Richard.

Chargée de rendre compte de ma compagnie, et de suivre ses intérêts à la liquidation des prises faites par l'escadre, je ne pus m'absenter de Londres. J'écris à Southam, à mistriss Hallen, je ne reçois pas de réponse ; une seconde, une troisième lettre, ne sont pas plus heureuses ; mortellement inquiète, je demande un congé de huit jours pour aller à Southam; les commissaires de l'amirauté, à qui je m'étois rendue trop nécessaire, me le refusent. Enfin, je m'adresse à mon ami Estevan et le conjure de me venir joindre, ayant le plus grand besoin de ses services. Il me répond qu'il ne peut abandonner sa mère qui est à toute extrémité. Ma situation étoit désespérante ; si j'abandonnois mes devoirs, je me mettois dans le cas de perdre la fortune amassée pour vous

avec tant de périls et de fatigues, et cependant je craignois de vous voir perdu.

Au milieu de ces alarmes, l'espérance de vous voir prendre dans le monde un rang sortable à votre nom, m'excitoit à me rapprocher du chef de notre famille. Le lord Westfield étoit à Londres : je le sus. J'appris qu'il demeuroit dans la rue de Southampton, dans un appartement garni. Dans la même maison, un logement au-dessus du sien étoit sans locataire. Je le prends. Je n'appréhendois pas d'être reconnue en passant devant mon frère; et je le connoissois pour être distrait. Mon uniforme, mon état actuel me mettoient à l'abri d'être soupçonnée par lui. J'aurois desiré qu'un hasard nous approchât, qu'il pût prendre de la curiosité sur mon compte. Je l'aimois, l'estimois ; mais je le craignois encore davantage ; en prenant mal mon tems, en m'exposant à l'aborder dans un moment où il eût été mal disposé, je pouvois échouer

dans mon entreprise, sans espérance de retour de sa part.

Il venoit de perdre depuis peu son fils unique, et le pleuroit encore. Mon domestique avoit appris cette nouvelle du sien. Ses filles étoient mariées depuis trois ans aux lords Mellfond et Etherge, chevaliers de l'ordre d'Ecosse et pairs de ce royaume ; sa famille le négligeoit beaucoup, et il étoit comme isolé.

J'appris aussi quelles étoient ses habitudes. Hors des séances du parlement, il s'intriguoit avec les agioteurs en chef de Londres, pour travailler sur les papiers publics, étoit assidu le soir aux pantomimes de Cowent-Garden ; le spectacle fini, il entroit au café, y rêvoit pendant quelque tems et se retiroit vers les onze heures. Je le suivois partout dès que mes affaires me le permettoient; observant toutes les précautions possibles pour ne lui être pas suspect.

Il faut, mon cher Richard, vous

donner une idée du caractère de votre oncle. C'est un des plus dignes hommes, et un des plus singuliers qu'ait produits l'Angleterre. Le lord, votre grand-père, vouloit l'attacher à la cour, et l'y a retenu auprès de lui tant qu'il a vécu. Mais dès que votre oncle a dépendu de lui-même, à peine reçu à la chambre des pairs, il a renoncé à toute espèce de faveur; retiré dans ses terres, il est cultivateur entendu, économe, et le meilleur de tous les maîtres. Pour ses vassaux indigens, pour les malheureux quels qu'ils soient, il pousse la charité jusqu'à la profusion. De retour à Londres, il fait charger des vaisseaux, s'intéresse dans l'établissement des manufactures, suit les mouvemens des fonds publics, et joue le rôle de l'homme intéressé. Dans la chambre des pairs, plein de bonnes intentions, il est inaccessible à toute espèce de brigue; sans complaisance pour le ministère, il ne le contrecarre jamais, à moins qu'il ne le soupçonne

d'entreprendre sur le bien public. Il méprise la chambre des communes, ne veut jamais traiter avec elle, et devient inutile à sa propre compagnie par cette inflexibilité de caractère. Il a bien d'autres préjugés, je pourrois même dire d'autres manies; mais vous les connoîtrez par les détails que je dois vous faire. Du reste, fasse le ciel que vous lui ressembliez par la droiture, l'intégrité et la bienfaisance.

Depuis quinze jours j'étois attachée à le suivre, inutilement pour lui et pour moi, lorsqu'un soir étant dans le café de Cowent-Garden, trois hommes de mauvaise mine, assis à peu de distance de moi, et s'y entretenant à voix basse, laissent échapper son nom. Le spectacle étoit commencé, et je n'avois pu y trouver de place. La tête appuyée sur une main, je rêvois, et l'on pouvoit me croire endormie. Le nom de Westfield attira mon attention, je prêtai attentivement l'oreille sans quitter mon attitude.

Il a dîné à Kingsarms, dit un des gens que j'écoutois, avec tels et tels; il avoit à lui seul trois courtiers sur la bourse. Bradshaw m'a dit avoir négocié pour lui la valeur de cent mille livres sterling: il y fera bon, répondit un de leur compagnie. Je perdis la suite de la conversation; ils s'étoient levés, et avoient été choisir un endroit moins suspect, pour y méditer sur ce qu'ils vouloient faire.

Le spectacle finissoit. Le lord Westfield en sort, couvert comme à son ordinaire, d'un surtout assez simple. Il demande de la limonade chaude et s'assied; les trois coquins avoient disparu.

A onze heures milord fait demander une chaise; il n'avoit pas même un domestique avec lui. La chaise est amenée: il y entre: je la suis; mais d'un peu loin. A peine entroit-elle dans la rue de Southampton, que j'entends du bruit, je mets l'épée à la

main, je cours; la chaise est arrêtée: les coquins sont à la portière; ils m'apperçoivent; un d'eux se détache et vient l'épée haute au-devant de moi; je l'étendis par terre du premier coup, et courus aux autres; mais aux cris de leur camarade, ils avoient pris la fuite. Je trouve milord se débattant, criant dans la chaise abandonnée par les porteurs, qui, peut-être, étoient complices. Je l'aide à en sortir, le prends par dessous le bras, et nous regagnons son logement à pied.

J'avois encore à la main mon épée toute sanglante. En entrant, j'avertis l'hôte d'aller faire le rapport aux gens du guet de ce qui venoit d'arriver.

Le lord Westfield encore troublé par le danger ne disoit rien. Deux domestiques viennent pour l'éclairer; il s'appuie sur leurs bras, gagne son appartement, et je le suis.

Il s'assied en entrant dans sa chambre, me regarde fixement: c'est vous, me dit-il, capitaine mon voi-

sin, vous venez de me rendre un grand service. On en vouloit à mon porte-feuille : le voilà : il n'y a que cent mille livres sterling, vous les avez sauvés de la main des voleurs. Je voulus dire que je m'estimois trop heureux de m'être trouvé à portée de lui rendre ce service. Vous avez, ajouta-t-il, travaillé pour vous comme pour moi. Le porte-feuille est à nous deux, et vous en prendrez ce qui vous fera plaisir ; ne craignez pas de me désobliger.

Je ne jetai pas les yeux sur le porte-feuille. Je me trouvois auprès d'un frère dont j'aurois acheté l'amitié de tout mon sang. Le péril qu'il venoit de courir m'étonnoit encore. L'embarras de mon état actuel, les remords sur ma conduite passée, si peu digne de lui, l'envie de me découvrir, de tomber à ses genoux, de lui demander ses bontés et pour vous et pour moi ; tous ces divers sentimens m'agitoient à la fois.

Le lord étonné de ma contenance, après s'être tu un moment, m'adresse la parole. Qu'est-ce, capitaine ? Doutez-vous que je ne sois pas assez noble pour vous donner trente, quarante, cinquante mille livres sterling ?

Non, répondis-je, milord, je connois votre générosité; le zèle, et une affection dont vous ignorez le motif, m'ont porté à vous rendre un service dont vous paroissez faire cas. J'aspire à une récompense bien plus flatteuse pour moi, à votre amitié....

Mon amitié! reprit le lord, et qui êtes-vous ? Vous revenez des Indes... Nous serions-nous connus quelque part ?... Mais, en effet, vos traits ne me sont pas absolument étrangers.... Etes-vous Anglais ?

Je ne savois que répondre; pendant qu'il m'examinoit, j'étois tremblante: il y avoit quelque chose de farouche, de dur dans sa physionomie.

Répondez-moi donc, poursuivit-il:

non, milord, lui dis-je, toute troublée. Je suis.... Français ...

Je m'en suis douté, reprit-il, à votre accent, à votre allure.... Mon amitié à un Français, à un ennemi de l'état! Allez, je vous pardonnerai d'être tout ce que vous voudrez, quand vous aurez pris mon porte-feuille.

Non, milord, lui dis-je; j'ai l'ame trop haute pour vendre un service à ce prix.

Tu ne veux pas d'argent, Français! répliqua-t-il, comme en colère, et que veux-tu donc? Qui t'a chassé de ton pays? Pourquoi portes-tu les armes pour nous? Parle; as-tu eu de mauvaises affaires? je m'intriguerai, s'il le faut, pour toi; je te ferai recommander à tous les ministres, à ton roi; je te tirerois de l'enfer si tu t'étois mis dans le cas d'y tomber.

Non, milord, répondis-je, je sers l'Angleterre d'affection, et n'en veux pas sortir; je n'ai point de retour du côté de la France; je n'y ai rien com-

mis qui m'expose aux rigueurs de la justice, et vous prie d'employer ailleurs votre crédit.

Tu veux nous servir, repartit milord, tu as fait l'action d'un brave homme; tu n'aimes pas l'argent; tu ne nous trahiras pas. Je vais intéresser tous les seigneurs de l'amirauté à ton avancement.

Encore une fois, lui dis-je, j'ai eu le bonheur de vous être utile; je vous ai demandé le prix qui me convenoit, et n'en veux point d'autre....

Quoi, Français, tu veux être mon ami! mais je ne veux pas t'aimer.... Je n'aime personne; pas même mes enfans.... Non.... Non.... Non.... tu ne sortiras pas de cette chambre, ou tu me diras ce que tu veux de moi.

Je ne puis vous le dire aujourd'hui, milord.... Mais quel terme prends-tu ?.... Un mois, répondis-je.... Tu viendras donc chez moi à ma terre; car j'y serai. Voilà un scheling que

je romps, prends-en la moitié, et soit que tu viennes ou quelqu'un de ta part, n'oublie pas de me faire présenter cette pièce d'argent.

Je quittai le lord Westfield, et me retirai dans mon appartement; il sortit le lendemain de grand matin de celui qu'il occupoit au-dessous de moi, et alla en prendre un près du Parc St.-James.

Mes inquiétudes sur votre sort étoient cependant des plus vives, quand je vis arriver Estevan, couvert de deuil. Sa mère étoit morte. Prévenu par mes lettres du besoin que j'avois de ses services, il venoit me les offrir. Mes affaires auroient pu s'arranger dans quatre à cinq jours, et me donner le loisir de faire le voyage de Southam. Mon impatience ne me permit pas d'attendre, j'y envoyai Estevan. Je le chargeai de voir mistriss Hallen, et de me rapporter des nouvelles positives d'un jeune homme confié à ses soins, en qui je prenois le plus grand

intérêt. Estevan partit. Je travaillai avec toute l'assiduité, l'empressement possible à terminer les affaires dont j'étois chargée. Déjà la liquidation des effets rapportés par l'amiral Anson étoit faite. La part qui m'en revenoit passoit quarante-trois mille livres sterling, il m'en revenoit dix-huit cent pour mes appointemens. Je reçus ces sommes, et les joignis à celles que j'avois déjà dans la banque de MM. Sterlook fils, et fis rendre justice à tous ceux de ma troupe à qui elle étoit due.

Mon travail étoit à sa fin, lorsqu'Estevan reparut.... Je le vois, il m'aborde d'un air embarrassé. Et le jeune homme, lui demandai-je?... J'apprends la mort de mistriss Hallen, votre départ d'Oxford, votre voyage dans le comté de Devon, votre entrée dans la maison de sir Georges Nettling Le chapelain de Woodstock et le ministre de Buttorf, qu'Estevan avoit été obligé de voir, lui avoient

appris toutes ces particularités. Jugez de mon saisissement, mon cher Richard, en apprenant le triste état auquel mon absence, la mort de mistriss Hallen, et l'indisposition de notre ancien ami, M. Sterlook, vous avoient réduit. Libre de vous aller chercher, je prends mes mesures pour me rendre dans la province de Devon. Nous arrivons à Clostern, Estevan et moi. Nous nous arrêtons dans une auberge vis-à-vis le château, pour y prendre langue. J'y vois beaucoup de mouvemens auxquels, d'abord, je ne vous croyois pas intéressé. La maitresse de l'auberge avoit été nourrice de milady Nettling. Plusieurs personnes entroient dans la maison et en sortoient précipitamment; je leur entends prononcer le nom de Richard. On se parloit avec feu. Je m'approche, je demande ce qui est arrivé à ce Richard. Il a séduit, ravi la fille du maitre de ce château: il est en fuite: on le poursuit; sir Georges et ses gens montent

à cheval. Je tire Estevan à part, nous prenons nos chevaux, nous côtoyons le parc ; bientôt nous nous séparons. Vous deviez être en habit de livrée : votre âge, vos vêtemens vous rendoient reconnoissable. Je recommande à Estevan, s'il vous trouve, de vous conduire à Billy-Barnes, dans une petite ferme où nous avions passé la nuit.

J'avois fait connoissance avec la fermière, appelée mistriss Bitterton, et soit que j'eusse été heureuse ou non de mon côté dans ma recherche, je devois venir joindre mon ami à ce rendez-vous, à minuit.

Je ne puis vous exprimer mes inquiétudes Dans le chemin où je m'engageai, je rencontrois à chaque instant des émissaires de sir Georges qui battoient la campagne. Je voulois courir à eux, tuer leurs chevaux, les désarmer. S'ils eussent été maîtres de votre personne, je vous eusse enlevé d'entre leurs mains au péril de ma vie. Je passai

sai la journée à roder autour du château, pour voir si l'on ne vous y reconduiroit point par quelqu'une des avenues. La nuit me surprit dans ces mouvemens, et l'heure de me rendre à Billy-Barnes arriva. J'y trouvai Estevan seul; mes regards inquiets vous cherchoient autour de lui. Rassurez-vous, mon ami, me dit-il, le jeune homme n'est pas ici; mais j'ai mis ordre à ce que les gens de sir Georges ne le puissent trouver, et je sais à-peu-près la route qu'il a prise.

Hier, vers les deux heures après midi, je rencontrai à quatre milles de Clostern un paysan qui gardoit du bétail; je lui dépeignis le jeune homme, et lui demandai s'il ne l'avoit pas vu passer. Il me montra le chemin qu'il venoit de quitter, et celui qu'il avoit pris. Je m'y fusse engagé sur-le-champ; mais je voyois venir de notre côté deux hommes bien montés. Je les soupçonnois d'être à sir Georges, si ce n'étoit le baronnet lui-même.

Je donnai une guinée au paysan, et lui en promis trois autres, si, interrogé par ces gens-là, il vouloit leur répondre que la personne qu'ils cherchoient, montée sans selle sur une jument poil-roux, s'enfuyoit à toutes jambes par une route que je lui montrai. En même tems je descends de cheval, j'attache ma monture à un arbre, et feins d'en resserrer les sangles.

Les cavaliers s'avancent : les questions et la réponse sont telles que je les avois prévues et arrangées, et les gens de sir Georges prennent le galop, pour suivre la fausse indication que je leur faisois donner. J'aurois voulu pouvoir m'écarter de là, pour suivre le chemin que le paysan m'avoit montré ; mais après lui avoir donné les trois guinées, je crus devoir le garder à vue pendant quelque tems. Je voyois encore d'autres cavaliers dans la campagne, et mon homme, dans l'espoir d'une autre récompense, auroit pu

changer de langage avec eux. Le jour s'avançoit : J'ai craint de manquer dans la nuit le chemin de Billy-Barnes, et m'y suis rendu, content de pouvoir vous faire part du succès de mes petits soins. Je remerciai Estevan. Nous nous séparâmes de nouveau, il devoit retourner à l'auberge de Clostern, et y attendre de mes nouvelles, s'informer exactement de ce qui se passoit au château ; si vous étiez ramené, se présenter sur-le-champ pour vous réclamer, comme appartenant aux plus illustres maisons de l'Angleterre, vous faire conduire chez le juge de paix ; vous cautionner pour vingt mille livres sterling, s'il le falloit, et s'offrir à garder les arrêts avec vous, jusqu'à ce que le cautionnement fût mis en règle.

Tout étoit en désordre à Billy-Barnes Le fermier avoit été arrêté ce jour-là, et mis en prison pour dettes. Je n'y trouvai aucune commodité pour me reposer. J'entrai dans la grange,

et me jetai sur la paille. J'avois pour camarades de fortune cinq à six Bohémiens et Bohémiennes, qui rodoient depuis plusieurs jours dans ces cantons. Je ne pouvois dormir. Je rêvois aux moyens de vous trouver sans faire d'éclat. Je pensois, comme je n'étois pas connue de vous, qu'en vous cherchant, vêtue comme je l'étois, mon habit pourroit vous inspirer de la crainte, et vous forcer à vous cacher de moi, comme de toute autre personne de mon apparence. L'idée me vint de me travestir en Bohémienne. Par-là je me procurois une entrée dans toutes les maisons de la campagne, et le moyen d'y faire des recherches plus profondes. Vous savez si cela m'a réussi. Dès le second jour, en disant la bonne aventure à une femme âgée, j'appris la mienne, et que je vous trouverois chez la dame Francy. Il falloit vous en tirer sans bruit, faire cesser ceux qu'avoit occasionnés votre

aventure avec miss Dorothée, dont j'ignorois les détails.

J'arrivai à la petite ferme où vous étiez, avec mon plan tout arrangé. Je vous habillai en fille. Je fis une histoire, j'en imbus la famille : vous achevâtes de l'accréditer. J'annonçai la prompte arrivée de Tom-Cawsson votre père, et repris le chemin de Billy-Barnes : j'y quittai mon appareil de sorcière, et vins rejoindre à Clostern mon ami Estevan.

J'avois bien des choses à faire. Je voulois connoître miss Dorothée, savoir ce qui s'étoit passé entre vous. Elle avoit la réputation d'être une des plus riches héritières du royaume, et tout le monde se réunissoit pour faire l'éloge de son caractère. Si elle vous aimoit, si je la trouvois à mon gré, je voulois vous ménager sa main; mais, comment m'y prendre pour avoir de l'accès auprès d'elle. ?

Sir Georges et milady Nettling n'étoient plus au château. Votre mai-

tresse y étoit demeurée sous la garde de mistriss Brown, femme religieuse, charitable, et simple, il me falloit un prétexte pour me présenter: voici celui que j'imaginai.

Je charge mon ami Estevan, de me trouver à quelque prix que ce fût, un habillement ecclésiastique; il m'en trouva un très-limé, très-sec, pour vingt guinées: je vais me travestir à Billy-Barnes. Je reviens à Clostern. On annonce un ministre des environs, qui veut parler à mistriss Brown; les portes me sont ouvertes sur-le-champ. J'entre avec un maintien bien composé. Madame, lui dis-je, le fermier de Billy-Barnes, le pauvre M. Bitterton a été mis en prison, à la poursuite de l'intendant de sir Georges, pour une somme de soixante et dix guinées. Un particulier de ma paroisse, touché de son état, et peut-être de quelques remords, m'a remis de quoi acquitter cette dette; mais, madame, quelque soit le motif de cette action,

il desireroit qu'elle fût ignorée de M. Bitterton, et de l'intendant de sir Georges. Si vous vouliez, madame, passer pour la bienfaitrice de ce pauvre fermier, toutes les intentions seroient remplies. Votre charité ne surprendroit ni M. Bitterton, ni personne, et l'intendant de sir Georges ne pourroit pas s'autoriser de la rentrée de ces fonds, comme d'une suite de sa dureté à poursuivre les débiteurs de son maître.

Mon appareil, mon maintien, mes offres, ma harangue, firent tout l'effet attendu. Mistriss Brown se prête à la bonne action : elle avoit regret de n'avoir pu être instruite à tems, de ne l'avoir pas faite elle-même; elle devoit dîner seule : elle me retient pour lui faire compagnie. La bonne dame avoit du chagrin, et brûloit d'en parler. Mon habit, le message dont j'étois chargée auprès d'elle, étoient bien propres à m'attirer sa confiance ; comme je cherchois moi-même à la

gagner, nous venons bientôt tous deux à notre but; elle a à me parler de l'affaire de sa nièce, et moi à l'écouter. Je la calmai, autant que je le pus, sur les suites de cette aventure : elle m'assuroit de l'innocence de sa nièce ; et l'innocence devoit éclater. J'ajoutai qu'un gentilhomme de mes amis du comté de Kent, étoit dans un cas bien plus fâcheux. Il n'avoit qu'une fille unique, charmante par la figure, la douceur, les talens et l'esprit. Elle avoit disparu de la maison, et depuis six mois il la cherchoit vainement. L'histoire passa, et je n'en voulois pas davantage.

Un laquais vint dire que miss Dorothée refusoit de prendre du bouillon. Cette pauvre enfant se fera mourir, dit la bonne tante, elle ne veut rien prendre : je ne puis lui faire entendre raison.

Permettriez-vous, dis-je alors, madame, que j'eusse l'honneur de lui parler en particulier. Ah, monsieur !

me repartit mistriss Brown, avec chaleur, que je vous aurois d'obligation si vous pouviez l'engager à prendre soin d'elle-même... J'y vais, madame, repris-je. La dame se lève. Le laquais et le bouillon nous précèdent. Nous entrons dans la chambre de la jeune miss.

Mistriss Brown m'annonce comme un de ses amis, engage sa nièce à vouloir bien m'écouter, et se retire. Je prends le bouillon de la main du domestique, le pose sur une table, et m'approche du lit.

Nous étions seules alors. La jeune miss me reçut d'un air bien sérieux. J'engageai la conversation par des lieux communs de morale; il parut qu'on m'écoutoit froidement. J'essayai de parler du sujet de l'affliction. Je nommai Richard : je crus appercevoir de l'émotion. Je continuai : je semblois prendre en lui une sorte d'intérêt. Ce pauvre Richard, disois-je... Le connoissez-vous, monsieur, me

dit Dorothée, d'un ton propre à m'encourager ? Oui, miss, répondis-je, je le connois mieux qu'il ne se connoît lui-même... Savez-vous où il est, monsieur ? Est-il en sûreté ? Il manque sans doute de tout ; ses hardes sont ici... Non, aimable miss, il ne manque de rien, et désormais ses plus vives inquiétudes vous ont pour objet ; il ne se pardonne pas d'avoir été la cause innocente... Ah, bien innocente, monsieur ! hélas, je lui témoignois quelques bontés : le pauvre garçon me baisoit la main en prenant congé de moi. Si vous le voyez, monsieur, vous pouvez lui dire que je lui pardonne de tout mon cœur : que je voudrois être en situation de lui faire du bien. J'ai quelques guinées dans cette bourse, faites-les-lui, je vous prie, accepter de ma part... Non, miss, je ne lui porterai point ce présent, il lui seroit inutile ; mais votre générosité, votre tendre compassion pour lui le toucheront au dernier point. Il est, graces au ciel,

au-dessus du besoin... Ah! monsieur, vous me ravissez; et pourquoi s'est-il réduit à servir ? il ne paroit pas ne pour cet état... Non, miss; je vous en dirois davantage, si je ne présumois que l'intérêt que vous prenez à lui est un simple mouvement de compassion... Assurément, monsieur. un jeune homme comme Richard réduit à être laquais, en mérite beaucoup.. Je crois vous entendre, miss, et loin de le trouver à plaindre, il me paroit le plus heureux des hommes, puisque vous avez su le distinguer dans l'état abject où le hasard l'avoit réduit pour un moment. Ne rougissez point, aimable miss : c'est un homme de condition, il n'est pas même sans fortune; mais il y a toujours beaucoup de distance de la sienne à la vôtre. Il vous aimoit, il vous est attaché par tous les sentimens dont vous êtes digne, et dont une ame honnête est susceptible. Dans l'incertitude de son sort, il n'a pas cru devoir se déclarer à vous. Il

m'a chargé de venir vous présenter ses respects et ses excuses, de vous prévenir qu'il alloit employer un moyen innocent pour faire cesser le fâcheux éclat de l'aventure qui l'a banni d'ici : ma commission ne s'étendoit pas plus loin. Je me suis procuré de l'accès auprès de madame votre tante .... J'en aurois dit davantage ; mais mistriss Brown entra, elle venoit voir si on avoit pris le bouillon : dès que je l'entendis, je le présentai à miss Dorothée, et quoiqu'il fût un peu froid, il fut avalé tout d'un trait. Mistriss Brown fut enchantée de voir sa nièce plus raisonnable : elle lui parut même en meilleure santé. Tout fut regardé comme un effet de mes exhortations ; et je n'obtins la permission de sortir du château qu'après avoir promis d'y revenir ; mais je ne tins pas parole. Je montai à cheval, et fus reprendre mes habits à Billy-Barnes ; nous nous rejoignimes, Estevan et moi, et primes nos mesures pour vous aller enlever

enlever de chez madame Francy. Arrivés à la ferme, pendant qu'Estevan vous aidoit à monter à cheval, je tirai à part la fermière, lui remis votre habit de livrée, et une lettre pour une française nommée Foible. Estevan avoit appris dans l'auberge de Clostern une partie de vos aventures avec elle. Vos rigueurs y étoient célébrées, et la pauvre fille demeurée malade au château s'y mouroit, disoit-on, du chagrin que lui causoit votre fuite, de celui d'être le plastron de tous les brocards du voisinage. Voici le brouillon de ma lettre.

Tom Cawsson, Ecuyer, à Mademoiselle Foible.

» Je vous remercie, mademoiselle, » des bontés que vous avez eues pour » ma fille, pendant que son extrava- » gance l'a retenue au service de vos » maîtres. Elle a été bien heureuse de » trouver dans leur maison une per-

» sonne d'un caractère aussi obligeant
» que l'est le vôtre, et elle me charge
» de vous assurer de sa reconnoissance.
» Je renvoie l'habit de livrée, cause,
» à ce que j'ai appris, de beaucoup
» de bruit et de scandale. Le peu de
» fondement de ces discours les fera
» tomber. J'eusse écrit à Sir Georges
» et à Milady, pour les prier de rece-
» voir les excuses de ma fille et les
» miennes, mais j'ai appris leur départ.
» J'ose vous prier de leur faire agréer
» nos respects, ainsi qu'à Miss Doro-
» thée. Comme ma fille rentre dans
» son devoir, le reste de l'équipage
» laissé à Clostern lui devenant inu-
» tile, je vous prie de le donner aux
» jeunes gens qui vous remettront ma
» lettre. Il y a parmi les hardes dix
» guinées dans un rouleau de papier,
» ma fille et moi vous engageons à les
» accepter par amitié pour nous ».

La fermière donna cette lettre à ses enfans pour la porter. Je leur donnai deux guinées, et tous trois de com-

pagnie partirent très-contens pour s'acquitter de ce petit message.

Ils arrivent au château de Clostern, remettent la lettre, l'habit; on les interroge curieusement. L'événement arrivé sous leurs yeux leur avoit fait la leçon. Leur rapport fut constant, uniforme. Mistriss Brown se rappela le discours qu'un ecclésiastique lui avoit tenu la veille. Foible trouva les dix guinées, et un moyen d'échapper aux plaisanteries dont on l'accabloit.. On appuya l'histoire, on l'orna, on l'étendit. Vingt-quatre heures après, vous passâtes pour fille à six lieues à la ronde, et bientôt après, dans l'esprit de Sir Georges et de Milady; mais Miss Dorothée prévenue par moi de mon petit complot, ne pouvoit en être la dupe.

Pendant ce tems nous prenions le chemin du pays de Galles, où j'avois résolu de vous tenir caché pour quelque tems. Je passois dans votre esprit pour une magicienne ou un esprit, et

tout le monde vous prenoit pour une fille; je conçus le plan de ne point vous désabuser sur mon compte, et de vous faire garder votre déguisement. Je voulois vous gouverner sans être connue de vous, il nous étoit important à tous deux de nous cacher. Vous ne pouviez avoir dans le monde un état gracieux, si le lord Westfield refusoit de vous avouer et de vous protéger. J'étois sûre que Lady Heat-Moore, l'évêque de Lincoln, les filles, les gendres de Milord me feroient échouer dans mes vues, s'ils pouvoient les pénétrer avant que j'eusse pris d'autres mesures. Je vous conduisois chez Mistriss Bullcock, résolue de tellement vous travestir que nous pussions risquer impunément de nous montrer, même à Londres, et y soutenir, sans être reconnus, la vue des témoins de mon mariage et de votre baptême. Déterminée à vous en imposer sur mon compte, je saisis toutes les occasions qui s'offrirent de vous éton-

ner. J'entre la première dans l'auberge d'Honyton. Je vois un jeune homme qui se désole, j'en demande la cause. J'apprends qu'un voleur lui a pris son cheval; de concert avec Estevan, qui jouoit le rôle de mon domestique, je fais glisser dans sa poche une bourse et quelques guinées, et quand je le juge à propos, je la lui fais trouver. A Bridge-Water, sorti du matin pour faire emplette d'un ajustement de femme, dont je voulois me servir le lendemain, je vois la dispute survenue entre les prisonniers français et les paysans anglais, au sujet de Miss Orchard. La jeune personne effrayée étoit prête à s'évanouir. Je la prends sous le bras, et la reconduis chez elle: de retour à notre auberge, je trouve moyen d'accommoder ce différend, en me servant du crédit que la vérité et la raison peuvent avoir sur des gens disposés à écouter. En rentrant à l'auberge, le hazard me fait rencontrer le sergent de ma troupe, et une pré-

caution que j'avois prise le matin vous fait trouver dans votre poche la bourse que j'y avois mise.

Tout ce qui s'étoit passé depuis notre départ de chez Madame Francy devoit vous persuader que j'étois un homme, à votre réveil le lendemain vous me voyez femme ; mon dessein n'étoit pas simplement de vous étonner. Nous allions chez mistriss Bullcock. Je voulois y être libre, à l'abri de beaucoup de questions auxquelles je ne voulois pas répondre, être maitresse enfin d'en sortir quand je voudrois. Sous le nom du capitaine Sentri, ma liberté eût été gênée ; en passant pour sa sœur, je devenois maitresse de mes actions. Avant d'arriver nous rencontrâmes, dans l'auberge où nous nous étions arrêtés pour dîner, trois brigands, qui, vous croyant une fille, vous insultèrent. J'entre ; je reconnois Ralph, un Irlandois, un de ces trois coquins qui complotoient dans le café de Cowent-Garden pour voler

le lord Westfield. Je l'attaque, le désarme; Ralph, lui dis-je, dans son langage irlandois, sors d'ici : ton signalement est chez le juge de paix, et tu vas être arrêté à la poursuite du lord Westfield. Les coquins prirent l'épouvante : j'en fus ravie. Nous eussions pu les rencontrer dans le jour même, sous toute autre forme que celle de galans, et il ne m'eût pas été aussi facile de les renvoyer.

Je devois trouver chez madame Bullcock une lettre d'Estevan que j'avois prié de retourner à Clostern. Il m'y servoit d'espion : l'exprès étoit arrivé. J'appris l'effet de ma lettre à Mlle. Foible, il me donnoit des nouvelles plus intéressantes encore, mais plus inquiétantes.

Avant que le lord Scarecrew se fût mis sur les rangs pour épouser miss Dorothée, un jeune baronnet du comté de Sussex, protégé par la tante, avoit fait faire des démarches. La tante enchantée de voir le lord écarté,

venoit d'écrire à la famille du baronnet pour le faire revenir de France où il étoit, et l'on comptoit que ce mariage pourroit se conclure chez mistriss Brown à Corn-Trée ; les apprêts du départ pour cette terre étoient disposés.

J'écris à Estevan d'aller sur-le-champ à Corn-Trée, et de m'y louer un petit appartement. Mon plan étoit formé, et j'étois déterminée à me mettre en état de disputer le terrain pied-à-pied à sir Archibald Hottwell. Je ne pouvois agir par moi-même dans le moment présent : mes comptes étoient rendus à l'amirauté ; mais ils n'étoient pas reçus ; il falloit me mettre en règle : cette nécessité me rappeloit à Londres ; je vous laissai à l'école du Gallois, chez mistriss Bullcock, et je partis. On me demanda des éclaircissemens ; j'essuyai des difficultés, des délais ; je fus forcée d'attendre le loisir des subalternes. Enfin, après un mois d'ennui et d'impatience, je fus expédiée en règle ;

j'eus ma décharge et ma réforme tout à la fois.

Je voulois revenir à vous sur-le-champ; mais il m'eût été bien doux de vous porter la nouvelle de notre réconciliation avec le lord Westfield, et de me montrer enfin sous ma véritable forme. Le terme qu'il m'avoit donné pour me rendre à sa terre étoit déjà passé. Je me déterminai à partir de Londres, et j'arrivai à la porte du château, sans avoir pu convenir avec moi-même du moyen dont je pourrois me servir pour entamer notre épineuse reconnoissance; je demande à parler au lord : il n'étoit pas visible. Je prie un domestique de dire à milord qu'un étranger, un Français, mandé par lui-même, desiroit avoir l'honneur de le voir. On me rit au nez : milord, me dit-on, n'a besoin ni de danseur, ni de perruquier, ni de marmiton, et il vous tient quitte de vos services.

Je me retire dans une auberge, et

concevant l'utilité du demi-scheling que milord m'avoit remis, je l'enferme dans un billet où je faisois part de mon arrivée, et j'engage l'hôte à le porter.

Le talisman opéra sur-le-champ. Un quart-d'heure après, un valet-de-chambre vient me prier de me rendre au château, et m'introduit dans le cabinet de mon frère.

Il étoit seul. Tu as bien tardé, me dit-il; je craignois que tu ne me manquasses de parole. Puis, s'appercevant que j'étois tremblante, assieds-toi, car tu me parois fatigué. Parle; je suis ton redevable: un bienfait me pèse; viens-tu me mettre à portée de m'acquitter?

Oui, milord, répondis-je, en me précipitant à ses genoux, je viens chercher auprès de vous le repos, l'honneur, le bonheur de tout ce qui m'est cher. Tout est dans vos mains.

Lève-toi, me dit-il, lève-toi. Je te croyois un homme; mais tu pleures.... Je ne suis pas un homme, milord....

Tu n'es pas un homme : es-tu le diable ?... Quoi ! repris-je, presque suffoquée par l'abondance de mes pleurs, ces tristes traits ne vous rappellent point d'idées ; rien ne parle pour moi au fond de votre cœur, quand le mien est prêt à se briser.

Que me dis-tu de tes traits, de ton cœur ? Tu es une femme, que puis-je avoir de commun avec une femme ?...

Le sang, milord, m'écriai-je... La malheureuse Rebec.... Je ne pus achever. Rebecca ! dit mon frère ; ma sœur Rebecca !... Il n'eut pas le tems d'en dire davantage ; il étoit retombé dans son fauteuil : je le tenois dans mes bras : je le mouillois de mes larmes ; lui, me regardant d'un air étonné, la bouche ouverte, sembloit privé de mouvement.

Il se lève tout d'un coup, et me pousse sur un siège ; retire-toi, me dit-il, je ne veux point que tu me fasses pleurer.... Ma sœur Rebecca !

mais qu'es-tu devenue ? D'où viens-tu, folle que tu es !

Mon frère étoit attendri ; je m'en apperçus. Ecoutez-moi, milord, lui dis-je, en me remettant à ses genoux : promettez-moi de m'accorder le pardon de ma conduite, et de me le faire obtenir de ma sœur, de milady Mellfond, de milady Etherge, de notre frère, de toute la maison.

Lève-toi, lève-toi, me dit-il, encore un coup, avec une sorte d'humeur : ne t'humilie point pour tous ces gens-là ; si tu as fait des sottises, nous en faisons bien d'autres, à commencer par moi. L'évêque de Lincoln est un rêveur, un enthousiaste; lady Heat-Moore une hypocondriaque, mes gendres sont des sots, et mes filles des extravagantes qu'il faudra mettre à Bedlam. Mets-toi à ton aise, ma chère Rebecca, avec ces tas d'originaux. Je ne te connois pas beaucoup ; mais je t'assure que je fais déjà plus de cas de toi que d'eux tous. Tu

t'appelois Sentri, tu es ce capitaine dont on dit du bien; tu as bien servi l'état, tu m'as sauvé mon porte-feuille, et peut-être la vie; si tu n'es pas une honnête fille, tu es au moins un brave, un galant homme.

Soulagée par tant d'ouvertures favorables, j'entame le récit de mes aventures; il m'écoutoit avec attention, avec intérêt. Je parlai de votre naissance. Tu as un fils, me dit-il, vit-il encore ? est-il bon sujet ? J'augurai bien pour vous de ces deux questions, et poursuivis mon récit avec la plus grande confiance. Dès que j'eus fini, je t'ai écoutée avec plaisir, Rebecca, dit milord, tu m'as très-amusé, et très-intéressé. Ah, parbleu ! milords mes gendres, tout n'est donc pas mort pour moi; et il me reste des objets d'attachement naturels et raisonnables. Il faut que je t'ouvre mon cœur, Rebecca. Depuis la mort de mon fils, je n'ai que des sujets de mécontentement de mes filles et de leurs

maris. Ces gens-là regardent ma fortune comme la leur, et me prennent pour leur fermier; ils manquent même aux plus légères bienséances. Depuis que lady Heat-Moore est sans enfans, ils n'ont nulle attention pour elle, et traitent encore plus cavalièrement notre frère de prêtre. Il a voulu leur faire quelques remontrances, ils l'ont appelé pédant : il est furieux. Nous ferons du bien à ton fils, ma Rebecca, va le joindre, va à tes affaires, ne te montre pas ici que je n'aie lié ma partie. En disant cela il m'embrassoit, sembloit me renvoyer; mais il me retint.

Attends. Me réponds-tu que ton fils n'ait pas une goutte de ce maudit sang Irlandais... Je fis une réponse dont il pouvoit être satisfait... Repose-toi sur moi, ajouta-t-il, il ne lui en restera pas même le nom, mais ne le préviens sur rien; il ne se connoit pas, laisse-le s'ignorer encore: il est jeune, il pourroit avoir la démangeaison de

parler, et nous avons besoin d'un grand secret. Nous avons affaire à des gens de cour, leurs intrigues nous traverseroient. Adieu, ma Rebecca, donne-moi de tes nouvelles. Je te ferai venir quand il en sera tems.

Je viens vous rejoindre chez mistriss Bullcock, et nous partîmes pour le comté de Sussex. Nous arrivâmes à Corn-Trée. J'eus besoin de me ménager une connoissance dans la maison de mistriss Brown : et je trouvai moyen de me lier avec M. Jackmann, et bientôt nous eûmes accès dans le château. Sir Archibald faisoit sa cour à miss Dorothée, et peu de progrès dans son cœur ; mais les deux familles pressoient vivement la jeune personne, et comme le cavalier étoit aimable, elle pouvoit se laisser décider en sa faveur. En vous introduisant dans le château sous votre habit gallois, je vous mettois dans le cas de vivre familièrement avec elle, et de trouver les occasions de vous déclarer s'il en étoit

besoin. Alors je vous eusse appris qui vous étiez, l'honnête fortune à laquelle vous pouviez prétendre, et je ne doute point que vous ne l'eussiez décidée à refuser les offres brillantes du baronnet. Mais il ne nous donna pas la peine de lui disputer le cœur de sa maitresse. Il se perdit lui-même par esprit de légèreté et de débauche. Je m'apperçus qu'il vous regardoit avec affectation dès les premiers jours de notre apparition au château. Il me louoit avec exagération devant moi, il se jeta à ma tête; en un mot, ce qu'il faisoit pour moi n'avoit ni le caractère de la nation, ni celui de la vérité.

J'avois pris quelques informations sur ses mœurs, je suspectai ses motifs. Je vous tins exacte compagnie, pour donner par la contrainte un degré de chaleur de plus au goût passager dont il vous honoroit. Il profite du premier instant où je vous abandonne, pour vous en entretenir, enfin pour vous en écrire. Je fis semblant de déchirer

sa lettre à l'instant où vous me la remîtes ; mais je vous trompois.

Obligée de revenir à Westfield, je parlai à M. Jackmann de l'embarras où je me trouvois, devant vous laisser à la disposition d'un domestique.... Je la garderai, moi, dit le bon homme... Elle est bien jeune, repris-je.... Hé bien, je proposerai à mistriss Brown de la prendre avec elle.... C'est, repartis-je, l'exposer encore plus : c'est la livrer à son ennemi. Alors je remets au ministre la lettre de sir Archibald.

Cet honnête ecclésiastique, assez mal traité dans cette épitre, fut épouvanté par ce trait qui annonçoit la scélératesse et la débauche ; il porte la lettre au château, la donne à mistriss Brown. Une heure après, la dame elle-même donne le congé au baronnet, sans faire part à miss Dorothée du motif. On craignoit, comme vous deviez demeurer près d'elle, que cela ne lui donnât quelque

petit dépit contre vous. Entre mon retour à Corn-Trée et le moment où nous sommes montés en chaise pour nous rendre ici, il ne s'est rien passé dont j'aie besoin de vous donner l'explication ; mais, à six milles du château de Westfield, maitresse de conduire la conversation où je voulois, je l'ai fait rouler sur le choix des états. Je vous contrariois, je vous impatientois. Je vous forçai, pour ainsi dire, de me demander à être lord, comme pour me mettre au défi. Loin de me déconcerter, quand vous eûtes fait votre choix, je vous ordonnai d'asseoir votre titre sur celui de tous les châteaux que nous pouvions voir, et qui vous plairoit le plus. Nous découvrions alors le château et le parc dans lequel nous sommes, dans toute son étendue. Je vous l'offris, et vous le préférâtes à quatre à cinq maisons particulières assez belles, mais simples. Ce choix étoit naturel. Le récit de mon aventure avec votre

oncle vous met à portée d'expliquer ce qui vous est arrivé chez lui. Pardonnez-moi, mon cher fils, de m'être prévalue de votre crédulité. A un certain point elle m'étoit nécessaire. D'ailleurs, si c'est un défaut dans les personnes dont des études suivies, l'âge et l'expérience ont établi, raffermi les principes, ce n'en est pas un pour un jeune homme qui sort à dix-huit ans d'un collège; il peut douter et croire, sans être répréhensible, pourvu que ce ne soit pas trop légèrement et sans sujet. Comme il n'a rien approfondi, l'indécision même est en lui une preuve de jugement et de sagacité naturelle.

Il me reste maintenant à vous dire quelles sont nos espérances. Lady Heat-Moore et l'évêque de Lincoln, parfaitement reconciliés avec moi, vous reconnoissent; vous serez l'héritier de l'évêque; Lady Heat-Moore vous donne dès-à-présent une superbe terre qu'elle possède dans le comté de

Sommerset. Elle vaut trois mille livres sterling de revenu ; mais ce présent n'est pas gratuit. Elle a besoin de vingt mille livres pour arranger ses affaires ; je les lui prête sans intérêts, et vous les retrouverez un jour dans sa succession. Le lord, votre oncle, fait passer le titre de la maison sur votre tête, et la terre où nous sommes, qui porte notre nom ; elle vaut mieux de quatre mille livres sterling de rente, et vous en jouirez après lui. Il vous fera un présent de nôces convenable ; résolue de vivre désormais avec vous, je ne me réserverai que ce qui me sera nécessaire. Ainsi, mon fils, vous n'êtes point un parti à dédaigner pour la famille de miss Dorothée. Tandis que les lords Mellfond et Etherge négocieront à la cour pour votre élévation au rang de pair, et vis-à-vis du lord Hallifax, pour l'engager à demander lui-même à sir Georges Nettling la main de sa fille pour vous, lady Heat-Moore,

qui connoît lady Nettling, se chargera d'obtenir son agrément, et moi je pars pour Corn-Trée, où je vais tâcher de décider en votre faveur mistriss Brown et Dorothée. Je vous laisse, mon cher fils, auprès de votre oncle ; vous devez le connoître actuellement par ce que je vous ai dit. Méritez son amitié et son estime, cherchez tous les moyens de l'obliger ; vous le devez par intérêt pour vous-même ; vous le devez encore plus par reconnoissance. Richard avoit écouté avidement sa mère. La nuit étoit survenue sans qu'il se fût apperçu que le jour eût baissé. Pénétré de tant de marques de bontés qu'il éprouvoit de toutes parts, rendu muet par la force du sentiment dont il étoit affecté, il serroit la main de lady o-Berthon, et ne s'exprimoit que par ce signe d'attendrissement. A mesure que son sort se dévoiloit, il lui sembloit que son esprit prenoit de l'étendue, et son ame de l'essor ; sa fortune ne le surprenoit

point, il l'envisageoit avec modestie, avec un noble désintéressement, il en étoit déjà digne par sa modération dans la prospérité, par l'usage qu'il se proposoit d'en faire. De retour au château, il y trouva le lord seul, et partagea avec sa mère les tendres caresses de ce seigneur, prévenu d'une véritable affection pour lui, et le regardant déjà comme son fils.

Lady o-Berthon, dans son équipage de capitaine, prit le lendemain la route du comté de Sussex. Richard, demeuré seul à Westfield, essuya sans doute quelques traits de singularité, même de brusquerie; mais ces petits orages étoient passagers, et n'eût-il pas commencé à ressentir beaucoup d'attachement et de respect pour son oncle, son caractère ayant été plié, et, pour ainsi dire, refondu dans les différentes épreuves auxquelles le faux capitaine l'avoit soumis, le peu qu'il éprouvoit de contrariétés ne lui donnoit pas un instant

d'humeur. Il trouvoit moyen de déférer continuellement au lord, sans compromettre l'idée qu'on pouvoit se faire de son propre jugement, sans flatterie et avec bienséance. Ce seigneur en étoit étonné. Il n'avoit l'idée que de deux caractères, le dur, c'étoit le sien; le complaisant, il le trouvoit bas et au-dessous d'un Anglais; celui de son neveu lui paroissoit tout à la fois liant et noble: il ne vouloit pas gâter le jeune homme; mais il se disoit à lui-même: Voilà comme il faudroit que fussent nos Anglais: nous ne connoissons pas de milieu; nous sommes toujours extrêmes. Enfin, son neveu le guérissoit peu-à-peu de sa misanthropie, défaut qui obscurcissoit ses heureuses qualités, et le privoit de tout agrément dans la jouissance de sa fortune.

Dix jours après le départ de Lady o-Berthon, Richard reçut d'elle une lettre. « Mon cher fils, lui écrivoit-» elle, Mistriss Brown se fiant à mon

» caractère, connoissant le nom de
» Westfield, a donné les mains à mes
» propositions dès la première ouver-
» ture. Il s'agissoit de décider sa nièce
» à s'établir : c'étoit, selon sa pensée,
» le plus difficile de ma négociation.
» J'ai demandé la permission de parler
» en particulier à miss Dorothée, et
» je l'ai obtenue. Je ne sais si l'on
» m'eût écoutée jusqu'au bout, lorsque
» j'ai parlé d'un mariage avec un pair
» du royaume, si ce pair ne se fût
» appelé Richard. Ce nom a je ne sais
» quel pouvoir pour s'attirer l'atten-
» tion. J'ai continué à m'acquitter de
» mon ambassade, et pour ménager
» la surprise et ne pas causer de révo-
» lution, j'ai parlé d'une indisposi-
» tion qu'on avoit eue à Clostern,
» d'un ecclésiastique qui s'y étoit fait
» voir. On m'envisage, mon cher
» Richard, on rappelle ses idées. Quoi!
» c'étoit vous, M. Sentri, qui me
» fûtes amené par ma tante sous cet
» habit! Oui, aimable Miss, ai-je
» répondu,

» répondu, je venois alors vous parler
» pour Richard, et c'est pour le même
» Richard que je viens vous demander
» votre main. Je n'ai point essuyé de
» refus, mon cher fils. On m'a de-
» mandé des nouvelles de Bekit. Bekit!
» ai-je répondu, d'un air mystérieux,
» gardez-nous le secret, chère miss.
» C'étoit..... c'étoit la sœur de votre
» amie miss Cawsson : c'étoit miss
» Cawsson elle-même ; c'étoit..... et
» moi il fut un tems qu'on m'appeloit
» Tom Cawsson..... Dorothée veut
» s'écrier : elle veut dire mille choses ;
» mais je m'étois sauvée en riant, dans
» l'appartement de Mistriss Brown. Je
» lui faisois part du succès de mon
» ambassade. Je lui remettois les let-
» tres du lord et de l'évêque vos
» oncles. Nous faisions les réponses
» de concert. J'engageois la tante à
» s'intéresser pour vous auprès de son
» frère et de sa belle sœur. On a fait
» ce que j'ai voulu. Tout a été le mieux
» du monde. M. Jackmann, prévenu

» de mon arrivée, est entré. Nous nous
» embrassons. Et Bekit, la chère Bekit,
» m'a-t-il demandé. Bekit? ai-je
» répondu; j'en suis fâché, mon cher
» ami; mais je n'en suis plus le maître.
» Le lord Westfield, notre allié,
» notre protecteur, notre ami, s'en
» est emparé; il la marie richement...
» Le lord Westfield! a-t-il dit....
» Lui-même, ai-je répondu; il con-
» noit votre amitié pour nous: il vous
» en sait gré; il s'est même donné des
» mouvemens pour vous procurer un
» très-bon établissement, et voilà le
» portrait de votre maîtresse. Le bon
» homme m'écoutoit, la bouche
» béante; il jette les yeux sur un papier
» que je lui donne à lire; c'étoit la
» nomination faite de sa personne au
» doyenné de Perthunn, par l'évêque
» de Lincoln. J'y joins le détail des
» revenus. Ah! mon cher fils, le sédui-
» sant objet qu'un doyenné de sept
» cent livres sterling de rente! La
» joie de notre ami m'a fait plaisir et

» compassion en même tems. Je l'ai
» appelé M. le doyen ; je l'ai ravi. Je
» lui ai demandé la résignation de son
» bénéfice de Corn-Trée en faveur de
» M. Boston, chapelain de Voodstook.
» Mistriss Brown y a donné les mains,
» et nous avons mis l'affaire en règle.
» La nouvelle doit en être arrivée à
» Voodstook. Après avoir pensé à vous
» et à vos amis, j'ai jugé devoir m'oc-
» cuper des miens. Je pars pour notre
» pays de Galles. Je vais marier Este-
» van avec mistriss Anna Bullcock.
» De là nous comptons revenir à vos
» nôces. Adieu, mon cher Richard,
» méritez l'amitié de votre oncle, les
» faveurs du ciel. Vous avez toute la
» tendresse et la bénédiction de votre
» mère ».

Richard porta cette lettre à son oncle. Le lord venoit d'en recevoir de ses gendres, de Lady Heat-Moore, et de l'évêque de Lincoln. L'affaire de la pairie étoit arrangée, et devoit passer à la première séance du parlement dans

huit jours. Lady Heat-Moore avoit rendu une visite à lady Nettlling, qui s'étoit trouvée très-honorée de la recherche que l'on faisoit de sa fille pour l'héritier de la maison de Westfield. Sur la proposition que lui avoit faite le lord Hallifax, Sir Georges Nettlling enchanté, au lieu de six mille livres sterling de rente en fonds de terre, en offroit noblement huit. Mistriss Brown y en joignoit deux, et l'assurance de tout son bien. Le comte de Westfield jouissoit plus que Richard même, de cette perspective de fortune. Richard n'envisageoit que la possession de Dorothée, et, dans son idée, le plus ou le moins de richesses ne pouvoit rien ajouter à son bonheur. Cependant les deux familles, de concert, en hâtoient le moment. Déjà le lieu de la cérémonie étoit réglé. L'évêque de Lincoln devoit la faire dans le château, dont lady Heat-Moore faisoit présent à Richard. Le jour choisi étant arrivé, tout ce qui de-

voit composer la brillante assemblée prend le chemin du comté de Sommerset. Mistriss Brown, retenue par une indisposition, n'ayant pu accompagner sa nièce, sir Georges Nettling étoit venu la chercher. Lady Heat-Moore, et lady Nettlling venoient de compagnie. L'évêque de Lincoln, le comte de Westfield, les lords Mellfond, Etherge et leurs épouses, lady o-Berthon en habit convenable, et Estevan accompagnoient le nouveau marié. Au moment de la rencontre, sir Georges Nettling et milady son épouse furent frappés de l'éclat de la figure de leur gendre, et de l'idée de l'avoir vu quelque part. Mais l'imposant du cortège et de la situation présente éloignoient toutes les idées du laquais Richard et de Miss Cawsson. Les amans seuls se reconnurent. Ils parurent honteux, embarrassés en présence l'un de l'autre : en supposant qu'ils ne se fussent jamais vus,

ils devoient l'être ; mais l'embarras venoit de la contrainte où les tenoient tant de regards attachés sur eux, et qui les empêchoient de se témoigner leur satisfaction réciproque. Sir Georges s'écrioit : voilà le plus beau couple de l'Angleterre ; le reste de la compagnie applaudissoit dans des termes plus mesurés. On marche vers la chapelle du château. Les amans sont unis.

Foible et Molly regardoient la cérémonie. Foible ne pouvoit s'empêcher de dire : le marié ressemble à Miss Cawson comme une goutte d'eau à une autre. Il ressemble bien plus, disoit Molly, à la Galloise dont je vous ai parlé. De quelque côté que je tourne maintenant, je ne rencontre plus que de ces grands yeux bleus, coupés en amande, et de ces paupières noires, longues de cela.... propres à faire tourner la tête ; j'en suis persécutée.

Richard et Dorothée furent heu-

reux, et le sont encore. Ils partagent leurs respects et leur tendresse entre lady o-Berthon et le lord Westfield; ils ont des enfans dont les dispositions donnent les plus heureuses espérances ; ils sont les bienfaiteurs de tous ceux qui les entourent. Lady o-Berthon est leur amie et leur conseillère, elle a renoncé pour toujours aux voyages et à l'appareil guerrier. Estevan a quitté le pays de Galles, et s'est fixé dans le comté de Sommerset. Il a pardonné au capitaine Sentri de lui avoir caché les aventures de miss Rebecca Westfield, et les nœuds de leur amitié se resserrent chaque jour de plus en plus.

Fin du Tome second.

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The
Universit
Da